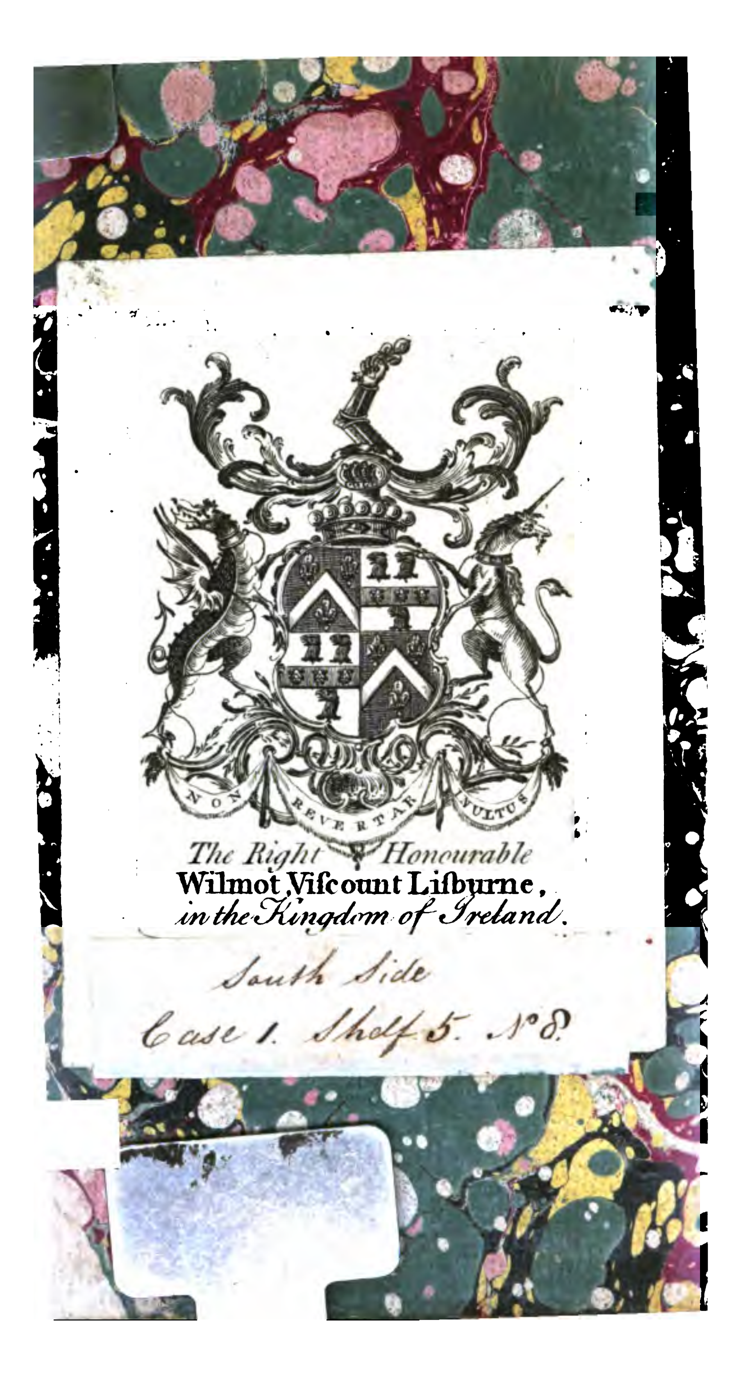
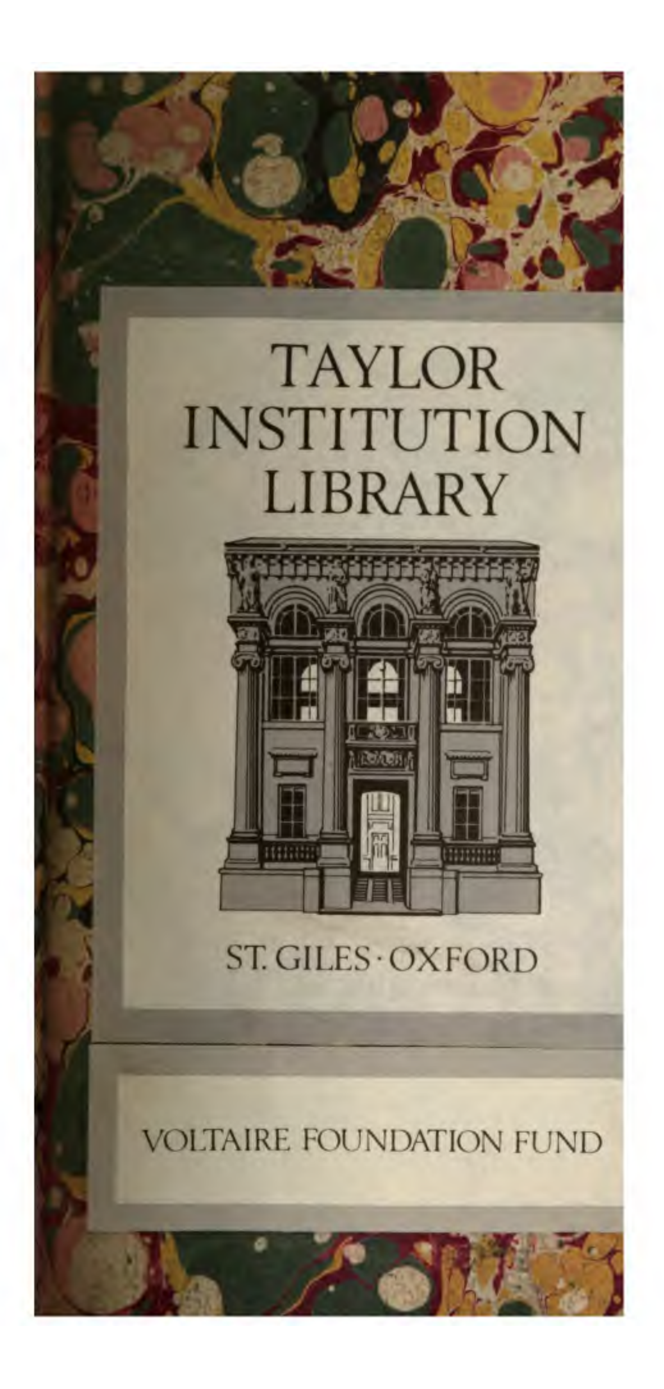



NON REVERTAR VULTUS
The Right Honourable
Wilmot Viscount Lisburne,
in the Kingdom of Ireland.
South Side
Case 1. Shelf 5. N°8.


TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD
VOLTAIRE FOUNDATION FUND

ŒUVRES DE M. THOMAS,

DE

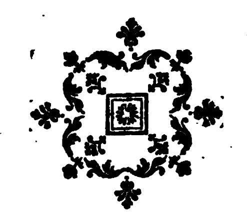
L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.



TOME SECOND.

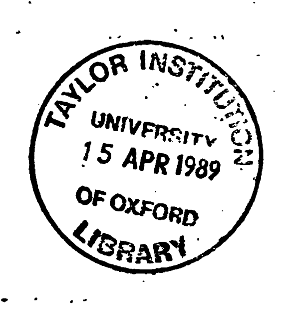


A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire de Madame LA DAUPHINE, rue du Hurepoix, à S. Ambroise.

M. DCC. LXXIII.





ESSAI
SUR
LES ÉLOGES.

CHAPITRE XXIV.

Siècles de barbarie, Renaiſſance des Lettres. Eloges composés en latin moderne dans le ſeizième & le dix-ſeptième ſiècles.

On ſçait que l'invaſion des barbares en Occident, fut dans cette partie de l'univers, l'époque d'une deſtruction preſque générale. On ſçait que l'Europe & l'Afrique furent ravagées. Des villes entières furent conſumées, ſans qu'il en reſtât de trace.

D'autres ne conſervèrent pas un ſeul habitant. Ailleurs quelques hommes épars ſe cachoient parmi des ruines. Les campagnes couvertes d'oſſemens étoient abandonnées & déſertes. Au ſein de l'Italie même & dans les climats les plus rians, la terre devint ſtérile & ſauvage. Des forêts incultes s'élevèrent où l'induſtrie & la paix avoient fait croître des moiſſons. Dans plus d'une province, les bêtes féroces prirent la place de l'homme, & vinrent s'emparer des pays qu'il laiſſoit déſerts. Les monumens des arts étoient détruits. Ces édifices qu'avoit élevés l'architecture grecque & romaine, les ſtatues, les tableaux, les chefs-d'œuvre du génie dépoſés dans les bibliothèques; tout avoit diſparu. Le ſol de l'ancienne Rome avoit été caché deux ou trois fois. Des reſtes de palais ou de temples noircis par les feux, & un terrain immenſe couvert de décombres, atteſtoient seuls ſon ancienne grandeur. Sur une partie de

la terre régnoient la dévaſtation, le ſilence, & cet étonnement ſtupide qui ſuit les grands malheurs. L'homme dans cet état fut condamné à l'ignorance & à la barbarie. Il devint ſauvage comme le globe qu'il habitoit. Le barbare qui avoit vaincu, c'eſt-à-dire qui avoit égorgé & brûlé, dédaignoit des arts inutiles pour les combats ; il les regardoit comme un inſtrument de ſervitude, & la vaine occupation de la molleſſe ; le vaincu eſclave & avili par ſes malheurs, avoit perdu tout ce qui élève l'ame. Ainſi l'éloquence & les lettres furent éclipſées.

Le ſixième ſiècle n'offre que la lutte des nations qui ſe diſputent l'univers. Les Lombards & les Grecs en Italie, les Francs dans les Gaules, les Vandales en Eſpagne, les Saxons en Angleterre, chacun démolit l'empire, & tous s'égorgent pour s'en arracher les débris. Au ſeptième, Mahomet s'élève, & répand un fanatiſme tout à la

fois religieux & guerrier. Pendant huit cents ans, les hommes ne furent occupés, qu'à se déchirer & à combattre. Nulle politique ne présidoit au carnage. Une sorte de superstition tantôt foible & tantôt féroce, quelquefois esclave & quelquefois conquérante, régna presque d'un bout du monde à l'autre.

L'univers connu étoit alors partagé en trois grandes masses; l'empire des califes ou des arabes, l'empire grec, & l'Europe occidentale échappée aux fers des romains. Chez les arabes on fut fanatique & conquérant pendant trois siècles; pendant trois autres on cultiva les arts; mais ce peuple ingénieux & brave eut des Médecins, des Astronomes, des Géomètres, des Chymistes, des Poëtes même; tout, excepté des orateurs. Sous un despotisme religieux & militaire, on croit, on agit, on commande, on ne persuade pas.

Chez les Grecs le temps de Photius & de Léon le philosophe, ou le neuvième siècle, fut le temps le plus célèbre pour les connoissances; mais les crimes du palais, la superstition du schisme, la petitesse du gouvernement & les fureurs scholastiques étouffèrent tout.

L'Europe chrétienne fut occupée & divisée tour à tour par les établissemens des barbares, par les incursions des normands, par l'anarchie des fiefs, par les guerres sacrées des croisades, & par les combats éternels du sacerdoce & de l'empire. Il y eut pourtant à travers ces ravages quelques éclairs de connoissances. On enseigna sous Charlemagne un peu d'Arithmétique & de Grammaire, & quelques formes de raisonnemens qu'on prenoit pour de la Logique. Alfred en Angleterre, vers la fin du neuvième siècle, fut lui-même Grammairien, un peu Philosophe, Poëte, dit-

on, Hiſtorien & Géomètre ; c'étoit beaucoup pour un Roi, & ſurtout dans ces temps ; mais il étonna ſon pays, & ne le changea pas.

Au onziéme, l'exemple & la rivalité des arabes, & quelques voyages en Orient firent naître en Europe l'idée de s'inſtruire ; ce fut l'époque de cette ſcience barbare, nommée *Scholaſtique* ; l'eſprit s'exerça & ne s'éclaira point.

Dans le ſuivant on commença à mieux écrire ; on vit en France Saint Bernard, qui par ſes talens s'éleva au-deſſus de ſon ſiècle, & par ſa conſidération fut preſqu'au-deſſus des papes & des rois ; & l'amant d'Héloïſe, bien plus célèbre aujourd'hui par ſes amours & ſes malheurs, que par ſes ouvrages.

Au treiziéme, parurent tous ces docteurs qui jouèrent un ſi grand rôle dans leur temps, & qui ſont ſi peu lus dans le nôtre, dont quelques-uns ſont au nombre des Saints, mais qui ne ſont plus au nombre des écrivains cé-

lèbres. Frédéric second, si fameux par ses démêlés avec les papes, fonda dans le même siècle plusieurs écoles en Italie & en Allemagne ; mais ces écoles étoient bien loin d'être des écoles de goût. Alphonse en Espagne fut Astronôme & réforma les cartes des cieux ; mais on n'en ignora pas moins l'art de parler & d'écrire avec éloquence sur la terre. Les sciences exactes accompagnent quelquefois, mais ne supposent pas toujours ces arts brillants qui tiennent à l'imagination & au génie.

Enfin les langues même dans presque toute l'Europe étoient barbares. C'étoit un mélange de plusieurs idiômes corrompus, sans harmonie, sans goût, & qui n'avoient encore été façonnés par aucun de ces hommes de génie qui dominent sur les langues comme sur la pensée. L'Italien ne fut formé que dans le treizième & le quatorzième siècles par le Dante & Pé-

trarque; l'Anglois du temps d'Elizabeth, par Spencer & Shakespear; l'Allemand demeura long-temps une espèce de jargon tudesque, dont les nationaux même, en écrivant, dédaignoient de se servir. Le Français, mêlange informe, fut sauvage & dur jusqu'à François I. Peu-à-peu ses sons se polirent, mais il ne devint une langue harmonieuse, précise & forte, que sur la fin du règne de Louis XIII.

Un Latin plus que barbare étoit chez tous les peuples la langue générale des loix, de la religion, des sciences & des arts. C'étoit un reste d'hommage que l'Europe au bout de dix siècles rendoit encore à ses anciens tyrans. Enfin le temps arriva, & la lumière partit du fond de l'Italie; mais elle ne se répandit que peu-à-peu sur le reste de l'Europe.

On remarque une conformité singulière entre toutes les époques où les arts ont fleuri. A Athènes & dans l'an-

tienne Rome, l'éloquence & les lettres eurent un grand éclat dans des temps orageux, quand la liberté disputoit ses droits contre la tyrannie qui s'avançoit. Ainsi la grande époque des Grecs, fut de Pysistrate à Aléxandre; & celle des Romains, de Marius à Auguste. En Italie la renaissance des arts fut précédée par les factions des guelfes & des gibelins, & par tous les orages qu'excita dans la plûpart des villes le choc du sacerdoce & de l'empire, de la tyrannie & de la liberté. En Allemagne les lettres ne commencèrent à être florissantes qu'après la guerre de trente ans; en Angleterre sous Charles II, après Cromwel; en France après les troubles de la Ligue, & les agitations des guerres civiles. Mais par la combinaison des gouvernemens, & la constitution singulière des états, il avoit fallu d'abord dans la plus grande partie de l'Europe que le pouvoir monarchique

s'affermit, pour que les lettres & les arts puſſent renaître. Le pouvoir des nobles qui pendant plusieurs ſiècles combattit le pouvoir des Rois, ne donnoit point aux ames l'élévation & le genre d'activité dont elles ont beſoin pour les lettres. Ce gouvernement n'étoit que l'indépendance de cinq cents tyrans, & l'eſclavage d'un peuple. Jamais la grande partie du genre humain ne fut plus avilie. D'ailleurs l'oppreſſion, le malheur, les guerres renaiſſantes, les haines ſi actives entre des voiſins jaloux, haines d'autant plus vives, qu'ils avoient moins de forces pour ſe nuire, mettoient partout des barrières, & empêchoient la communication. Chaque ville, chaque bourgade étoit ſéparée. La petiteſſe même des intérêts devoit retrécir tous les eſprits, & empêcher les idées de s'étendre. Il falloit donc que les grands ſouverains & les rois commençaſſent par former des corps

de toutes ces masses dispersées. Il falloit rétablir des liens entre les hommes. Il falloit surtout que les hommes cessassent d'être esclaves; car la nature a défendu à l'esclave de penser.

Plus l'autorité monarchique gagna sur l'autorité féodale, plus les hommes & les peuples se communiquèrent, plus les idées s'étendirent, plus les nations & les rois conçurent & exécutèrent de grands desseins, & plus les esprits purent s'élever. Enfin dans le seizième siècle les querelles de religion vinrent agiter les esprits. Alors il fallut s'instruire pour combattre. On remua, on consulta les anciens dépôts. De grandes passions se mêlèrent à un zèle sacré.

Qu'on imagine un pays couvert autrefois de villes florissantes, mais renversées par des secousses & des tremblemens de terre, & un peuple entier assoupi sur ces ruines, au bout de mille ans s'éveillant tout-à-coup com-

me par enchantement, ouvrant les yeux, parcourant les ruines d'un pas incertain, & fouillant à l'envi dans les décombres, pour en arracher ou imiter tout ce qui a pu échapper au temps: tels parurent les Européens dans cette époque. Rome, l'empire, tout avoit été bouleversé; tout avoit changé ou péri: mais il restoit encore une telle idée de la grandeur romaine, qu'on ne s'occupa chez tous les peuples qu'à faire revivre les loix, les arts, les monumens & la langue du peuple-roi qui n'étoit plus. Ainsi, tandis qu'on déterroit les statues & les débris d'architecture échappés aux barbares pour tâcher de les copier; on s'efforçoit en écrivant de copier l'harmonie & les sons des orateurs de Rome. Les descendans des Bructères & des Sicambres, des Celtes & des Bataves, eurent l'ambition de parler sur les bords du Danube, & dans les marais de la Hollande, comme Caton & Pompée

avoient parlé dans le ſénat, ou Cicéron ſur la tribune. Ce fut pendant deux ſiècles la ſeule éloquence qui régna d'un bout de l'Europe à l'autre.

Le beſoin éternel que l'on a de flatter & d'être flatté, fit bientôt renaître les panégyriques. Des orateurs aujourd'hui très-inconnus, firent les éloges de princes plus inconnus encore. Papes, Evêques, Cardinaux, Princes d'Italie, Princes d'Allemagne, Ducs, Margraves, Electeurs, Abbés même, pour peu qu'ils euſſent l'honneur d'être ſouverains dans leur couvent, ne manquoient point d'avoir un orateur, qui en phraſes de Cicéron ou de Pline, les comparoient ou à Céſar ou à Trajan. On ſent bien qu'en leur parlant à eux-mêmes, il n'étoit guère poſſible de les mettre moins haut. L'orateur & le panégyrique, comme cela devoit être, avoient beaucoup de célébrité un jour ou deux, & le lendemain, comme cela devoit être encore, perſonne n'y penſoit.

négyriques ſur cet objet. Les arts d'ailleurs qui jamais n'ont oublié ni leurs bienfaiteurs ni leurs tyrans, les arts lui devoient de la reconnoiſſance. Elle les préféroit à tout, puiſqu'elle les préféra au trône même. Amie & diſciple de Deſcartes, liée avec tous les ſavans de l'Europe, mécontente des intrigues & des petites paſſions qui trop ſouvent entourent les princes, on ſait combien elle mettoit l'art de s'éclairer, au-deſſus des étiquettes & des cérémonies des cours. Cependant on peut dire qu'elle eut moins de grandes vertus que le goût des grandes choſes, & qu'elle inſpira plutôt l'étonnement que l'admiration. Son principal mérite fut de n'avoir preſqu'aucun des préjugés qu'on a ſur le trône. C'eſt par là ſurtout qu'elle parut ſupérieure à ſon rang. En général elle mépriſa preſque toutes les conventions, celles de la beauté, comme de la grandeur. Mais en dédaignant les bienſéances, elle pa-

tut ne pas assez connoître les hommes, qui entr'eux ont institué des signes pour reconnoître tout & même la vertu. Comme elle étoit dominée par son imagination, sa conduite fut inégale & souvent peu mesurée. Elle agissoit plus par des mouvemens que par des principes. Elle eut la fermeté d'un moment qui conçoit & fait de grands sacrifices, & n'eut pas cette fermeté plus rare qui soutient l'ame par sa propre force, quand elle n'est plus animée par les regards & par l'effort même que demande tout ce qui est difficile. Son amour pour la gloire étoit plutôt une coquetterie inquiète, qui tenoit à l'esprit, qu'un de ces sentimens profonds qui subjuguent l'ame & la remplissent. Aussi obtint-elle plus de célébrité que de gloire. Elizabeth en Angleterre avoit fondé sa renommée sur celle de sa nation. La célébrité de Christine ne fut que pour elle. Etrangère au milieu du peuple qu'elle

gouvernoit, elle se passionnoit pour les grands hommes de tous les pays, & étoit assez indifférente sur le sien. Elle sépara trop ses goûts de ses devoirs; & destinée à régner, elle eut le malheur de n'estimer assez ni la souveraineté, ni les hommes.

On sait que de son vivant même elle trouva des censeurs; les femmes en France lui reprochèrent de n'avoir point les manières & les agrémens de son séxe, les protestans d'avoir changé de religion, les politiques d'avoir quitté un trône, tous ceux qui avoient quelqu'humanité, d'avoir pu croire que sa qualité de reine put autoriser un assassinat; mais elle fut l'objet éternel des hommages des savans & des gens de lettres. Dès qu'elle sortit de l'enfance, chaque année de son règne fut marquée par un éloge; & après son abdication même, elle conserva des panégyristes quand elle n'eut plus de courtisans *.

* Un de ses historiens qui a compilé très-

Cette femme célèbre fut louée en France, en Allemagne, en Hollande, en Italie, en Suéde. Il feroit feulement à fouhaiter que tous les panégyriques euffent ceffé au moment du meurtre de Monaldefchi. Ce feroit en même-temps & l'honneur des lettres & l'inftruction des princes.

Outre les éloges & les panégyriques que je viens de citer, il y en eut des milliers d'autres, écrits en latin moderne, dans le cours du feizième & dix-feptième fiècles. Mais il s'offre naturellement ici un problême à réfoudre. Parmi tant d'orateurs Allemands, Italiens, François, Hollandois, Suédois, comment n'en y eût-il pas un feul qu'on puiffe lire aujourd'hui avec intérêt, & qui ait confervé du moins quelque célébrité ?

---

exactement toutes les lettres & billets qu'elle a écrits, & tout ce qu'on a écrit d'elle, compte près de deux cents panégyriques qui lui furent adreffés.

On peut dire d'abord que l'érudition étouffa le génie ; & l'on en conçoit les raisons. Leur caractère & leur marche sont trop opposés. L'une est scrupuleuse & lente, l'autre hardi & rapide. L'une pèse sur les détails, l'autre saisit les résultats. L'une amasse des faits, l'autre combine des idées. L'une enfin se défie de la pensée & craint l'imagination ; l'autre a le besoin de créer, & n'est riche que de ce qu'il invente. On connoît d'ailleurs la malédiction éternelle dont est frappé l'esprit d'imitation ; & cet esprit, comme nous l'avons vu, étoit la maladie dominante du siècle. L'éloquence & les discours de ces temps-là, étoient donc bien loin d'avoir cette rudesse originale & forte, qu'il sembleroit qu'on dût attendre au sortir des siècles de barbarie. Chez un peuple barbare ou qui cesse de l'être, & où l'on commence à écrire, les orateurs & les poëtes sont avertis de leurs talens par leurs

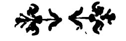
passions, & par les secousses que des objets extraordinaires donnent à leur ame. Delà vient leur caractère inégal & sauvage, mais jamais froid & sur-tout jamais servile. Ce n'est que par degrés que le goût vient les polir; & quand ce goût est arrivé, ils ont déjà assez de connoissances & assez d'art pour substituer des beautés grandes & correctes, à ces premières beautés inexactes, mais fières. Il n'en est pas de même, quand chez un peuple l'esprit d'imitation & un goût puisé chez des modèles, succèdent tout-à-coup & presque sans degrés à la barbarie. Alors les écrivains n'ont ni la vigueur originale & brute dont ce goût d'imitation les éloigne, ni les beautés solides & vraies auxquelles ils n'ont pas eu le temps d'atteindre, & qui sont presque toujours le résultat de la philosophie & des passions mêlées ensemble. Par la même raison ils doivent encore être plus loin de la finesse de l'es-

prit & des idées, qui ne peut être que le partage d'un ſiècle exercé & très-poli, & qui peut-être ſuppoſe déja un peu le dégoût des grandes choſes & le deſir de s'ouvrir de nouvelles routes. Ajoutez que dans les temps dont nous parlons, la plûpart des écrivains étoient étrangers à leur pays & à leur ſiècle. C'étoit Rome, c'étoit Athènes qui étoit leur pátrie. Ils ſe paſſionnoient pour Mantinée ou pour Pharſale, bien plus que pour Pavie ou Marignan. Ils vivoient, ils ſentoient, ils reſpiroient à quinze ſiècles d'eux. Veut-on que des hommes enſevelis dans les mines, parlent avec éloquence de ce qui ſe paſſe ſur la terre ?

Mais leur plus grand obſtacle, c'étoit la prétention d'être éloquent dans une langue morte. Ce ſont les mœurs d'un peuple qui donnent la vie à ſon langage. Que ces mœurs s'anéantiſſent ; la plus grande partie du langage périt. Les mots ne ſont plus que des

ſimulacres froids qu'il eſt impoſſible de ranimer. L'orateur qui au bout de quinze cents ans veut ou croit employer cette langue, a donc deux torts ; il ne peut bien apprécier la valeur des ſignes; & les ſignes ne peuvent recevoir l'empreinte de ſon eſprit & de ſon ame, qu'il voudroit leur donner. Son ſtyle ne ſera donc jamais qu'une traduction affoiblie de ſa penſée. Il aura aiſément des paſſions & des idées dans ſa langue naturelle, qui faite pour lui, correſpond avec ſoupleſſe à tous ſes mouvemens : mais la langue étrangère réſiſtera à tout, & dénaturera tout ce qu'il voudra lui confier. Il y aura, pour ainſi-dire, un frottement & un choc continuel, entre le ſentiment & le ſigne, entre l'expreſſion & l'idée. Pour affoiblir cette réſiſtance, l'orateur ou l'écrivain tâchera d'emprunter avec le langage, & d'adopter autant qu'il eſt poſſible, les paſſions, les goûts, & pour ainſi-dire les idées re-

ligieuses, politiques & civiles du peuple dont il veut imiter la langue. Mais cette adoption factice & qui ne sera jamais entière, ne peut avoir l'effet de la réalité. Ainsi ces sortes d'écrivains n'auront ni la physionomie de leur nation, ni celle de leur siècle, ni celle de la nation & du siècle qu'ils prétendent imiter, ni la leur même. Leurs ouvrages seront une espèce de production équivoque qui ne tiendra à rien, ne peindra rien, & restera à jamais sans caractère & sans couleur. Telle est l'histoire des orateurs du seizième siècle. En voilà assez, je crois, pour nous dispenser d'en rien citer. Il est triste pour tant d'écrivains, qu'en les oubliant on ne leur ait rendu que justice.



CHAPITRE

CHAPITRE XXV.

De Paul Jove, & de ses Eloges.

TOUS ces Cicérons ou ces Plines modernes dont nous venons de parler, ou étoient, ou avoient la prétention d'être orateurs ; & leurs éloges étoient de longs panégyriques prononcés dans des assemblées, & débités avec pompe pour honorer les morts, & quelquefois ennuyer les vivans. Mais dans le même siècle, il y eut un écrivain qui publia des éloges d'un genre tout différent, & qui par-là mérite d'être distingué. C'est Paul Jove. Il étoit Italien & Milanais. Il eut la même patrie que Pline le jeune ; mais Pline fut l'ami de Trajan, Consul de Rome, & Gouverneur de province ; & Paul Jove commença par être médecin, & finit par être Evêque. Il aima passionément les lettres, écri-

vit l'hiſtoire de ſon ſiècle en latin, fut admiré pour le ſtyle, peu renommé pour la vérité, plut aux uns, déplut aux autres, & fut accuſé tour à tour de flatterie & de ſatire; ſort preſque inévitable de tous ceux qui ont l'ambition & le courage d'écrire de leur vivant, ce qui ne peut être écrit avec ſûreté que cent ans après. Nous avons de lui, outre ſon hiſtoire, ſept livres d'éloges, conſacrés aux hommes les plus célèbres dans le gouvernement ou dans la guerre; & un autre livre très-conſidérable, ſur les gens de lettres & les ſavans du quatorzième, quinzième & ſeizième ſiècles. Ceux-ci ſont au nombre de cent quatre-vingt; ce qui joint aux premiers, forme une ſuite complette de près de trois cents vingt éloges. Qu'il me ſoit permis de raconter ici à quelle occaſion ces éloges furent compoſés.

Paul Jove avoit une très-belle maiſon ſituée dans une preſqu'iſle, & aux

bords du lac de Côme. Il nous apprend qu'elle étoit bâtie ſur les ruines mêmes de la maiſon de campagne de Pline. De ſon temps, les fondemens ſubſiſtoient encore; & quand l'eau étoit calme, on appercevoit au fond du lac, des marbres taillés, des tronçons de colonnes, & des reſtes de pyramides qui avoient orné le ſéjour de l'ami de Trajan. L'évêque, ſon ſucceſſeur, nous a laiſſé, à la tête de ſes éloges, une deſcription charmante de ce lieu. On y voit un homme enthouſiaſte des lettres & du repos, un hiſtorien qui a l'imagination d'un poëte, un évêque nourri des doux menſonges de la mythologie payenne. Car il nous peint avec tranſport ſes jardins baignés par les flots du lac, l'ombre & la fraîcheur de ſes bois, ſes côteaux, ſes eaux jailliſſantes, le ſilence profond & le calme de ſa ſolitude; une ſtatue élevée dans ſes jardins à la Nature; au dedans, un ſallon où pré-

ſidoit Apollon avec ſa lyre, & les neuf Muſes avec leurs attributs; un autre où préſidoit Minerve; ſa bibliothèque, qui étoit ſous la garde de Mercure; enſuite l'appartement des trois Grâces, orné de colonnes doriques, & des peintures les plus riantes; au dehors, l'étendue pure & tranſparente du lac, ſes détours tortueux, ſes rivages ornés d'oliviers & de lauriers; & dans l'éloignement, des villes, des promontoires, des côteaux en amphithéâtre, chargés de vignes; & les hauteurs naiſſantes des Alpes, couvertes de bois & de pâturages, où l'œil voyoit de loin errer des troupeaux. Au centre de cette belle habitation, étoit un cabinet où Paul Jove avoit raſſemblé à grands frais, les portraits de tous les hommes célèbres. On peut dire qu'il avoit une collection de grands hommes, comme dans d'autres temps on a fait des collections d'hiſtoire naturelle. Il fut aidé dans cette recherche par des

particuliers & des souverains. Le fameux Fernand Cortès lui envoya son portrait, avant de mourir. On ne peut douter que d'autres qui n'avoient pas le même droit, n'aient voulu donner le même exemple : mais il y a apparence que Paul Jove ne plaçoit pas tous ceux qui s'envoyoient eux-mêmes ; dans le choix de ses grands hommes, il s'en rapportoit un peu moins à eux qu'à la renommée.

C'est pour servir d'explication à ces portraits, qu'il composa ses éloges. D'abord ils ont le mérite d'être très-courts : ils renferment quelquefois en peu de lignes, & d'autres fois en peu de pages, l'idée du caractère, des actions, des ouvrages de celui qu'il loue, ou du moins dont il parle ; car quelquefois il fait le portrait d'hommes plus célèbres que vertueux ; mais il les représente tels qu'ils sont, loue les vertus, admire les talens, & déteste les crimes. En second lieu, ces éloges

sont la plûpart historiques ; & des faits vrais valent beaucoup mieux que de la fausse éloquence. Enfin ils ont le mérite de présenter une grande variété d'hommes, quelques-uns grands, & presque tous fameux, de tous les pays, de toutes les religions, de tous les rangs, & de tous les siècles.

Ainsi on y voit parmi les anciens, Alexandre, Pyrrhus, Annibal, & Scipion : parmi les destructeurs de l'empire, Attila & Totila : parmi ses vengeurs, Narsès qui né esclave, devint général, & qui eunuque, fut un grand homme.

Dans le nouvel empire d'occident, Charlemagne, le plus grand homme de la France, & peut-être de l'Europe moderne ; & ce Frédéric Barberousse, sous qui commença la lutte sanglante du sacerdoce contre l'empire, qui fit la guerre aux papes & aux Sarrazins, & mourut dans son pélerinage guerrier.

En France, Godefroi de Bouillon, chef de la seule croisade qui ait réussi; Charles VIII, qui conquit & perdit le royaume de Naples avec la même rapidité; Louis XII. qui fut tour à tour dupe de ses amis & de ses ennemis, mais à qui on pardonna tout, parce qu'il étoit bon; François I. qui, à beaucoup de défauts, mêla des qualités brillantes; le maréchal de Trivulce, sur la tombe duquel on grava; *Ici repose celui qui ne reposa jamais*; le maréchal de Lautrec, également opiniâtre & malheureux; Gaston de Foix, si connu par son courage brillant, & par la bataille de Ravennes qu'il gagna & où il perdit la vie; enfin ce connétable de Bourbon, si terrible à son maître, & dont l'ame altière eut à la fois le plaisir & le malheur d'être si bien vengé.

En Espagne, vous trouvez Ferdinand le Catholique, qui chassa & vainquit les Rois Maures, & trompa

tous les Rois Chrétiens ; Charles-Quint, heureux & tout-puissant, politique par lui-même, grand par ses généraux ; & cette foule de héros dans tous les genres, qui servoient alors l'Espagne ; Christophe Colomb, qui lui créa un nouveau monde ; Fernand Cortès qui, avec cinq cents hommes, lui soumit un empire de six cents lieues ; Antoine de Lève qui, de simple soldat, parvint à être duc & prince, & plus que cela, grand homme de guerre ; Pierre de Navarre, autre soldat de fortune, célèbre par ses talens, & parce que le premier il inventa les mines ; Gonsalve de Cordoue, surnommé le grand Capitaine, mais qui put compter plus de victoires que de vertus ; le fameux duc d'Albe, qui servit Charles-Quint à Pavie, à Tunis, en Allemagne, gagna contre les Protestans la bataille de Mulberg, conquit le Portugal sous Philippe II, mais qui se déshonora dans les Pays-

Bas, par les dix-huit mille hommes qu'il se vantoit d'avoir fait passer par la main du bourreau; enfin le jeune marquis de Pescaire, aimable & brillant, qui contribua au gain de plusieurs batailles, fut à la fois capitaine & homme de lettres, épousa une femme célèbre par son esprit comme par sa beauté, & mourut à trente-deux ans, d'une maladie très-courte, peu de temps après que Charles-Quint eut été instruit que le pape lui avoit proposé de se faire Roi de Naples.

Si nous parcourons l'Italie, ces éloges nous offrent un très-grand nombre d'hommes qui, dans le cours du quinzième ou seizième siècle, s'y distinguèrent par le gouvernement, ou par les armes. Il faut se rappeller qu'alors l'Italie étoit divisée & sanglante. Une foule de tyrans ou étrangers, ou domestiques, déchiroient ce beau pays pour le partager. Les papes excommunioient, combattoient & né-

gocioient pour ſe faire un état. Les empereurs n'avoient point perdu de vue ce fantôme d'empire romain ; que de temps en temps ils vouloient faire revivre. Les rois de France, pouſſés & par leur propre inquiétude, & par celle de leur nation, avoient la fureur de conquérir Naples & Milan. Le ſénat de Veniſe, politique & hardi, commerçant & guerrier, vouloit dominer ſur la mer, & s'étendre en terre-ferme. Une foule de villes & de républiques étoient agitées à la fois par les orages de la liberté & par ceux de la guerre. Des factions s'élevoient, ſe choquoient & tomboient. Des conjurés & des tyrans périſſoient tour à tour. Des généraux qui n'avoient pour bien qu'une armée, la vendoient à qui vouloit ou pouvoit la payer. Par-tout les intérêts religieux ſe mêloient aux intérêts politiques, & les crimes aux grandes actions. Tel étoit l'eſprit de ces temps : & parmi ces dangers, ces

espérances, ces craintes, il dut naître une foule d'ames extraordinaires dans tous les rangs, qui se développèrent, pour ainsi-dire, avec leur siècle, & qui en reçurent le mouvement, ou lui donnèrent le leur. Paul Jove a fait l'éloge ou le portrait de tous ces hommes, la plûpart plus courageux que saints. Mais dans cette foule de noms, on aime à retrouver à Florence, les Médicis; à Milan, ces fameux Sforces, dont l'un simple paysan, devint un grand homme; & l'autre, bâtard de ce paysan, devint souverain; à Rome, les Colonnes, presque tous politiques ou guerriers; à Venise, plusieurs doges & quelques généraux; à Gènes, ce célèbre André Doria, qui vainquit tour à tour, & fit vaincre Charles-Quint, redoutable à François I. & à Soliman, mais grand surtout pour avoir rendu la liberté à sa patrie, dont il pouvoit être le maître.

Si vous portez vos regards plus

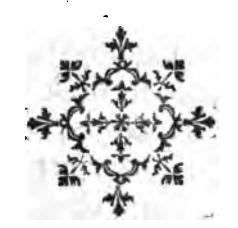
loin, vous trouvez en Hongrie ce fameux Jean Hunniade qui combattit les Turcs, & simple général d'un peuple libre, fut plus absolu que vingt rois; & ce Mathias Corvin son fils, le seul exemple peut être d'un grand homme fils d'un grand homme; en Epire, Scanderberg, grand prince dans un petit état; & parmi les Orientaux, ce Saladin, aussi poli que fier, ennemi généreux, & conquérant humain; Tamerlan, un de ces Tartares qui ont bouleversé le monde; Bajazet qui commença comme Alexandre, & finit comme Darius, d'abord le plus terrible des hommes, & ensuite le plus malheureux; Amurat II, le seul prince Turc qui ait été philosophe, qui abdiqua deux fois le trône, & y remonta deux fois pour vaincre; Mahomet II, qui conquit avec tant de rapidité, & récompensa les arts avec tant de magnificence; Sélim qui subjugua l'Egypte, & détruisit cette aristocratie

guerrière établie depuis trois cents ans aux bords du Nil, par des soldats Tartares; Soliman vainqueur, de l'Euphrate au Danube, qui prit Babylone & assiégea Vienne; le fameux Barberousse Chérédin, son amiral, qui de pirate devint roi; & cet Ismaël Sophi qui, au commencement du seizième siècle, prêcha les armes à la main, & en dogmatisant conquit la Perse, comme Mahomet avoit conquis l'Arabie.

A la suite de tous ces noms de guerriers ou de princes rassemblés des trois parties du monde, c'est un spectacle curieux de retrouver les noms du Dante; de Pétrarque, de Bocace, de l'Arioste, du cardinal Bibiéna, auteur de la comédie de la Calandre, jouée au Vatican sous Léon X; & du célèbre Machiavel; sans compter cette foule innombrable de savans, presque tous Grecs ou Italiens, qui dénués, il est vrai, de ce mérite rare du génie,

tre, en remontant sur le trône, ce qui est arrivé quelquefois, ne redevint un très-grand prince. Enfin pour connoître l'esprit de ce temps-là, il ne sera pas inutile d'observer que Paul Jove loue avec transport ce Pic de la Mirandole, l'homme de l'Europe & peut-être du monde, qui à son âge eût entassé dans sa tête le plus de mots, & le moins d'idées; qu'il n'ose point blâmer trop ouvertement ce Jérôme Savonarole, enthousiaste & fourbe, qui déclamant en chaire contre les Médicis, faisoit des prophéties & des cabales, & vouloit dans Florence, jouer à la fois le rôle de Brutus & d'un homme inspiré; qu'enfin il loue Machiavel de très-bonne foi, & ne pense pas même à s'étonner de ses principes: car le Machiavélisme qui n'existe plus sans doute, & qu'une politique éclairée & sage a dû bannir pour jamais, né dans ces siècles orageux, du choc de mille intérêts, &

de l'excès de toutes les ambitions joint à la foibleſſe de chaque pouvoir, fait uniquement pour des ames qui ſuppléoient à la force par la ruſe, & aux talens par les crimes, étoit, pendant quelque temps, devenu en Europe la maladie des meilleurs eſprits, à peu près comme certaines peſtes qui nées dans un climat, ont fait le tour du monde, & n'ont diſparu qu'après avoir ravagé le globe.



CHAPITRE XXVI.

Des Oraisons funèbres, & des Eloges dans les premiers temps de la littérature Françoise, depuis François I, jusqu'à la fin du règne de Henri IV.

APRÈS avoir suivi le genre des éloges chez les peuples barbares, où ils n'étoient que l'expression guerrière de l'enthousiasme qu'inspiroit la valeur; chez les Egyptiens, où la religion les faisoit servir à la morale; chez les anciens Grecs, où ils furent employés tour à tour par la philosophie & la politique; chez les premiers Romains, où ils furent consacrés d'abord à ce qu'ils nommoient vertu, c'est-à-dire à l'amour de la liberté & de la patrie; sous les empereurs, où ils ne devinrent qu'une étiquette d'es-

claves, qui trop souvent parloient à des tyrans; enfin chez les savans du seizième siècle, où ils ne furent, pour ainsi-dire, qu'une affaire de style, & un amas de sons harmonieux dans une langue étrangère qu'on vouloit faire revivre; il est temps de voir ce qu'ils ont été en France & dans notre langue même. Je m'arrêterai peu sur les anciens monumens que nous avons dans ce genre. L'esprit, le goût, l'éloquence, la langue même, rien n'étoit formé. Nous avons été long-temps des barbares pleins d'imagination & de gaieté, qui savions danser & combattre, mais qui ne savions pas écrire. L'esprit humain, toujours curieux, aime à revenir quelquefois sur ces temps de son enfance; mais quand on a jetté un coup-d'œil sur des masures ou des palais gothiques, on aime ensuite à se reposer sur les grands monumens de l'architecture moderne. En repassant les premiers temps de

notre littérature, & les éloges écrits dans notre langue, il ne sera pas inutile de remarquer souvent à qui ces éloges ont été prodigués, & de comparer quelquefois les vertus dont le panégyriste parle, avec les vices plus réels dont parle l'histoire. Peut-être à force de reprocher aux hommes leur bassesse, parviendra-t-on à les faire rougir: mais quand on ne pourroit l'espérer, il est doux du moins de venger la vérité, que la flatterie est toujours prête à immoler à l'intérêt. L'indignation même que l'on éprouve contre le mensonge, est utile. Elle affermit dans l'heureuse habitude d'être libre, & dans le besoin d'être vrai.

Les éloges funèbres que nous avons vu établis chez tous les peuples, ne furent connus en France que sur la fin du quatorzième siècle. On croit que le premier François à qui on rendit cet hommage, fut le célèbre

Duguesclin. C'étoit le prix de ses victoires, & plus encore de ses vertus *. Ce grand homme mérita sans

* Cette oraison funèbre fut prononcée en 1389, c'est-à-dire neuf ans après la mort du connétable, par un évêque d'Auxerre, & en présence de toute la cour. Le texte fut ; *Nominatus est usque ad extrema.* Son nom a été connu aux extrémités de la terre. Ensuite l'orateur entrant dans le détail des victoires, des faits d'armes, & de toutes les grandes actions de Duguesclin, prouva que ce grand homme avoit rempli tous les devoirs d'un vrai chevalier, puisqu'il avoit uni au plus haut degré la probité & la valeur. Il remonta à l'origine & à la première institution de la chevalerie, & la représenta comme une institution politique, militaire & sacrée, aussi nécessaire pour la défense que pour le gouvernement des Etats, & qui demandoit dans un guerrier l'accord de la probité & du courage, des vertus & de l'honneur. Il finit par exhorter tous les seigneurs de la cour qui étoient présens, à ne jamais prendre les armes que par l'ordre & pour le service de leur maître, s'ils vouloient, comme Duguesclin, remplir les devoirs de la chevalerie, & mériter

doute que cet uſage commençât par lui. Il faudroit ſeulement que ce qui étoit alors une diſtinction flatteuſe, n'eût pas ceſſé d'en être une. Mais il en eſt ainſi de preſque tous les honneurs. La juſtice les inſtitue ; la politique les conſerve quelque temps au mérite ; bientôt la vanité les réclame comme un droit ; le vice les uſurpe par l'intrigue ; au lieu d'honorer ceux à qui on les accorde, quelquefois ceux qui les obtiennent les déshonorent ; & ce qui devoit être glorieux & rare, finit par être prodigué & avili. Voilà l'hiſtoire des éloges funèbres parmi nous, & apparemment chez toutes les nations. Ils ſont devenus trop ſouvent des diſcours, où avec une fauſſe éloquence on célèbre des vertus encore plus

---

à la fois l'approbation de Dieu & l'eſtime des hommes. Tel eſt l'extrait de cette oraiſon funèbre, qui nous a été conſervé par le Moine de S. Denis, hiſtorien de Charles VI.

fausses, & où l'on étale avec pompe, des titres que le mort a flétris, des talens qu'il n'a point eus, & des services qu'il n'a pu rendre.

La collection des oraisons funèbres que nous avons dans notre langue, commence à peu près en 1547, c'est-à-dire à la mort de François I.

Ce prince qui eut bien plus l'éclat & les vertus d'un chevalier, que la politique & les talens d'un roi, fut loué sans réserve; & il ne faut pas s'en étonner. Une nation militaire & brave dut estimer sa valeur. Une noblesse qui respiroit l'enthousiasme de la chevalerie, dut applaudir ses propres vertus dans son chef. Les hommes de lettres & les savans qui commençoient en France à s'emparer de l'opinion, & dirigeoient déja la renommée, durent célébrer à l'envi le prince qui les honoroit. Ses malheurs même & la bataille de Pavie, où à des fautes trop réelles il mêla de la grandeur de caractère, durent ajou-

ter à sa célébrité, en fixant sur lui les yeux de l'Europe, & devoient surtout intéresser un peuple qui pardonne tout pour le courage, & se rallie toujours au mot de l'honneur.

Ses contemporains gravèrent sur son tombeau le titre de grand. Il faut convenir que s'il avoit pu le mériter, c'eut été par son respect pour les connoissances, & le désir qu'il eut d'éclairer sa nation. Il entrevit ces principes étouffés tour à tour par l'ignorance & par l'orgueil, qu'il n'y a ni législation, ni politique sans lumières ; que ceux qui éclairent l'humanité, sont les bienfaiteurs des rois comme des peuples ; que l'autorité de ceux qui commandent, n'est jamais plus forte, que lorsqu'elle est unie à l'autorité de ceux qui pensent ; que le défaut de lumières en obscurcissant tout, a quelquefois rendu tous les droits douteux, & même les plus sacrés, ceux des souverains ; qu'un peuple ignorant devient nécessairement

fairement ou un peuple vil & sans ressort, destiné à être la proye du premier qui daignera le vaincre, ou un peuple inquiet & d'une activité féroce; que des esclaves qui servent un bandeau sur les yeux, en sont bien plus terribles, si leur main vient à s'armer & frappe au hazard; qu'enfin tous les princes qui avant lui avoient obtenu l'estime de leur siècle & les regards de la postérité, depuis Alexandre jusqu'à Charlemagne, depuis Auguste jusqu'à Tamerlan né Tartare & fondateur d'une Académie à Samarcande, tous dédaignant une gloire vile & distribuée par des esclaves ignorans, avoient voulu avoir pour témoins de leurs actions des hommes de génie, & relever partout la gloire du trône par celle des arts. Ce fut là le vrai mérite de François I. Il honora donc les lettres; & les lettres reconnoissantes ordonnèrent à l'Europe de célébrer ce prince,

& de placer le vaincu à côté du vainqueur.

Après François I, Henri II son successeur & son fils eut l'honneur d'un panégyrique, même de son vivant. On trouve en 1555, un éloge, qui lui est adressé sur la *grandeur* de son règne. Qu'on ne s'étonne pas de ce mot. Tous les peuples désirent que leur maître soit grand, & aiment à se le persuader. La vanité de celui qui obéit, s'enorgueillit des titres prodigués à celui qui commande. L'esclave même, veut donner de la dignité à ses fers; à plus forte raison le sujet libre, & qui obéit aux loix sous un monarque. A l'égard de Henri II, son nom aujourd'hui ne réveille plus l'idée de *grandeur*. Ce roi brave, mais d'une valeur moins éclatante que son père; protecteur des lettres, mais sans cette espèce de passion qui tient de l'enthousiasme, & le fait naître chez les au-

tres; avide de gloire, mais incapable de cette hauteur de génie qui s'ouvre de nouvelles routes pour y parvenir; gouverné par des favoris qui dirigeoient à leur gré sa foiblesse ou sa force, & poussé en même-temps par l'esprit de sa nation & de son siècle, qu'il trouva créé, & auquel il n'ajouta rien, n'eut ni dans l'esprit, ni dans l'ame cette espèce de ressort qui fait la grandeur. On peut dire que son règne ne fut qu'une représentation affoiblie du règne de François I. Dans la religion, dans la guerre, dans la finance & dans les loix, il suivit les sentiers tracés. Les événemens eurent de l'importance, sans avoir une sorte de caractère; & presque toujours en action, mais sans être animé de ces forces vives qui font les grands changemens, & dessinent avec énergie les caractères soit en bien, soit en mal, ce prince donna beaucoup de mouvement à

l'Europe, ſans acquérir beaucoup de célébriré.

L'homme d'état juge; le panégyriſte loue, & n'a beſoin que d'un prétexte; encore s'en paſſe-t-il quelquefois. Henri II, eſtimable à pluſieurs égards, dut être célébré, & ſurtout dans l'époque de ſes ſuccès. On ſait que dans la ſuite il eut des revers, & ſe laiſſa écraſer par cet ennemi actif, dont la vigilance ſombre & terrible étendue à la fois ſur les deux mondes, enchaînoit l'Amérique, gouvernoit l'Eſpagne & déſoloit l'Europe. Les batailles de Gravelines & de S. Quentin ne furent que des malheurs; mais la paix de Cateau-Cambréſis fut une honte. Au rapport de tous les hiſtoriens elle déshonora le roi & l'état: au rapport d'un panégyriſte, ce fut le ſacrifice d'un grand homme au bien de l'Europe. Il n'eſt pas inutile d'ajouter que l'oraiſon funèbre de ce prince fut comparée dans le temps à la Cy-

topédie, le roi à Cyrus, & l'orateur à Xénophon *.

En 1563 parut un éloge qui dut intéresser la nation. C'étoit celui de ce François de Guise assassiné par Poltrot devant Orléans. Il fut, comme on sait, le plus grand homme de son siècle. Ce fut lui qui défendit Metz contre Charles-Quint, qui rendit Calais à la France, & combattit avec succès l'Espagne, l'Angleterre & l'Empire. Son crime fut d'être trop puissant. C'en étoit un dans une minorité orageuse, & sous un gouvernement foible où plusieurs grands hommes se choquent, & où l'autorité sans vigueur ne peut tenir la balance entre des forces extrêmes qui se combattent. Sa mort fut le premier des assassinats que le fanatisme de ce siècle fit commettre.

---

* Sonnet de Joachim du Bellay, sur l'oraison funèbre prononcée en 1559, par Jérôme de la Rovère, évêque de Toulon.

On connoît de lui ce mot employé dans une de nos plus belles Tragédies ; » ta religion t'a ordonné de m'assassi- » ner ; la mienne m'ordonne de te » pardonner & de te plaindre ». Ce mot dont on se souvient, est fort au-dessus d'une oraison funèbre qu'on oublie.

En 1571, c'est-à-dire quelques mois avant la S. Barthelemi, fut prononcé & publié un panégyrique en l'honneur de Charles IX. On y vante les grandes actions d'un prince de vingt ans, qui n'avoit pu encore que prêter son nom aux malheurs de son règne. On y célèbre sa bonté; & dans quel moment ! à sa mort il se trouva des orateurs pour le louer. J'ai lu l'oraison funèbre de ce prince, que Muret prononça à Rome en présence du Pape Grégoire XIII. Non, lorsqu'Antonin ou Trajan moururent autrefois dans cette même ville, & que la douleur publique prononça leur éloge en présence

des citoyens dont ils avoient fait le bonheur pendant vingt ans , je ſuis bien-sûr qu'on n'y parla pas davantage de vertu, de juſtice, de larmes & de déſolation des peuples. Tous les éloges prononcés à Paris ou dans la France en l'honneur de Charles IX , ſont du même ton. L'unique différence c'eſt que nos orateurs françois inſultent à l'humanité en proſe foible & barbare, dans ce jargon qui n'étoit pas encore une langue, au lieu que l'orateur d'Italie écrivant avec pureté dans la langue de l'ancienne Rome, ſes menſonges du moins ſont doux & harmonieux. Il eſt triſte que les orateurs chargés des éloges funèbres des hommes puiſſans, ſe ſoient trop ſouvent réduits eux-mêmes à ne parler que le langage des cours. Ils auroient pu dans des ſiècles ſurtout où la religion avoit tant d'autorité, faire de ces diſcours la conſolation des peuples & la leçon des grands ; mais ſans doute

il faut que chez les hommes tout soit petit, corrompu & foible.

Les panégyriques se succèdent comme les règnes. Si on loua Charles IX, on dut louer Henri III. Nous avons un panégyrique qui lui fut adressé en 1574 à son retour de Pologne. L'orateur alors n'étoit que l'interprête de la voix publique. Le nom de ce prince avoit de l'éclat en Europe ; & tant qu'il ne régna point, il parut digne de régner. Tout le monde sait comment ces espérances & ces éloges furent démentis. Quiconque dans des momens d'orage n'est pas un grand homme, paroît même au-dessous de ce qu'il est. Il fut précipité dans l'avilissement & le malheur, & par ses amis & par ses ennemis, & par la force des événemens & par sa propre foiblesse, & par ce qu'il ne sut presque jamais s'arrêter ni dans l'abandon, ni dans l'usage de ses droits. On connoît d'ailleurs ses confrèries & ses scandales, & ce mê-

lange bizarre de ſuperſtition & de licence, où il trouvoit l'art de ſe déshonorer également par ſes vertus & par ſes vices. Cela n'empêcha point que dans des panégyriques de ſon temps & même après ſa mort, il n'ait été appellé *le grand Henri III.* On ne ſait comment de pareils exemples n'ont point dégoûté à jamais les Souverains d'être loués.

L'année 1586 nous préſente un ſpectacle différent. C'eſt le célèbre Ronſard, le plus fameux poëte de ſon ſiècle, & qui fut aimé tour à tour & protégé de quatre rois, loué après ſa mort par l'Abbé du Perron, depuis Cardinal. On rendit à un homme qui n'avoit que des talens, le même honneur que s'il avoit eu le privilège de faire du bien à la nation dans quelque grande place *. Ces diſtinctions ac-

* M. de Thou rapporte qu'on célébra à Paris un ſervice magnifique en l'honneur de Ronſard.



cordées au génie dans certains siècles, sont une espèce de réparation des injustices qu'il a trop souvent essuyées dans d'autres. Elles servent encore à

Le Roi y envoya sa musique. Des princes du sang, une foule de gens de la cour, & tous les hommes les plus célèbres par leur esprit & leurs talens y assistèrent. Le parlement de Paris s'y rendit par députés. La foule étoit si grande, que le cardinal de Bourbon ne put fendre la presse, & fut obligé de s'en retourner. L'orateur lui-même ne put entrer dans la chapelle, & prononça l'oraison funèbre de dessus un perron. Il y avoit des auditeurs jusques sur les toîts. Le même jour, on publia un grand nombre d'éloges funèbres en l'honneur du mort. Ronsard étoit enterré dans le prieuré de S. Côme auprès de Tours. Un conseiller au parlement de Paris, vingt ans après, lui fit élever un mausolée de marbre, orné d'inscriptions, avec une très-belle statue, faite par le meilleur artiste du temps. Enfin, on écrivit son histoire; & l'on ne manqua point d'observer qu'il étoit né le même jour que François I. perdit la bataille de Pavie, comme si apparemment la nature eût voulu consoler la France.

prouver qu'il y a dans les talens une grandeur personnelle, qu'on a cru quelquefois égale à celle des dignités. Quoi qu'il en soit, Duperron prononça cette oraison funèbre qui eut alors beaucoup de succès, & qu'on ne peut plus lire. Il y emploie près de vingt pages à dire qu'il ne sait comment s'y prendre pour traiter un sujet si grand. Ces puérilités s'appelloient alors de l'éloquence; & Duperron comme orateur, & Ronsard comme poëte, sont aujourd'hui également inconnus. Cent ans plus tard ils eussent été probablement de grands hommes. Ainsi Fontenelle a dit de S. Thomas, que dans d'autres circonstances il eut peut-être été Descartes; & il n'a manqué à Roger Bacon, Moine au treizième siècle, que d'être le contemporain des Leibnitz & des Newton pour être leur égal.

Deux ans après, le Cardinal Duperron fut choisi par le roi pour faire un

éloge funèbre qui prêtoit bien plus à l'éloquence ; c'étoit celui de la fameuse Marie Stuard. On sait qu'à tous les agrémens de la figure, elle joignit tous ceux de l'esprit. Sa beauté fit ses malheurs, parce qu'elle produisit ses foiblesses & peut-être ses crimes. Egarée par l'amour, & poursuivie par l'intérêt & la vengeance, elle trouva une prison dans un pays où elle avoit cherché un asyle, & fut décapitée par la politique barbare de cette Elizabeth qui n'étoit que son égale, & n'avoit pas le droit d'être son juge. Il y a des sujets qui ne peuvent manquer de réussir. La mort d'une femme & d'une reine sur un échafaud, tant de beauté jointe à tant d'infortune, la pitié si naturelle pour le malheur, l'attachement des François pour une princesse élevée parmi eux, & qui avoit été l'épouse d'un de leur roi, l'intérêt qu'on prend peut-être malgré soi à des malheurs causés par l'amour, le nom mê-

me de la religion; car elle fut mêlée à ce grand événement, & l'Europe agitée alors de fanatisme, regardoit presque la querelle de deux reines rivales, comme la querelle des catholiques contre les protestans : tout contribua au grand succès de cet éloge funèbre. Duperron tira des larmes de toute l'assemblée. On oublia que Marie Stuard, peu de temps après que son mari eut fait tuer son amant sous ses yeux, avoit épousé l'assassin même de son mari; & l'on ne vit que la plus belle femme de son siècle, fille, veuve, mère de roi, & reine elle-même, qui avoit péri sous le fer d'un bourreau. La pitié & l'esprit de parti lui donnèrent des panégyristes en foule; & ce qu'il n'est pas inutile d'observer, son malheur sembla la justifier aux yeux de la postérité, qui même aujourd'hui ne prononce pas encore son nom sans intérêt.

C'étoit alors dans presque toute l'Eu-

rope le temps des crimes & des meurtres; mais la barbarie etoit tantôt impétueuse & ardente, tantôt froide & tranquille. L'année 1588 fut marquée par l'assassinat de Henri Duc de Guise, au Château de Blois. Il n'y a personne qui ne sçache & les motifs & les circonstances de ce meurtre. Cet homme hardi & brillant, fait pour éblouir le peuple, pour subjuguer les grands, pour opprimer le roi, courant à la grandeur par les factions, & à la renommée par l'avilissement de son maître, qui s'occupoit de le détrôner sans daigner le haïr, & qui par mépris ne s'appercevoit pas même qu'il s'en étoit fait craindre, vivant pouvoit être coupable, mais assassiné ne parut qu'un héros. La mort de Louis son frère massacré le lendemain, révolta encore plus; car il étoit Cardinal. Il ne faut point demander si les deux frères furent célébrés par des éloges publics. Les éloges parurent en

foule. Mais il y en eut un plus remarquable que les autres. Dans ces temps où la ſuperſtition ſe mêloit à la fureur, on voyoit d'un côté, des empoiſonnemens, des aſſaſſinats, & les crimes de la plus flétriſſante volupté; de l'autre, des proceſſions, des confrèries & des Pénitens blancs & noirs, comme ſi des cérémonies ſans le remords & la vertu pouvoient expier les crimes, comme ſi elles n'étoient pas un nouvel outrage pour la divinité qu'on faiſoit ſemblant d'appaiſer en la déshonorant. Henri III lui-même avoit inſtitué de ces confrèries, & ſuivi de ſes mignons marchoit à leur tête. Ses confrères les Pénitens de Lyon, n'approuvèrent point du tout la juſtice qu'il s'étoit rendue à lui-même, & firent une grande pompe funèbre » en déploration du maſſacre fait à Blois » ſur Louis & Henri de Lorraine, » ſuivie d'une oraiſon ſur le même » ſujet ». Dans tous ces éloges on eut

bien l'audace de peindre le duc de Guiſe comme l'appui, le héros & le martyr de la religion ; lui pour qui l'égliſe n'avoit été qu'un prétexte de déchirer l'Etat ; lui qui n'étoit catholique que pour être factieux ; lui dont toute la religion étoit l'envie d'uſurper le trône, & qui s'armoit du fanatiſme pour marcher à la révolte. Mais il y a apparence que de ſi lâches menſonges n'étoient ni pour les grands, ni pour les eſprits déliés ; c'étoit l'appas groſſier du peuple qui, dans ces temps de factions & de guerres, étoit ſouvent opprimé, égorgé & trompé.

Ce double aſſaſſinat en produiſit un autre l'année ſuivante 1589, celui de Henri III ; & ce qu'il y eut alors de plus étrange, ce fut l'éloge même de l'aſſaſſin. Il faut qu'on ſache dans tous les ſiècles que ce Jacques Clément, dominicain & parricide, fut loué publiquement dans Paris & dans Rome. Le fanatiſme qui inſpira le meurtre, fit l'apothéoſe du meurtrier.

On a remarqué que le temps des grands crimes est presque toujours celui des grandes vertus. La nature agitée & secouée, pour ainsi-dire, dans tous les sens, déploie alors toute son énergie. Ses productions sont extraordinaires, & elle fait naître en foule des monstres & des grands hommes. En 1595 on vit dans Paris un éloge, dont le sujet est à jamais respectable; c'étoit l'éloge du président Brisson, pendu quatre ans auparavant pour la cause des rois. Ce citoyen, trop éclairé pour être fanatique, & trop vertueux pour être rebelle, parla aux seize comme un homme qui préfere son devoir à sa vie; & il en fut récompensé en mourant pour l'Etat. L'infamie de son supplice fut un titre de plus pour sa gloire. Il faut louer l'orateur qui s'honora lui-même en faisant un pareil éloge; pour l'éloge même, il n'ajouta rien à la mémoire de Brisson; il n'en avoit pas besoin.

On aime aussi à trouver en 1609, un panégyrique adressé au célèbre Duc de Sully. Il fut composé par un receveur des finances. Cet ouvrage est foible, & peu digne de son sujet; mais c'étoit du moins un hommage rendu à un grand homme, dans un temps où ce grand homme servoit l'Etat, & où, pour récompense, il n'avoit que les calomnies de la cour, les fureurs des traitans, & la haine de la nation à qui il faisoit du bien. Il est vrai qu'un an plus tard, l'éloge eût été plus honorable encore, & pour le panégyriste & pour le héros; car en 1610 Sully n'étoit plus rien. Mais il ne faut pas trop exiger des hommes; & s'il y a un exemple d'une statue élevée à un roi après sa mort, il n'y en a pas de panégyrique adressé à un ministre après sa disgrace.

Jamais parmi nous peut-être, la louange ne fut quelque chose de si respectable & de si grand, que lorsqu'elle

fut destinée à célébrer Henri IV ; jamais elle ne fut si unanime. Il y a eu quelquefois des réputations, quoiqu'en petit nombre, qui choquoient les mœurs & les idées générales dominantes dans un pays. C'étoit comme un aveu involontaire & forcé, que certaines qualités brillantes arrachoient à ceux même qui étoient le plus loin de les partager : mais quand le mérite d'un grand homme se concilie parfaitement avec les préjugés, le caractère & les penchans d'un peuple, alors sa célébrité doit augmenter, parce que l'amour-propre de chaque citoyen protège, pour ainsi-dire, la réputation du prince ; & c'est ce qui est arrivé à Henri IV. On peut dire qu'il fut véritablement le héros de la France. Ses talens, ses vertus, & jusqu'à ses défauts, tout, pour ainsi-dire, nous appartient. Mornay & Sully purent blâmer l'excès de sa valeur, mais la nation aimoit à s'y re-

connoître. La politique même le justifioit. Pour rassurer ses amis, pour étonner ses ennemis, il falloit des prodiges; & il n'avoit presque que des vertus à opposer à des armées. Alors la témérité même cessoit de l'être; & ce grand homme appuyoit le peu de forces qu'il avoit, des forces réelles de l'admiration & de l'enthousiasme. Sa gaieté au milieu des combats, ses bons mots dans la pauvreté & le malheur, toutes ces saillies d'une ame vive & d'un caractère généreux, cette foule de traits que l'on cite, & qui sont à la fois d'un homme d'esprit & d'un héros, sembloient peindre en même temps l'imagination françoise, & le genre d'esprit avec le caractère national. Enfin ses amours, ses foiblesses, tous ces sentimens qui le plus souvent étoient des passions, & que les grâces d'un chevalier ennoblissoient encore, lorsqu'ils n'étoient que des goûts, ne paroissoient pas des

défauts qu'on pût lui reprocher. La nation en l'admirant, aimoit à se persuader qu'on peut mêler la galanterie à la grandeur, & que le caractère d'un François fut en tout temps, d'allier la valeur & les plaisirs. Mais ce qui a consacré sa réputation dans l'Europe, c'est sa bonté; c'est cette vertu qui ne permit jamais à la haine d'entrer dans son cœur; qui fit que, sans politique & sans effort, il pardonna toujours, & se seroit cru malheureux de punir; qui, avec ses amis, lui donnoit la familiarité la plus douce, envers ses peuples la bienveillance la plus tendre, avec sa noblesse la plus touchante égalité; ce sentiment si précieux qui quelquefois dans des momens d'amertume & de malheur, lui faisoit verser les larmes d'un grand homme au sein de l'amitié; ce sentiment qui aimoit à voir la cabane du paysan, à partager son pain, à sourire à une famille rustique qui l'entouroit, & ne

craignit jamais que les larmes & le désespoir secret de la misère, vinssent lui reprocher des malheurs ou des fautes ; voilà ce qui lui a concilié les cœurs de tous les peuples, voilà ce qui le fait bénir à Londres comme à Paris. Eh qui, en voyant sur presque toute l'étendue de la terre, les hommes si malheureux, tant de fléaux de la nature, tant de fléaux nés des passions & du choc des intérêts, le genre-humain écrasé & tremblant, éternellement froissé entre les malheurs nécessaires, & les malheurs que l'indulgence & la bonté auroient pu prévenir, peut se défendre d'un attendrissement involontaire, lorsqu'il voit s'élever un prince qui n'a d'autre passion & d'autre idée, que celle de rétablir le bonheur & la paix ? Il semble, en s'occupant de lui, en suivant ses actions, en pénétrant dans son cœur, qu'on respire un air plus doux, & que le calme & la sérénité se répan-

dent, du moins pour quelques momens, ſur ce globe infortuné qu'on habite.

Peu de princes dans l'hiſtoire ont eu ce caractère de bonté, comme Henri IV. Celle d'Auguſte fut la bonté d'un politique qui n'a plus d'intérêt à commettre des crimes ; celle de Veſpaſien fut ſouillée par l'avarice & par des meurtres ; celle de Titus eſt plus connue par un mot à jamais célèbre que par des actions ; celle des Antonins fut ſublime & tendre, mais une certaine auſtérité de philoſophie qui s'y mêloit, lui ôta peut-être ces graces ſi douces auxquelles on aime à la reconnoître ; parmi nous celle de Louis XII à jamais reſpectée, manque pourtant un peu de la dignité des talens & des grandes actions : car, il faut en convenir, nous ſommes bien plus touchés de la bonté d'un grand homme, que de celle d'un prince qui a des mauvais ſuccès & des fautes à ſe faire

pardonner. Mais la bonté de Henri IV fut tout à la fois celle d'un particulier aimable & d'un héros. Il ne faut donc pas s'étonner si pendant sa vie ou après sa mort il fut célébré par plus de cinq cent panégyristes, tant poëtes qu'orateurs ; il ne faut pas s'etonner si malgré l'éloquence brute & sauvage de son siècle, on ne trouve presqu'aucune des oraisons funèbres de ce prince, où il n'y ait quelque mouvement éloquent sur sa mort.

Ici ce sont des imprécations contre le lieu où le meurtre a été commis. L'orateur veut que tous les citoyens en passant dans cette rue malheureuse, s'arrêtent pour y verser des larmes ; il veut que la dernière postérité des François vienne s'attendrir sur le lieu qui a été teint du sang du meilleur des rois.

Un autre parle tout-à-coup au meurtrier comme s'il étoit présent, & lui reproche de ne pas s'être laissé attendrir

drir par les vertus d'un ſi excellent prince. Il peint la haine & la fureur du peuple, qui auroit voulu arracher ce monſtre des mains des bourreaux, pour le déchirer de ſes propres mains. Il peint des François témoins du ſupplice, & par un mélange affreux de férocité & de tendreſſe changés tout à coup en Cannibales, dévorant la chair ſanglante de l'aſſaſſin.

Un autre s'adreſſe au peuple qui l'environne, & le prie de ſuſpendre ſes larmes, parce qu'il ne peut réſiſter lui-même à un ſpectacle ſi touchant, & craint d'être obligé de s'interrompre. Il parle des bienfaits qu'il a lui-même reçus de ce prince dont il étoit aimé; il joint ſa douleur particulière à celle de toute la France; & il finit par faire à ſon bienfaiteur & à ſon prince, les adieux les plus paſſionnés, comme l'ami le plus tendre pourroit les faire ſur le tombeau & à la vue des cendres de ſon ami.

Enfin je citerai encore un de ces difcours, dont l'exorde m'a paru auffi fimple que touchant. L'orateur raconte qu'un des Hébreux captifs aux bords de l'Euphrate, voulant adoucir l'ennui de fes malheurs, fait préparer un repas dans fa cabane, & envoie fon fils inviter quelques-uns de leurs frères pour fe réunir & fe confoler enfemble. Un moment après, fon fils accourt, pâle, les yeux en pleurs, & palpitant d'effroi. O! mon père, dit-il au vieillard, plus de feftin, plus de joie; je viens de rencontrer un de nos frères égorgé dans la rue. . . . . & moi auffi, dit l'orateur; j'ai vu le plus affreux des fpectacles; j'ai vu dans Paris, au milieu de la pompe & de l'appareil des fêtes, j'ai vu un corps fanglant & percé de coups. Non, ce n'étoit pas celui d'un de nos frères; c'eft celui de notre père, celui du meilleur des rois, de Henri IV, &c.

C'eft ainfi que dans un fiècle où

l'on n'avoit encore aucune idée de la vraie éloquence, la force d'un ſujet pathétique & terrible, inſpiroit aux orateurs ou des mouvemens, ou des traits heureux *.

Il eſt triſte qu'un pareil ſujet n'ait pas été alors traité par un homme véritablement éloquent, & qui en prononçant cet éloge funèbre, ſe propo-

* Malgré les défauts incroyables de mauvais goût, quelques-uns de ces diſcours attachent encore & intéreſſent par la force du ſentiment qui y eſt répandu. Souvent l'eſprit eſt rebuté, & les larmes viennent aux yeux. On ſeroit tenté de rire, & l'on s'attendrit. Le ſujet vous entraîne, & l'on oublie l'orateur pour ne penſer qu'au héros. Ainſi un acteur célèbre, (Baron) qui prétendoit que l'émotion eſt en nous un ſentiment involontaire, & preſque indépendant de l'eſprit, en mettant ſur des paroles gaies, ou même ridicules, un accent pathétique, attendriſſoit peu à peu, & parvenoit à faire couler les larmes.

fût un but utile à la nation. En effet, qu'on ſuppoſe un orateur doué par la nature de cette magie puiſſante de la parole, qui a tant d'empire ſur les ames & les remue à ſon gré ; qu'il paroiſſe aux yeux de la nation, aſſemblée pour rendre les derniers devoirs à Henri IV ; qu'il ait ſous ſes yeux le corps de ce malheureux prince ; que peut-être le poignard, inſtrument du parricide, ſoit ſur le cercueil & expoſé à tous les regards ; que l'orateur alors élève ſa voix, pour rappeller aux François tous les malheurs que depuis cent ans leur ont cauſé leurs diviſions, & tous les crimes du fanatiſme & de la politique mêlés enſemble ; qu'en commençant par la proſcription des Vaudois & les arrêts qui firent conſumer dans les flammes vingt-deux villages, & égorger ou brûler des milliers d'hommes, de femmes & d'enfans, il leur rappelle enſuite la conſpiration d'Am-

boiſe, les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Montcontour, de Coutras; la nuit de la S. Barthelemi; l'aſſaſſinat du Prince de Condé, l'aſſaſſinat de François de Guiſe, l'aſſaſſinat de Henri de Guiſe & de ſon frère, l'aſſaſſinat de Henri III; plus de mille combats ou ſièges, où toujours le ſang françois avoit coulé par la main des François; le fanatiſme & la vengeance faiſant périr ſur les échafauds ou dans les flammes, ceux qui avoient eu le malheur d'échapper à la guerre; les meurtres, les empoiſonnemens, les incendies, les maſſacres de ſang-froid, regardés comme des actions permiſes ou vertueuſes; les enfans qui n'avoient pas encore vu le jour, arrachés des entrailles palpitantes des mères pour être écraſés; qu'il termine enfin cet horrible tableau par l'aſſaſſinat de Henri IV, dont le corps ſanglant eſt dans ce moment ſous leurs

yeux; qu'alors atteſtant la religion & l'humanité, il conjure les François de ſe réunir, de ſe regarder comme des concitoyens & des frères; qu'à la vue de tant de malheurs & de crimes, à la vue de tant de ſang verſé, il les invite à renoncer à cet eſprit de rage, à cette horrible démence; qui pendant un ſiècle les a dénaturés, & a fait du peuple le plus doux un peuple de tigres; que lui-même prononçant un ſerment à haute voix, il appelle tous les François pour jurer avec lui ſur le corps de Henri IV, ſur ſes bleſſures & le reſte de ſon ſang, que déſormais ils ſeront unis, & oublieront les affreuſes querelles qui les diviſent; qu'enſuite s'adreſſant à Henri IV même, il faſſe, pour ainſi-dire, amende honorable à ſon ombre, au nom de toute la France & de ſon ſiècle, au nom même des ſiècles ſuivans, pour cet aſſaſſinat, prix ſi différent de celui que méritoient ſes ver-

tus; qu'il lui annonce les hommages de tous les François qui naîtront un jour; qu'en finissant il se prosterne sur sa tombe, & la baigne de ses larmes; quelle impression croit-on qu'un pareil discours auroit pu faire sur des milliers d'hommes assemblés, & dans un moment où le spectacle seul du corps de ce prince, sans être aidé de l'éloquence de l'orateur, suffisoit pour émouvoir & attendrir. Peut-être l'effet de ce discours ne se seroit-il pas borné à une émotion passagère; peut-être par la suite auroit-il pu prévenir de nouvelles divisions & de nouveaux crimes.

Au reste, les louanges prodiguées à la mémoire de Henri IV à l'instant de sa mort, ne furent point semblables à tant d'éloges de princes ou d'hommes puissans, qui après avoir retenti sous les voûtes des temples dans une cérémonie funèbre, semblent le moment d'après aller se perdre & s'ensevelir

avec eux dans la tombe qui les attend. La Juſtice & la Renommée qui le louèrent ſur ſon tombeau, ne s'éloignèrent des bords du mauſolée, que pour aller répéter ces éloges de pays en pays & de ſiècle en ſiècle.

On peut dire qu'aujourd'hui ce prince a une eſpèce de culte parmi nous. Tous les talens & tous les arts ont été employés à lui rendre hommage. Les Mémoires de Sully en peignant les détails de ſa vie domeſtique, nous ont rendu ſon ſouvenir encore plus cher, parce qu'ils montrent partout l'homme ſenſible à côté du grand homme. Un poëme célèbre a immortaliſé ſes vertus comme ſa valeur. Le pinceau de Rubens a tracé ſon apothéoſe ſur la toile. L'art des Phidias offre ſa ſtatue aux regards de tous les citoyens. L'éloquence & le zèle ont produit une foule d'ouvrages qui lui ſont tous conſacrés, & où la ſenſibilité loue la vertu.

Le pinceau, la gravûre, la ſculpture même, ont multiplié ſes buſtes ou ſes portraits. Le citoyen obſcur aime à décorer ſon appartement de cette image, comme il aime à voir le portrait d'un ami ou d'un père. On a repréſenté quelques-unes des époques de ſa vie, en bronze & en marbre; on les a fait ſervir d'ornement à ces boëtes, invention & amuſement du luxe, que le goût & les modes françoiſes font valoir & diſtribuent dans l'Europe. Le peuple même connoît & bénit ſa mémoire. Le peuple courbé ſous ſes travaux, prononce ſouvent le nom de Henri IV, & attache à ce nom des idées qui l'intéreſſent. Enfin lorſque la mort parmi nous, ouvre les tombeaux où repoſent les cendres de nos rois, la foule des citoyens qu'une curioſité inquiète & ſombre précipite ſous ces voûtes, pour y voir à la fois les monumens de la grandeur & de la foibleſſe

humaine, à la lueur des flambeaux & des torches funèbres qui éclairent ces lieux, semblent ne demander, ne chercher que Henri IV. Ils s'arrêtent aux pieds de son cercueil, ils l'examinent, ils l'entourent, ils semblent lui redemander un grand homme, & se livrent avec un mêlange d'attendrissement & de terreur à toutes les idées que la vue de ce tombeau leur inspire *. Tel est l'hommage qu'au bout de 160 ans la reconnoissance des peuples rend encore aux vertus des rois. On ne peut comparer cette espèce de culte qu'à celui que les habitans de l'ancienne Rome rendirent à la mémoire d'Antonin. On sait que pendant deux siècles chaque citoyen dans sa maison eut l'image de cet empereur. On sait que les pères de famille l'invoquoient; & les tyrans même prenant le surnom d'Antonin

* Voyez la fin de l'éloge de Henri IV par M. de la Harpe, & l'estampe qui est à la tête du discours.

pour en impoſer, ſe couvroient de ce nom ſacré ; comme dans les pays & dans les temps d'aſyles les aſſaſſins couroient ſe mettre à l'abri ſous les ſtatues des dieux.



CHAPITRE XXVII.

Des Panégyriques ou Eloges adressés à Louis XIII, au Cardinal de Richelieu, & au Cardinal Mazarin.

UN prince disoit à son fils en mourant : je te lègue tout, mes armées, mes états, mes trésors, & le souvenir de ce que j'ai fait de bien ; mais je ne puis te léguer ma gloire : si tu n'en as une qui te soit personnelle, la mienne n'est qu'un fardeau pour toi. C'est ce que Henri IV mourant auroit pu dire à Louis XIII. Cependant plusieurs des panégyristes qui avoient loué le père, célébrèrent le fils ; mais le père fut loué à titre de grand homme, & le fils trop souvent à titre de prince. Ce n'est pas que Louis XIII n'eut des qualités d'un Roi, mais aucune n'eut de l'éclat. Soit timidité, soit paresse,

il ignora le grand art des hommes en place, celui d'imposer à la renommée. Son caractère, comme son règne, offrent une foule de contradictions. Il eut un enchaînement de victoires, & leur éclat lui fut pour ainsi dire étranger. Il eut des talens militaires, & à peine aujourd'hui ces talens sont connus. Il eut de l'agrément dans l'esprit, & montra la plus grande indifférence pour les lettres. La nature lui avoit donné du courage, & même celui qui affronte la mort, & il n'eut jamais celui de commander. Il avoit besoin d'être dominé, & flotta sans cesse entre le desir de secouer le joug & la nécessité de le reprendre. Mais le plus grand contraste de son règne, c'est que jamais peut-être il n'y eut moins d'activité dans le Souverain, & jamais le gouvernement ne déploya sa force avec plus de fermeté au dehors, & une sévèrité si imposante & quelquefois si terrible au dedans.

Tel fut Louis XIII comme Prince ; dans le particulier on vit des contraſtes auſſi frappans. Son caractère le forçoit à élever des favoris ; ſon caractère le forçoit à les haïr. Au milieu des ſuccès, il fut malheureux. L'allié de Guſtave-Adolphe, & celui dont les armées ébranloient le trône de l'Empereur & reſſerroient l'Eſpagne, redouta ſa mère, ſa femme, ſon frère, & juſqu'au Miniſtre qui le faiſoit vaincre.

On ſent bien qu'un tel caractère eſt peu favorable aux éloges ; mais les panégyriſtes pourſuivent encore plus les Rois, que ſouvent les Rois ne ſont empreſſés à les fuir. Il paroît même que Louis XIII en fut importuné. Peut-être que ſon eſprit naturel lui fit haïr de bonne heure un genre d'éloquence, qui le plus ſouvent n'a rien de vrai, & qui au moins eſt vuide d'idées : peut-être auſſi qu'un homme calme & ſans paſſions doit mieux ſen-

tir le ridicule de ce qui eſt exagéré ; & c'eſt le vice néceſſaire de tout ce qui eſt harangue : peut-être enfin que tant d'éloges ſur de grands événemens auxquels il avoit peu de part, lui rappelloient un peu trop ſa foibleſſe & une gloire étrangère. Quoi qu'il en ſoit, on rapporte que ſe regardant un jour dans une glace, étonné de ſe voir déja tant de cheveux blancs, il en accuſa les complimenteurs & panégyriſtes éternels qu'il étoit condamné à entendre depuis qu'il étoit Roi.

Dès 1611, c'eſt-à-dire, dès la ſeconde année de ſon règne, on lui adreſſa un panégyrique ; il n'avoit alors que dix ans. On ſe doute bien quel devoit être le ton de cet Ouvrage. Flatter un jeune Prince ſur des qualités qu'il n'a point encore, c'eſt preſque lui défendre de les acquérir ; c'eſt immoler à la vanité d'un moment, la félicité d'un demi ſiècle.

La paix de 1623 avec les proteſ-

tans du royaume, & la prise de la Rochelle en 1629, furent encore le sujet d'un très-grand nombre de panégyriques & d'éloges. Ces deux guerres où un Roi eut le malheur de combattre contre ses peuples, furent véritablement l'époque la plus brillante de sa vie. Il y montra la plus grande valeur, & cette intrépidité froide, qui dans les dangers honoreroit tout autre même qu'un Prince : mais il fut plus aisé à Louis XIII d'avoir des succès que de la réputation. Loué par une foule d'orateurs, chanté par Malherbe, célébré à sa mort par Lingendes, placé par la nature entre Richelieu & Corneille, il prouva que le caractère seul peut donner du prix aux actions, aux vertus, aux succès même ; & que les panégyristes, malgré leurs talens, ne donnent pas toujours le ton à la renommée. On peut dire que sous ce règne la gloire environna le trône sans parvenir jusqu'au Prince.

Cette gloire se porta toute entière vers Richelieu. Lorsque dans une monarchie il s'éléve un sujet, qui par les circonstances ou ses talens obtient un grand pouvoir, aussi-tôt les hommages & les regards se tournent de ce côté; tout ce qui est foible, est porté par sa foiblesse même à admirer ce qui est puissant. Mais si ce sujet qui commande, a une grandeur altière qui en impose; si par son caractère il entraîne tout; s'il se rend nécessaire à son maître en le servant; si à cette grandeur empruntée qu'il avoit d'abord, il en substitue une autre presqu'indépendante, & qui par la force de son génie lui soit personnelle; si de plus il a des succès, & que la fortune paroisse lui obéir comme les hommes, alors la louange n'a plus de bornes. Les courtisans le louent par intérêt; le peuple par un sentiment qui lui fait respecter tout ce qu'il craint; les gens à imagination par en-

thousiasme. Alors les orateurs lui vendent leurs panégyriques, les poëtes leurs vers. Les éloges commencés par le respect ou par la crainte, continuent par l'habitude; & il se fonde une grande réputation chez la postérité, qui reçoit des siècles précédens l'admiration des noms célèbres, comme elle reçoit son culte & ses loix. Tel a été le sort du Cardinal de Richelieu. C'est un des hommes qui a été le plus loué, & de son vivant & après sa mort. Poëtes, orateurs, historiens, politiques, tout l'a célébré. Mais il n'y a presque rien qui n'ait deux faces. La haine est à côté de la gloire, & ces caractères dont l'ascendant subjugue tout, sont par leur vigueur même voisins de l'excès. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait tracé des tableaux différens de ce fameux Cardinal.

Les uns frappés de ses grandes qualités de Ministre & d'homme d'état,

l'ont admiré sans réserve. Ils l'ont peint comme un esprit souple & puissant, qui malgré les ennemis & les rivaux parvint aux premières places, & s'y soutint malgré les factions; qui opposoit sans cesse le génie à la haine, & l'activité aux complots; qui environné de ses ennemis qu'il falloit combattre, avoit en même tems les yeux ouverts sur tous les peuples; qui saisissoit d'un coup-d'œil la marche des états, les intérêts des Rois, les intérêts cachés des Ministres, les jalousies sourdes; qui dirigeoit tous les événemens par les passions; qui par des voies différentes marchant toujours au même but, distribuoit à son gré le mouvement ou le repos, calmoit la France & bouleversoit l'Europe; qui dans son grand projet de combattre l'Autriche, sçut opposer la Hollande à l'Espagne, la Suède à l'Empire, l'Allemagne à l'Allemagne, & l'Italie à l'Italie; qui enfin achetoit par-tout

des alliés, des généraux & des armées, & soudoyoit d'un bout de l'Europe à l'autre, la haine & l'intérêt. Ils ont loué ce mélange d'adresse & de force, avec lequel il abattit pour jamais le parti long-tems redoutable des Calvinistes, armant les protestans de Hollande contre ceux de France, & retardant les flottes de l'Angleterre. Ils ont loué ce gouvernement intrépide, qui en révoltant tout, enchaînoit tout; qui pour le bonheur éternel de la France, écrasa & fit disparoître ces forces subalternes qui choquent & arrêtent l'action de la force principale, d'autant plus terribles qu'en combattant le Prince, elles pèsent sur le peuple, qu'étant précaires, elles se hâtent d'abuser, que nées hors des loix, elles n'ont point de limites qui les bornent. Ils ont loué enfin cet amour des Lettres & des Arts, qui au milieu des agitations de l'Europe qu'il ébranloit, lui fit fonder l'Académie

Françoiſe dont il fut le chef; amour des Lettres qu'il avoit par goût, & qu'il fit naître, dit-on, par politique, qui ſubſtitua chez les François l'ambition des talens à celle des cabales, & une activité plus douce, à cette activité féroce, nourrie de factions & de crimes; tel eſt le point de vue ſous lequel les admirateurs & les panégyriſtes du Cardinal de Richelieu nous le préſentent.

D'un autre côté, ceux qui diminuent ſa gloire, en convenant qu'il mérita une partie de ces Eloges, diſcutent le reſte. Sur l'art de négocier, & ſur les intérêts politiques de l'Europe, ils conviennent qu'il montra du génie & une grande ſupériorité de vues: mais dans ce genre même ils lui reprochent une faute importante; c'eſt le traité de 1635, portant partage des pays bas-Eſpagnols, entre la France & la Hollande. Ce traité fut l'époque qui apprit aux Hollan-

dois qu'ils avoient besoin de barrière contre la France ; & Richelieu qui vouloit les unir à lui contre l'Espagne, en montrant son ambition glaça leur zèle. C'est donc à lui qu'ils attribuent la première origine de cette défiance qui éclata toujours depuis entre la cour de Versailles & celle de la Haye.

Quelques-uns même vont jusqu'à lui faire un reproche de cette politique si vaste, tant admirée par d'autres. Ils remarquent qu'au dehors comme au dedans, son ministère fut tout à la fois éclatant & terrible ; qu'il détruisit bien plus qu'il n'éleva ; que tandis qu'il combattoit des rebelles en France, il souffloit la révolte en Allemagne, en Angleterre & en Espagne ; qu'il créa le premier, ou développa dans toute sa force le systême de politique qui veut immoler tous les états à un seul ; qu'enfin il épouvanta l'Europe comme ses ennemis.

Ils avouent que l'abaissement des Grands étoit nécessaire; mais ceux qui ont réfléchi sur l'économie politique des états, demandent si appeller tous les grands propriétaires à la cour, ce n'étoit pas, en se rendant très-utile pour le moment, nuire par la suite à la nation, & aux vrais intérêts du prince; si ce n'étoit pas préparer de loin le relâchement des mœurs, les besoins du luxe, la détérioration des terres, la diminution des richesses du sol, le mépris des provinces, l'accroissement des capitales; si ce n'étoit pas forcer la Noblesse à dépendre de la faveur, au lieu de dépendre du devoir; s'il n'y auroit pas eu plus de grandeur comme de vraie politique à laisser les Nobles dans leurs terres, & à les contenir, à déployer sur eux une autorité qui les accoutumât à être sujets, sans les forcer à être courtisans. Si on leur objecte la difficulté, ils répondent par

l'exemple de Henri IV, qui affermi ſur le trône ſuivit ce plan, & le ſuivit avec ſuccès. Ils conviennent enfin que peut-être dans de vaſtes empires tels que la Chine & la Ruſſie, où, entre la capitale & les provinces, il y a quelquefois douze cents lieues de diſtance, la réaction du centre aux extrémités doit être ſouvent arrêtée dans ſa courſe; qu'ainſi il pourroit être utile d'y raſſembler dans une cour tous les Grands comme des otages de l'obéiſſance publique & de la leur: mais ils demandent s'il en eſt de même dans les petits états de l'Europe, où le maître eſt toujours ſous l'œil de la nation, & la nation ſous l'œil du maître, & où l'autorité inévitable & prompte peut à chaque inſtant tomber ſur le coupable.

Les appréciateurs ſévères du Cardinal de Richelieu examinent enſuite quels ſont les moyens dont ce Miniſtre célèbre ſe ſervit pour élever l'autorité

torité royale & la ſienne au deſſus des grands qu'il combattoit ; & ils lui reprochent ſes haines , ſes vengeances , & ce caractère fier & terrible qui ne pardonna jamais.

Ainſi ſur le même miniſtère , on préſente deux tableaux , l'un d'éclat & de grandeur , l'autre moins favorable ſans doute. C'eſt à ceux qui ont étudié l'hiſtoire , à juger ſur les faits. En général , ces grandes vues du miniſtere , qui s'occupent de projets d'humanité , & qui par des établiſſemens utiles cherchent à tirer le plus grand parti poſſible , & de la terre & des hommes , ſemblent lui avoir été peu connues. Ce n'eſt pas qu'il ne liât ſa grandeur à celle de ſa nation ; mais l'eſpèce de grandeur qu'il lui donna , fut toute en renommée. Soit le défaut des circonſtances , ſoit celui d'une imagination ardente & forte , il fut ſans ceſſe entraîné vers des objets d'éclat. Peut-être reſſembla-t-il au

Sénat de Rome qui remuoit toutes les nations pour être le maître de la sienne, & cimentoit son pouvoir au dedans par les victoires & le sang versé au loin sur les champs de batailles.

Quelque jugement qu'on porte sur le caractère moral de ce Ministre, le premier de son siécle, & fort supérieur aux Bukingham & aux Olivarès qu'il eût à combattre, son nom dans tous les tems sera mis bien loin hors de la foule des noms ordinaires, parce qu'il donna une grande impulsion au dehors; qu'il changea la direction des choses au dedans; qu'il abattit ce qui paroissoit ne pouvoir l'être; qu'il prépara par son influence & son génie un siécle célèbre; enfin, parce qu'un grand caractère en impose même à la postérité, & que la plûpart des hommes ayant une imagination vive & une ame foible, ont besoin d'être étonnés, & veulent, dans la société

comme dans une tragédie, du mouvement & des secousses. Delà, en pensant aux hommes d'état qui ont agité les nations, une sorte de respect qui se joint quelquefois à la haine, & une admiration pénible, mêlée de plaisir & de crainte.

Après Richelieu, il seroit difficile de ne pas dire un mot des panégyriques ou éloges adressés au Cardinal Mazarin. Il fut beaucoup moins loué : il n'avoit ni cet éclat de grandeur qui éblouit, ni ce caractère altier qui respirant la hauteur & la vengeance, subjugue par la terreur même. On adore à proportion que l'on craint. Il y avoit plus d'offrandes à Rome sur les autels de la Fièvre, que sur ceux de la Concorde, & de la Paix. On sçait qu'en général Mazarin étoit timide & foible. Il caressoit les ennemis dont Richelieu eût abattu les têtes. Avec cette conduite on est moins haï sans doute, mais on n'en paroît pas plus grand. Il

est des hommes qui pardonnent encore plutôt le mal qu'on fait avec éclat, que le bien qu'on fait avec foiblesse. D'ailleurs le rôle que ce Ministre joua dans la Fronde; ses fuites, ses terreurs, sa proscription, source de plaisanteries; les bons mots des Marignis & des Grammonts, espèce d'armes qui soumettent à l'homme d'esprit l'homme puissant, & qu'il est plus aisé de dédaigner en apparence que de ne les pas craindre; les vaudevilles & les chansons, qui chez un peuple léger communiquent si rapidement le ridicule, & l'éternisent; tout cela devoit peu contribuer à exciter l'enthousiasme des orateurs. Il faut une certaine dignité de réputation, pour soutenir la pompe des éloges. Ajoutez que les talens de Mazarin n'étoient pas assez éclatans pour racheter ses défauts. Il n'eût ni dans les factions la fierté brillante & l'esprit romanesque & imposant du Cardinal de Retz, ni dans les affaires

l'activité & le coup-d'œil d'Aigle de Richelieu, ni dans les vues économiques les principes de Sully, ni dans l'administration intérieure les détails de Colbert, ni dans les desseins politiques l'audace & je ne sçais quelle profondeur vaste du Cardinal Albéroni. Son grand mérite fut l'art de négocier; il y porta toute la finesse Italienne avec la sagacité d'un homme, qui pour s'élever a eu besoin de connoître les hommes, & a appris à les manier, en les faisant servir d'instrumens à sa fortune. C'est ce qui en fit un politique adroit plutôt qu'un grand Ministre. Son ame accoutumée long-tems à la souplesse, n'eût pas toujours le caractère des grandes places. Mais il dirigea la paix de Munster, il fit la paix des Pyrénées, il donna l'Alsace à la France, il prévit peut-être qu'un jour la France pourroit commander à l'Espagne; voilà ses titres pour la renommée.

Soutenu de ces titres & de sa puissance, il trouva des panégyristes. Je ne connois rien de plus méprisable en ce genre que les éloges qui lui furent adressés par l'Auteur du poëme latin de la Callipédie. Quillet (c'est le nom du poëte) ennemi du Cardinal, on ne sait pourquoi, dans la première édition de son ouvrage avoit inséré plusieurs morceaux contre lui. Mazarin le fit appeller, lui fit des reproches de ce qu'il traitoit si mal ses amis; & lui donna sur le champ une abbaye de quatre mille livres. Quillet eût d'abord la bassesse d'accepter ce bienfait d'un homme dont il avoit dit du mal; & comme s'il n'eût attendu qu'un salaire, dès qu'il fut payé, il fut flatteur. Il fit une dédicace au même homme qu'il avoit outragé, & substitua partout l'éloge à la satyre, trouvant le moyen de s'avilir à la fois par tous les deux. Ce n'est point que je blâme la reconnoissance: elle est le

plus doux comme le plus ſacré des devoirs; & ſi dans les jugemens qu'elle inſpire, elle peut quelquefois tromper, il faut reſpecter ſes erreurs même. Mais la reconnoiſſance eſt au moins très-ſuſpecte, quand elle n'a point été précédée par l'eſtime, & que le ſalaire ſe trouve à côté de l'éloge. Une ame délicate & fière n'auroit rien reçu; & alors il lui eût été permis de ſe rétracter.

Parmi les panégyriſtes de Mazarin, on trouve un nom plus connu & plus grand, c'eſt celui de Corneille. A la tête de ſa tragédie de Pompée, il loue ce Cardinal comme on loue un homme qui peut tout. Il lui apprend qu'il eſt le plus grand homme de Rome moderne, & il l'appelle très-ſérieuſement *homme au deſſus de l'homme.* Il dit enſuite qu'en voulant peindre Pompée, Auguſte & les Horaces, c'eſt le Cardinal Mazarin qu'il a peint

ſans y penſer. Par reſpect pour Corneille, je ſupprime le reſte. Il faut plaindre & le Cardinal & le poëte, l'un d'avoir fait, l'autre d'avoir reçu de pareils éloges. Ce n'eſt pas que Corneille n'eût véritablement l'ame grande; mais cette flatterie étoit alors une eſpèce d'étiquette à laquelle on ſe ſoumettoit ſans y penſer. Il y a avec certains rangs des hommages de convention, & celui-là étoit du nombre. D'ailleurs Corneille dans ſon cabinet connoiſſoit plus les places que les hommes. C'étoit plus au premier Miniſtre qu'à Mazarin qu'il parloit. Heureuſement il y a des ſiècles où en reſpectant les rangs, on reſpecte encore plus la vérité. C'eſt alors qu'on attache une égale honte à être ſatyrique ou flatteur. Alors l'eſtime eſt pour le génie, le reſpect pour la vertu, & les bienſéances pour les titres.

CHAPITRE XXVIII.

Des obstacles qui avoient retardé l'Eloquence parmi nous ; de sa renaissance, de sa marche & de ses progrès.

Nous voilà parvenus au siècle de Louis XIV ; car tant que Mazarin vécut, Louis XIV ne régna point. Le Prince n'exista qu'à la mort du Ministre. Ce siècle est ordinairement nommé le siècle des grands hommes ; on l'appelleroit avec autant de vérité le siècle des Eloges. Jamais on ne loua tant. Ce fut pour ainsi dire la maladie de la nation. Heureusement l'éloquence & le goût s'étoient formés. Au défaut de la fierté du caractère, on avoit du moins le mérite du génie. On louoit tantôt avec délicatesse, tantôt avec pompe ; & ces courtisans polis, sous un gouvernement

qui avoit de l'éclat, mêloient de la dignité dans leurs hommages, & honoroient par l'éloquence, les maîtres qu'ils flattoient.

Il feroit peut-être curieux de chercher comment l'éloquence perdue depuis tant de fiècles, après avoir régné à Athènes, à Rome & dans Bifance, reparut au bout de douze cents ans chez les defcendans des Celtes, & dans un pays où il n'y avoit ni liberté à venger, ni intérêts d'état à défendre. Tout fembloit s'oppofer à cette révolution.

Le premier inftrument de l'éloquence, c'eft la langue; & la nôtre étoit barbare. Née au dixième fiècle, compofée en partie de la langue Romance, qui étoit le refte du langage de nos premiers vainqueurs, de la langue des Gaulois ou des Celtes, de la langue des anciens Sauvages des bords du Rhin, de la langue des Scandinaves ou des Danois, qui fous

le nom de Normands vinrent ravager l'Europe, & s'établir en France après l'avoir désolée; elle fut longtems, comme la monarchie Françoise, un amas de débris. Les Dialectes sauvages du nord qui y dominoient, rendoient la plûpart de ses sons durs & barbares. On ne l'ignore point: c'est la douceur du climat, c'est la molle souplesse des organes, c'est la politesse des mœurs, c'est le désir de plaire en flattant l'ame & l'oreille par l'expression d'un sentiment doux, qui polit les langues & les rend souples & harmonieuses. Mais des peuples ou chasseurs ou guerriers, nés sous un ciel âpre & rigoureux, ne pouvoient avoir qu'un langage semblable à leurs mœurs, & inculte comme leurs champs & leurs forêts.

Dès qu'ils avoient paru dans les Gaules, ils avoient commencé par y corrompre la langue romaine. Ils l'avoient dénaturée, même en l'adop-

tant ; & substituant à toutes les terminaisons des mots, qui pour la plûpart étoient variées & sonores, des terminaisons tout à la fois dures & monotones, on avoit entendu de tous côtés des espèces de hurlemens sourds, succéder à des sons éclatans & harmonieux. Ces Barbares traitèrent la langue, comme d'autres Barbares en Italie avoient traité les arts, lorsqu'ils défiguroient des statues & des bas-reliefs antiques pour les accommoder aux plus grossiers usages, ou qu'avec des tronçons de colonnes & des débris de chapiteaux corinthiens, ils construisoient les chaumières destinées à les loger. La langue françoise conserva pendant plusieurs siècles, cette âpreté de sons, monument de son origine : mais peu-à-peu elle perdit ses prononciations barbares, & se rapprocha par degrés de l'harmonie. Car il en est des langues, comme des sables qui roulent dans les rivières & qui s'arrondis-

fent par le mouvement, ou comme de ces dez avec lesquels Descartes composoit le monde, & dont les inégalités & les angles se brisoient en se heurtant. Peut-être même chez un peuple dont l'humeur sociable & douce aime à communiquer ses sentimens & ses idées, & chez qui les femmes de tout temps exercèrent leur empire, la parole dut se perfectionner & s'adoucir un peu plutôt que chez d'autres nations, qui avoient moins le goût & le besoin de la société que nous.

C'étoit peu pour la langue d'avoir perdu sa rudesse, il falloit encore qu'elle multipliât le nombre de ses mots. Les François alors n'étoient pas assez instruits pour embrasser d'un coup d'œil la nature, & comparer tous les signes de leur langage, à l'univers réel que ces signes devoient représenter. Ce procédé qui peut-être n'a été celui d'aucun peuple, pourroit tout au plus convenir à une nation de phi-

Français eurent d'abord avec les Grecs comme le reste des croisés, dans la suite ils se rendirent maîtres de Constantinople, & y fondèrent un nouvel empire, qui subsista près de soixante ans. Dans toute cette époque, l'empire grec fut presqu'une province de la France. Alors la langue des vaincus dut enrichir de ses dépouilles celle des vainqueurs. C'est peut-être là parmi nous l'époque de cette foule de mots grecs que nous avons adoptés ; c'est pour cette raison peut-être que notre langue qui dans son origine a été formée en partie des débris de la langue romaine, a cependant pour les mouvemens & pour les tours, & quelquefois pour la syntaxe, beaucoup plus d'analogie avec la langue de Démosthène & de Sophocle, qu'avec celle de Cicéron & de Térence. Cette analogie ou ce rapport dut augmenter à la renaissance des lettres. Plusieurs savans dans tous les genres, qui dans Paris

avoient l'ambition de passer pour des citoyens d'Athènes, nous donnèrent encore un grand nombre de mots empruntés de la langue qu'ils admiroient. Seulement ces mots se déguiserent sous une terminaison françoise, comme des étrangers qui prennent l'habit du pays qu'ils viennent habiter.

A peu-près dans la même époque commencèrent nos guerres d'Italie, & sous Charles VIII, sous Louis XII, & sous François I, nous inondâmes ce beau pays où les arts fleurissoient parmi les agitations de la liberté & de la guerre. Alors la langue harmonieuse & douce de l'Arioste & du Tasse, la langue forte & précise de Machiavel & du Dante, vint donner de nouvelles leçons, comme de nouvelles richesses à la nôtre. Nous conquîmes des royaumes & nous polîmes notre langage; & si le fruit de nos victoires nous échappa, nous sûmes du moins conserver nos lumières. Ainsi par la

ſuite des ſiècles & des hazards, la langue françoiſe ſe formoit, s'enrichiſſoit, s'épuroit par degrés.

Bientôt cette partie des hommes qui penſe tandis que l'autre ſe déchire, s'occupa de goût, lorſqu'ailleurs on s'occupoit de carnage. On ſe mit à étudier les anciens. Platon & Virgile, Homère & Lucrèce, Sophocle & Cicéron devinrent les maîtres & les précepteurs des Gaulois. La lecture aſſidue de ces grands hommes, & le génie qu'ils ont déployé en maniant leur langue, donna un plus grand caractère à la nôtre. Nous recueillîmes dans ce commerce, de nouvelles images, de nouveaux rapports & d'expreſſions & d'idées; nous ajoutâmes à la fécondité des mots, la fécondité des tours; mais le goût ne préſidoit point encore à ce choix. Nous ignorions alors que chaque langage a ſon caractère, dépendant du climat, des mœurs, du gouvernement, des occupations habituelles de

chaque peuple. Nous ne savions pas que chaque langue a des principes qui sont une suite nécessaire de ses premières formes, & de sa constitution générale qu'on ne peut changer sans la détruire. Ainsi nous entassâmes d'abord dans la nôtre, sans règle & sans choix, toutes les richesses qui s'offrirent à nous ; à peu près comme l'Indigence avide se précipite sur des trésors qu'elle rencontre, & dans le premier moment ne peut distinguer ce qui convient à son caractère ou à ses besoins. Ce fut là l'époque de la plus grande abondance de notre langue ; & c'est l'époque d'Amyot & de Montagne. Mais entre ces deux écrivains, il y a pour la langue même, une différence marquée. Celle de Montagne, par les tours, par les formes, par l'assemblage des mots & le caractère des images, a presque partout la physionomie des langues anciennes. Il semble le plus souvent qu'il n'y a que la terminaison

des mots de françoise, & que l'usage qu'il en fait, appartient à la langue d'Athènes ou de Rome. Le style d'Amyot avec une prodigieuse abondance, a beaucoup plus le tour & la marche de notre langue. On put dire de son temps qu'il avoit, pour ainsi-dire, fondu dans l'ancienne naïveté Gauloise toutes les richesses nouvelles, & qu'en conservant l'esprit général de la langue, il en avoit fait disparoître les mêlanges qui sembloient l'altérer.

Après ces deux écrivains qui tous deux pour le style même sont encore célèbres, la langue tendit insensiblement à un nouveau caractère. Elle s'éloigna de la force & de la hardiesse énergique de l'un, pour prendre je ne sais quoi de plus circonspect & de plus sage, conforme à la raison tranquille qui préside à la plûpart de nos écrits. Elle s'éloigna de la simplicité naïve de l'autre, pour prendre un caractère de délicatesse & de dignité, qui est

une ſuite de notre gouvernement, & de l'influence que la Cour, les femmes & les Grands doivent avoir ſur la langue dans une monarchie. Alors elle perdit une foule de termes qui ne furent point remplacés; & ſemblable à ces arbres que le fer émonde avec ſévérité, non pour leur faire porter plus de fruits, mais pour ſatisfaire à un vain luxe de décoration, elle fut moins riche & plus ſoignée, elle acquit en même temps du goût, de la réſerve, & de la nobleſſe. Dans la ſuite elle devoit réparer une partie de ces pertes par les ouvrages des grands écrivains du ſiècle de Louis XIV, & par ce don puiſſant qu'ont les hommes de génie de féconder les langues, en jettant dans le public une foule d'expreſſions neuves & pittoreſques, que les hommes médiocres ou froids ne manquent pas de cenſurer d'abord, parce qu'ils ſont gouvernés par l'habitude, & qu'il eſt plus aiſé en tout genre de critiquer que d'in-

venter. Elle devoit encore réparer ces pertes dans notre siècle par un grand nombre de termes que la connoissance générale de la philosophie, des sciences & des arts, a répandus parmi nous, & qu'elle a rendus depuis trente ans familiers à la nation. Mais dans l'époque qui précéda ces deux siècles, la langue perdit de sa richesse, sans gagner beaucoup du côté du génie ; & par une espèce de hauteur aspirant à la noblesse, elle fut tout à la fois dédaigneuse & pauvre.

On sent que jusques-là elle devoit être encore peu favorable à l'éloquence. Nous avions déja eu un grand nombre d'essais dans ce genre ; mais ces essais avoient beaucoup plus de réputation que de mérite. L'harmonie n'étoit point encore née ; l'harmonie qui est la musique du langage, qui par le mêlange heureux des nombres & des sons exprime le caractère du sentiment & de la pensée, & fait pein-

dre à l'oreille comme les couleurs peignent aux yeux ; l'harmonie qui établit une eſpèce de balancement & d'équilibre, entre les différentes parties du diſcours, qui les lie & les enchaîne, les ſuſpend ou les précipite, & flatte continuellement l'oreille qu'elle entraîne comme un fleuve qui coule ſans s'arrêter jamais. Duperron, un de nos premiers orateurs, & qui paſſa pour un homme de génie, ne la connut pas. Coëffeteau qui fut long-tems célèbre par la pureté du langage, & qu'on citoit encore ſous Louis XIV, la ſoupçonna peut-être, mais ne la trouva point. Lingendes fit le premier des efforts heureux pour la chercher, & dans ſon oraiſon funèbre de Louis XIII, d'ailleurs aſſez médiocre, on en rencontre ſouvent des traces. Enfin Balzac la créa parmi nous ; Balzac qui eût long-tems la plus grande réputation, & qu'on n'eſtime point aſſez aujourd'hui ; dont les lettres

ſans doute ſont peu intéreſſantes & quelquefois ridicules, mais qui dans ſes autres ouvrages, & ſur-tout dans ſon *Ariſtippe* & dans ſon *Prince*, à travers des fautes de goût a ſemé une foule de vérités, de tous les pays & de tous les tems, & où l'on retrouve l'ame d'un citoyen & la hauteur de la vertu, relevées quelquefois par l'expreſſion de Tacite.

On ſçait qu'il accoutuma le premier les oreilles Françoiſes au nombre & à l'harmonie de la proſe, & contribua à perfectionner notre langue, en lui donnant une qualité de plus. Ce mérite le fit appeller dans ſon ſiècle le créateur de l'éloquence: mais il en eut les formes bien plus que les mouvemens & la chaleur; & trop ſouvent il prit l'exagération pour l'éloquence même. Cette erreur fut autant celle de ſon ſiècle que la ſienne. Ceux qui commencent à cultiver un art, ne s'en font jamais une idée bien nette.

nette. Ils connoiſſent mieux le but que les moyens, & en voulant l'atteindre ils le paſſent. Peut-être même dans tous les arts, poéſie, peinture, ſculpture, architecture, éloquence, tous les peuples & tous les ſiècles ont-ils commencé par l'exagération. On veut produire un grand effet, & on croit ne pouvoir y réuſſir qu'en aggrandiſſant. L'art de ſe réduire eſt plus difficile; & il n'eſt pas donné à tout le monde de faire naître l'admiration & le plaiſir, en ne préſentant que ce qui eſt. Il faut avoir long-tems meſuré ſes forces; il faut avoir appris à les gouverner avec ſoupleſſe, pour ſçavoir les arrêter au beſoin. Peut-être même cette eſpèce de pente à l'exagération, tient-elle au génie de ceux qui ſont les premiers pas chez tous les peuples. Il faut, pour créer, qu'ils ayent plus d'imagination que de raiſon; il faut qu'ils ayent une certaine vigueur d'ame qui les emporte

& les entraîne loin de ce qui eſt ordinaire. Ainſi probablement on fit des coloſſes avant la vénus de Médicis & l'apollon du Belvéder ; on bâtit les pyramides d'Egypte avant les ouvrages d'une architecture noble & régulière. Homère précéda Virgile ; Corneille, Racine ; & Michel-Ange, Raphaël. On doit donc être moins étonné de la teinte d'exagération qui ſe trouve dans tous nos premiers orateurs. La littérature Eſpagnole qui étoit alors très-connue en France, dut contribuer encore à nous donner une fauſſe grandeur. Elle put influer ſur l'éloquence, comme elle influa ſur nos pièces de théâtre & nos romans. D'ailleurs l'étude même des anciens, & notre première admiration pour Athènes & pour Rome, dans un tems où notre goût n'étoit pas encore formé, put nous égarer. Ces modèles avoient quelque choſe de trop diſproportionné à notre foibleſſe & ſur-

tout à nos mœurs. Un bourgeois de Paris qui écrivoit des lettres à un autre bourgeois, ou à un homme de la cour, vouloit intéresser comme Cicéron écrivant à Atticus sur César & Pompée, ou comme Pline qui consultoit Trajan. Un Avocat plaidant pour une maison ou les limites d'un jardin, prétendoit bien être aussi éloquent que Démosthène appellant les Grecs à la liberté, ou que l'orateur Romain repoussant du haut de la tribune les fureurs de Clodius & d'Antoine. Trop au dessous de ces grands intérêts, on vouloit cependant les égaler; on vouloit mettre de petites choses modernes au niveau de ces grandes choses antiques qui nous étonnent par leur hauteur, & dont la distance augmente encore le respect qu'elles nous inspirent. De-là l'emphase & les grands mots, & les citations des anciens, & la magnificence du style portée dans des affaires

pour lesquelles, sous peine d'être ridicule, il falloit le style du monde le plus simple.

Le désir de copier la grandeur grecque & romaine avoit corrompu notre goût : le désir d'imiter ces mêmes peuples dans la partie technique, & pour ainsi dire le méchanisme de leur langage, retarda au siècle même de Louis XIV, la marche & les progrès de notre langue. On sçait que les langues anciennes avoient une foule de mots qui exprimoient, non point des idées, mais le rapport des idées qui précédoient avec celles qui devoient suivre ; des mots qui serpentoient à travers la marche du discours pour en rapprocher toutes les parties & en faire la liaison & le ciment, rappelloient par un signe la phrase qui étoit écoulée, appelloient celle qui devoit naître, remplissoient les intervalles, animoient, vivifioient, enchaînoient tout, & donnoient à la fois

au corps du discours, de l'unité, du mouvement & de la souplesse. Des hommes qui avoient plus réfléchi sur les langues des anciens, que sur le caractère de la nôtre, voulurent y transporter ce genre de beauté auquel elle se refusoit. Nous avons en général très-peu de ces termes qui servent de liaison. On voulut y suppléer en les multipliant, en les répétant, en attachant un très-grand nombre de phrases accessoires à la phrase principale, en créant un faux style périodique, qui marchoit toujours escorté de détails & de choses incidentes, qui au lieu de se développer avec netteté, offusquoit la vue par des embarras, & dans sa lenteur n'avoit qu'une fausse gravité sans noblesse. Alors la langue se traîna au lieu de marcher : elle fut souvent en contraste avec les sentimens, avec les idées ; elle le fut surtout avec le caractère national. Ce système de lan-

gue forma une eſpèce de ſecte. Vaugelas, d'Ablancourt & Patru, hommes très-eſtimables d'ailleurs, & qui n'ont pas peu contribué à règler parmi nous & à épurer le langage, en furent comme les chefs. Elle dura long-tems ; elle eût ſa ſuperſtition comme toutes les ſectes, & ne pardonna pas toujours à ceux qui avoient des principes oppoſés. Heureuſement Paſchal, la Rochefoucault & la Bruyère, pouſſés par leur génie & par le genre même qu'ils traitoient, prirent une route oppoſée, & plus conforme en même-tems & à la langue & à la nation. Ils détachèrent les idées ; ils les firent ſuccéder l'une à l'autre rapidement; ils donnèrent plus de préciſion à la phraſe ; ils la débarraſsèrent d'un vain luxe, & d'un cortége inutile de mots, & voulurent que la penſée s'élançat pour ainſi dire dans le ſtyle, avec toute ſa vivacité & ſa force, comme elle eſt dans l'ame, & déga-

gée de tous ces liens importuns qui pourroient la gêner. Peu-à-peu le caractère de notre langue fut connu. L'éloquence même, qui dans sa marche soutenue a le plus besoin de liaison, à celle des mots qui nous manque, substitua celle des idées. Sans aucune chaîne apparente tout se tint; tout fut entraîné par la force des choses mêmes. Le style se débarrassa de ses entraves; la pensée fut libre; la marche rapide; & le langage put se prêter avec souplesse à suivre tous les mouvemens de l'ame, comme un danseur qui accompagne la mesure & suit l'instrument sans que rien le gêne, au gré de son oreille rallentit ou précipite ses pas.

Tels furent pendant plusieurs siècles les obstacles que la langue Françoise eut à vaincre, & une partie des progrès qu'elle eut à faire. Mais pour créer des orateurs, une langue même perfectionnée ne suffit point. L'élo-

quence n'eſt pas de ces fruits qui naiſſent dans tous les ſols & ſous tous les climats. Elle a beſoin d'être échauffée & nourrie par la liberté. Dans les anciennes républiques l'éloquence faiſoit partie de la conſtitution. Sans elle point de gouvernement, point d'état. C'étoit elle qui portoit, qui aboliſſoit les loix, qui ordonnoit la guerre, qui faiſoit marcher les armées, qui menoit les citoyens ſur les champs de bataille, qui conſacroit leurs cendres lorſqu'ils étoient morts en combattant. C'étoit elle, qui de deſſus la tribune veilloit contre les tyrans, & faiſoit retentir de loin à l'oreille des citoyens le bruit des chaînes qui les menaçoient. Chez les républicains l'éloquence étoit un ſpectacle. Les citoyens demeuroient des jours entiers à écouter leurs orateurs, avides des émotions qu'ils recevoient, & impatiens d'être agités. Il falloit néceſſairement à un pareil peuple, la

liberté, le loisir, l'aisance; il falloit des esclaves chargés de travailler pour eux, & de suppléer à tous les soins de la vie. Enfin il n'y a peut-être jamais eu de grande éloquence que devant le peuple. C'étoit devant le peuple que tonnoit Démosthène, & l'éloquence étoit proscrite dans l'Aréopage. Cicéron comme orateur étoit dix fois plus grand devant le peuple, qu'il ne l'a jamais été en discutant dans le sénat Il faut à l'éloquence une assemblée orageuse & qu'elle puisse agiter; il lui faut des hommes sur lesquels elle puisse secouer & promener à son gré les passions. C'est le peuple qui frémit, qui palpite, qui jette des cris, qui verse des larmes. C'est devant le peuple que Tibérius Gracchus s'écrioit: » les bêtes féroces » ont un antre où elles peuvent se » réfugier & trouver un asyle: mais » vous, citoyens Romains, vous maî- » tres d'une partie du monde, vous

» n'avez pas un toît où vous puissiez
» reposer ; vous n'avez ni un foyer,
» ni un asyle, ni un tombeau ». C'est
devant le peuple que l'orateur d'Athènes s'écrioit : » vous vous informez si
» Philippe est vivant, ou si Philippe
» est mort ; eh, que vous importe ? si
» Philippe étoit mort, demain vous
» vous feriez un autre Philippe ». C'est
dans la chambre des communes, c'est
devant cinq cents hommes assemblés
qu'un orateur Anglois, dans une séance
qui avoit duré un jour entier, & où l'on
proposoit de remettre une affaire importante au lendemain, s'écria; » non,
» je veux sçavoir aujourd'hui, & avant
» de me retirer, si je me coucherai ce
» soir citoyen libre de l'Angleterre,
» ou esclave des tyrans qui veulent
» m'opprimer ». C'est dans la même
chambre qu'un orateur voulant décider la nation à la guerre, après une
journée entière de débat, le soir à la
lueur sombre des flambeaux qui éclai-

roient la salle, peignit le fantôme effrayant d'une domination étrangère, qui vouloit, disoit-il, remplir l'Europe, & après s'être étendu dans le continent, alloit traverser les mers, alloit aborder sur leur rivage, & apparoître tout-à-coup au milieu d'eux, traînant après lui la tyrannie, la servitude & les chaînes. C'est alors que l'assemblée s'émut, comme si dans ce moment elle avoit vu le fantôme percer la terre, & s'élever. Non, l'orateur républicain n'est pas un vain discoureur, chargé de cadencer des mots; ce n'est pas l'amusement d'une société ou d'un cercle: c'est un homme à qui la nature a remis un empire inévitable; c'est le défenseur d'une nation, c'est un souverain, c'est un maître; c'est lui qui fait trembler les ennemis de sa patrie. Aussi Philippe qui ne pouvoit subjuguer la Grèce, tant que Démosthène respiroit, Philippe qui avoit pu

vaincre une armée à Chéronée, mais qui n'avoit pas vaincu Athènes, tant que Démosthène étoit un de ses citoyens, pour que ce Démosthène si terrible lui fut livré, offroit une ville en échange. Il donnoit vingt mille de ses sujets pour acheter un pareil ennemi.

Qu'est-ce que nos orateurs, qu'est-ce que notre éloquence ont de commun avec ces peuples? Dans la plûpart des constitutions modernes un orateur n'est rien, ne peut rien. Que fait il? qu'a-t il à espérer? quels sont les grands intérêts qu'il a à défendre? Quel est aujourd'hui dans presque tous les états, le lieu & le tems où un homme éloquent puisse sauver sa patrie? Faites naître, si vous le pouvez, à Constantinople un homme avec le génie de l'éloquence, donnez-lui une ame noble & grande, & cette vigueur de sentimens que nous admirons dans les anciens orateurs; il faudra qu'il

l'étouffe ; il faudra qn'il asservisse ses passions généreuses aux circonstances, & dompte son génie ; semblable à ce Grec, qui fait prisonnier par les Perses, & entraîné loin de son pays à la cour des Satrapes, forcé de plier à la servitude un caractère qui étoit né pour la liberté, employoit tous les jours le pouvoir de la musique, & le mode le plus capable de porter la mollesse dans l'ame, pour adoucir, s'il étoit possible, la fierté de la sienne, & supporter l'esclavage & les fers avec moins de regret.

Dans les monarchies heureuses & tempérées par les loix, quoique la nation jouisse de la liberté que les loix donnent, on sent bien cependant que cette liberté n'est pas aussi favorable à l'orateur que celle des républiques. Outre que l'éloquence n'influe en rien sur l'Etat, & qu'il n'y a presque jamais de grands talens sans de grands objets, les esprîts, les ames, les ca-

ractères, tout y est assujetti à une certaine mesure. Les rangs & les distinctions d'état étant plus marquées, imposent plus de gêne. Delà naissent les ménagemens & les égards. L'orateur républicain use de sa force toute entière; l'orateur d'une monarchie est toujours occupé d'arrêter la sienne. L'un appartient à la passion qui le domine & règne sur lui; l'autre a les bienséances pour maîtres & pour tyrans. L'un commande à ses égaux par la parole, & fier de sa grandeur qu'il fait lui-même, court se mettre à la place que lui assignent ses talens; l'autre toujours resserré, toujours repoussé par les rangs qui l'environnent & le pressent, porte souvent le poids d'une grande ame déplacée. Enfin, comme dans les monarchies ce sont les grands, les riches, & tous ceux qui composent ce qu'on appelle le monde, qui distribuent la gloire des arts, & décident du prix des talens;

comme la plûpart des hommes de cette claſſe par leur oiſiveté, par leurs intrigues, par la laſſitude & le beſoin des plaiſirs, par la recherche continuelle de la ſociété, par la crainte de bleſſer l'amour-propre encore plus que l'orgueil, enfin par la politeſſe & le deſir de plaire qui donne une attention continuelle & ſur ſoi-même & ſur les autres, ont, en général, plus d'eſprit & de délicateſſe de goût, que de paſſions & de force de caractère; ils doivent tendre ſans ceſſe à atténuer, pour ainſi dire, & affiner le ſtyle, la langue & l'eſprit. Sur-tout leur ſenſibilité inquiète doit redouter une ſorte d'éloquence impétueuſe & vive, qui dans ſa marche ſuivroit l'impulſion trop rapide de la vérité. Quelque sûrs d'eux-mêmes qu'ils ſoient, ils ne veulent pas qu'on les approche de trop près; ils craignent d'être heurtés, & veulent toujours qu'il y ait des barrières au devant

d'eux. Il faut donc que l'éloquence, dans les monarchies, ait une marche plus circonſpecte & plus lente; il faut que ſans ceſſe elle s'obſerve, qu'elle indique plus qu'elle ne prononce, qu'elle diminue ſouvent la ſaillie des objets, & jette une draperie ſur la plûpart de ſes idées. Cicéron contre Catilina & contre Antoine, s'abandonnoit à ſon génie; & les expreſſions, les tours, les mouvemens venoient le chercher en foule, & ſe précipitoient au devant de lui : ce même orateur, quand Céſar régna dans Rome, voulut lui adreſſer une eſpèce de diſcours en forme de lettre, où il conciliât ce qu'il ſe devoit à lui-même, & ce qu'il falloit accorder au nouveau maître que lui avoit donné Pharſale; il recommença ſix fois, & n'en put venir à bout; & il y eut dans l'éloquence même quelque choſe d'impoſſible à Cicéron.

L'éloquence parmi nous ne pouvoit

guère renaître que dans la chaire ou le barreau, mais là, que d'obſtacles encore! Les premiers hommes de l'état qui devoient un jour commander les armées & gouverner les provinces, étoient à Rome les orateurs qui plaidoient les cauſes & défendoient les citoyens. Ils parloient dans une grande aſſemblée, au bruit des acclamations d'un peuple, en préſence des dieux de la patrie dont la ſtatue s'élevoit à côté de l'orateur. Souvent les cauſes étoient mêlées à des affaires d'état. Souvent il s'agiſſoit de juger des hommes qui avoient gouverné une partie du monde. Des députés de l'Afrique & de l'Aſie ſollicitoient au nom de l'univers. Pour émouvoir le peuple, pour attendrir les juges, on avoit recours à cette éloquence de ſpectacle plus puiſſante que celle des paroles, & qui en s'emparant des ſens paſſionne l'ame & la trouble. On préſentoit les accuſés en deuil, les pères avancés en

âge qui redemandoient leurs fils, les femmes & les enfans désolés. On exposoit aux yeux des juges les cicatrices & les blessures du guerrier qui avoit combattu pour l'Etat. Souvent on invoquoit les dieux; & l'orateur en regardant leurs statues ou leurs temples, les prioit de sauver l'innocence, & de descendre par leur inspiration dans l'ame des juges pour les éclairer. Ces invocations, ces prières, ces spectacles pathétiques présentés par un homme éloquent, & soutenus de l'accent de la douleur & de la pitié, faisoient la plus forte impression sur un peuple sensible. Parmi nous tout est différent. Point de ces causes qui tiennent aux affaires d'Etat. Point même de ces grandes causes criminelles où un orateur puisse sauver la vie d'un citoyen. Les premières sont sous l'autorité immédiate du prince; les secondes se discutent & s'approfondissent en secret sous l'œil calme & sévère de la justice.

Parmi les causes ordinaires, plusieurs par l'embarras de nos procédures ne dépendent que des formes ; plusieurs par le vice de nos loix qui se combattent, se réduisent souvent à une discussion sèche de loix qu'il faut éclaircir. L'étude même de tant de législations opposées, consume parmi nous la vie d'un orateur. Peut-être même ces grands mouvemens de l'éloquence qu'on admiroit à Rome, nous conviendroient peu. En général, nous avons de la vivacité dans le caractère, & de la sagesse dans l'esprit. Nous agissons, nous parlons, nous nous conduisons par une espèce d'imagination rapide qui nous entraîne, & qui est peut-être l'effet de la foule des petites passions qui nous dominent & se succèdent. Mais comme nous sommes peu accessibles aux grandes passions qui n'ont pas le temps de s'affermir & de descendre profondément dans notre ame, nous portons dans les ju-

gemens qui tiennent aux choses de l'esprit, une sorte de raison froide, qui est peu susceptible d'illusions. De-là souvent notre espèce d'incrédulité pour les mouvemens extraordinaires & passionnés de l'ame. De-là surtout dans l'éloquence comme au théâtre, cette facilité à saisir les petites teintes de ridicule qu'une circonstance étrangère mêle quelquefois aux grandes choses, & qui surtout sont si voisines du pathétique que l'on cherche.

On sait quel a été avant le siècle de Louis XIV, & même au commencement de ce règne célèbre, le mauvais goût de notre barreau. Le théâtre dans une farce d'un grand homme* nous en a conservé la peinture ; & si on excepte le degré d'exagération théatrale qu'il faut toujours pour que la fiction produise l'effet de la vérité, & que le ridicule soit en saillie, les portraits

* Les Plaideurs de Racine.

étoient reſſemblans. Il faut convenir qu'il y a loin de *petit-Jean* & de l'*Intimé*, à Hortenſius & à Cicéron.

L'éloquence de la chaire avoit des défauts preſque ſemblables. Affectations, exagérations, pointes ridicules, entaſſement des métaphores, mélange du profane & du ſacré, citations éternelles de grec, de latin, d'hébreu, & un peu plus d'Ovide ou d'Horace que des pères, enfin multitude d'idées empruntées des erreurs & des préjugés du temps ſur la Phyſique, ſur l'Hiſtoire Naturelle, ſur l'Aſtronomie, ſur l'Aſtrologie, ſur l'Alchimie; car alors on prodiguoit tout, & on faiſoit étalage de tout; tel étoit le goût des orateurs ſacrés ſous Henri IV & ſous Louis XIII.

On peut demander pourquoi les peuples ſauvages dans la ſorte d'éloquence qu'on leur remarque quelquefois, n'ont jamais de mauvais goût, tandis que les peuples civiliſés y ſont

ſujets. C'eſt ſans doute parce que les premiers ne ſuivent que les mouvemens impétueux de leur ame, & qu'aucune convention étrangère ne ſe mêle chez eux aux cris de la nature. Le mauvais goût ne peut guère exiſter que chez un peuple réuni en grand corps de ſociété, où l'eſprit naturel eſt gâté par le luxe, par les vices, par l'excès de la vanité, & le deſir ſecret d'ajouter à chaque objet ou à chaque idée, pour augmenter l'impreſſion naturelle que cet objet doit faire. La penſée du ſauvage eſt ſimple comme ſes mœurs; & ſon expreſſion ſimple & pure comme ſa penſée; il n'y entre point d'alliage. Mais le peuple déjà corrompu par les vices néceſſaires de la ſociété, & qui faiſant des efforts pour s'inſtruire & ſecouer la barbarie, n'a pas encore eu le temps de parvenir à ce point qu'on nomme le goût; où le peuple qui par une pente non moins néceſſaire, après l'avoir trouvé s'en

éloigne, ne veut pas ſeulement peindre ſes ſentimens & ſes idées: il veut encore étonner & ſurprendre. Il joint toujours quelque choſe d'étranger à la choſe même. Ainſi tout ſe dénature, & aucun objet n'eſt préſenté, tel qu'il exiſte.

L'éloquence françoiſe pour parvenir au point où elle s'eſt élevée ſous le règne de Louis XIV, avoit donc un intervalle immenſe à franchir. Mais il y a une marche lente & néceſſaire des eſprits, qui entraîne tout, & amène inſenſiblement chez un peuple policé le développement & la perfection des arts. Depuis François I, époque de la renaiſſance des lettres, l'eſprit national s'avança peu-à-peu vers ce terme. Il en eſt des peuples comme des hommes, & leur marche eſt la même. Les idées s'entaſſent par la foule des objets que l'on voit, & l'eſprit s'aggrandit par les tableaux qui viennent frapper l'imagination. Alors il s'excite une

eſpèce de ſève ou de fermentation générale qui anime tout. Les uns entraînés par le cours politique des affaires, prennent part au deſtin des nations. Ils négocient, ils combattent, ils ont de ces grandes penſées qui changent, bouleverſent ou affermiſſent le ſort des peuples. Les autres obſervent & ſuivent ces mouvemens. Ils contemplent les ſuccès & les malheurs, le génie qui ſe mêle avec les fautes, le hazard qui domine impérieuſement le génie, & les paſſions humaines qui partout terribles & actives entraînent la marche des états. De ce mélange de chocs & de réflexions, de grands intérêts & de ſentimens que ces intérêts font naître, ſe forme peu-à-peu chez un peuple un aſſemblage d'idées, qui tantôt ſe développent rapidement, & tantôt germent avec lenteur. Mais rien ne contribue tant à cette activité générale des eſprits que les troubles civils & les agitations intérieures d'un

pays,

pays. C'eſt alors que la nature eſt dans toute ſa force, ou qu'elle tend à y parvenir. Alors elle a l'énergie des grandes paſſions qui ne peuvent naître que dans l'état violent des ſociétés ; & elle n'eſt point aſſujettie à ce frein que les ſociétés reçoivent des loix, & qui pour le bien général comprimant tout, affoiblit tout. Alors les eſprits comme les caractères ſe combattent. Tout ſe heurte & ſe repouſſe. Tout prend le poids que lui donne ſa force. L'homme qui eſt né avec de la vigueur, n'étant plus arrêté par des conventions, marche où le ſentiment de ſa vigueur l'entraîne. L'eſprit dans ſa marche fière, oſe ſe porter de tous les côtés, oſe fixer tous les objets. L'énergie de l'ame paſſe aux idées, & il ſe forme un enſemble d'eſprit & de caractère propre à concevoir & à produire un jour de grandes choſes. Celui même qui par ſa nature eſt incapable d'avoir un mouvement, s'attache à ceux qui ont

une activité dominante & propre à entraîner : alors sa foiblesse même jointe à une force étrangère, s'élève & devient partie de la force générale.

Tel fut l'état de la nation françoise depuis François II, jusqu'à la douzième année du règne de Louis XIV, c'est-à-dire pendant l'espace d'un siècle. Aux troubles & aux guerres civiles qui remuoient fortement les ames, se joignoient en même-temps les querelles de religion. Tout le monde étoit occupé de cet intérêt sacré. On écrivoit, on combattoit, on disputoit. On tenoit un poignard d'une main & la plume de l'autre. Le fanatisme qui chez un peuple éclairé étouffe les lumières, les faisoit naître chez un peuple ignorant. Enfin lorsque l'autorité qui sort toujours & s'élève du milieu des ruines, commença à tout calmer; lorsque la force qui étoit dans les caractères, contenue de toute part, ne put plus se répandre au dehors, ni

rien agiter, elle se porta sur d'autres objets. Elle forma dans les premiers rangs, des hommes d'Etat; dans ces hommes à qui la puissance est interdite, & qui cependant fatigués de leur obscurité, sentoient le besoin d'en sortir & d'occuper leur siècle d'eux-mêmes, elle développa & créa les talens des arts. Alors naquit le poëte, le peintre, le statuaire, l'orateur. Chacun d'eux appella sur lui les regards de la nation. Mais ce qu'on doit remarquer, c'est que tous les arts précédérent parmi nous celui de l'éloquence. Ainsi lorsque nous n'avions pas encore un véritable orateur, déja le Poussin étoit au rang des premiers peintres de l'Europe; déja le Sueur avoit irrité l'envie par ses chefs-d'œuvre; Sarrazin avoit perfectionné la sculpture, & donné des monumens à l'Italie; enfin nous avions eu des poëtes qu'on pouvoit lire, long-temps avant que nous

euſſions des orateurs qu'on pût entendre.

La poéſie a eu la même marche chez tous les peuples. Qu'on ne s'en étonne pas. De toutes les facultés de l'homme, l'imagination eſt la première qui s'éveille. Ce n'eſt que lentement & par degrés que l'ame ſe replie ſur elle-même. Elle commence par s'élancer au dehors; elle parcourt tous les objets, & à l'aide de ſes ſens elle s'empare de l'univers phyſique. Alors telle que Raphaël ou le Corrège, elle deſſine pour elle-même une multitude de tableaux. L'imagination a levé le plan de la nature; la poéſie l'offre en relief, ou le met en couleurs. Elle a plus d'images que d'idées; elle tient plus aux organes qu'à la réflexion. Il n'en eſt pas de même de l'éloquence. Ce n'eſt pas aſſez pour elle de ſentir & de peindre, il faut qu'elle compare & combine une grande multitude d'idées. Il faut qu'elle

leur aſſigne à toutes l'ordre & le mouvement. Il faut qu'elle en faſſe un tout raiſonné & ſenſible. Il faut qu'elle ait parcouru les arts, les loix, les ſciences & les mœurs; qu'enrichie de connoiſſances, elle les domine, & ſemble planer au deſſus d'elles; qu'en les jettant, elle n'en paroiſſe ni prodigue, ni avare; que tantôt elle les indique & tantôt elle les déploie; que ſouvent elle faſſe ſuccéder des vérités en foule, que ſouvent elle s'arrête & ſe repoſe ſur une vérité. Il faut que, ſemblable au méchanicien qui compare les forces & les réſiſtances, elle connoiſſe l'homme & ſes paſſions; qu'elle calcule & les effets quelle veut produire, & les inſtrumens qu'elle a; qu'elle eſtime par quel degré il faut ou rallentir, ou preſſer le mouvement. Tous ces ſecrets ſuppoſent déja une foule d'expériences & d'obſervations fines ou profondes. Il n'eſt donc pas étonnant que par-tout la poéſie ſoit née avant

l'éloquence; mais on peut dire qu'en la précédant, elle l'a fait naître. Elle apprend à l'imagination l'art d'appliquer la couleur à la pensée; à l'esprit, l'art de donner du ressort aux idées en les resserrant; à l'oreille, le secret de peindre par l'harmonie, & de joindre la musique à la parole. Ainsi les poëtes, parmi nous, ont préparé les orateurs.

Les spectacles peut-être y ont aussi contribué en formant le goût. Ces impulsions rapides qu'on reçoit au théâtre, & les jugemens de plusieurs milliers d'hommes qui se communiquent à la fois, forment d'abord un instinct obscur & vague, & conduisent peu-à-peu à un goût réfléchi. Bientôt ce goût se répand. Alors l'éloquence & le langage réforment ce qu'ils ont encore de barbare. Le goût punit par le ridicule, ceux qui s'écartent de ses loix. La société perfectionnée achève de l'étendre. C'est-là en effet que les

hommes réunis & opposés s'essayent, s'observent & se jugent; là, en comparant toutes les manières de juger, on apprend à réformer la sienne; là, les teintes rudes s'adoucissent; les nuances se distinguent; les esprits se polissent par le frottement; l'ame acquiert par l'habitude une sensibilité prompte; elle devient un organe délicat, à qui nulle sensation n'échappe, & qui, à force d'être exercée, prévoit, ressent & démêle tous les effets. Aussi l'orateur de Rome, dans un des livres qu'il a composés sur l'éloquence, nous apprend que plusieurs orateurs célèbres s'assembloient chez les femmes Romaines les plus distinguées par leur esprit, & puisoient dans leur société, une pureté de goût & de langage, que peut-être ils n'auroient pas trouvée ailleurs. La société, après les guerres civiles, dut acquérir en France ce degré de perfection qui est nécessaire pour les arts, & qui portée à un cer-

tain point, les anime, mais qui au-delà peut les étouffer & les corrompre: heureusement elle n'étoit point encore parvenue à cet excès; & de la perfection de la société & du goût, jointe à celle de la langue, devoit naître peu-à-peu celle de l'éloquence.

Il y avoit une école d'orateurs toujours subsistante, c'étoit celle de la chaire. Les orateurs sacrés, malgré leur mauvais goût, devoient être souvent élevés au dessus d'eux-mêmes, par la dignité de la religion & de la morale. Les grands objets inspirent de grandes idées; il est impossible de n'être pas quelquefois sublime en parlant de Dieu, de l'éternité & du tems. Newton même, selon la remarque d'un écrivain philosophe *, Newton étoit éloquent sur ces objets. Quelques hommes dans ce genre

* M. d'Alembert, dans son discours de réception à l'Académie Françoise.

avoient donc acquis de la célébrité, & d'autres faisoient effort pour y atteindre. Ne pouvant donner l'impulsion à leur siècle, ils étoient du moins capables de la recevoir.

Les esprits se trouvoient dans cette disposition, quand Louis XIV, a qui il fut enfin permis d'être Roi, développa son caractère, & fit naître de grands événemens. On vit la France quarante ans aux prises avec l'Europe; on vit des provinces conquises, tous les Rois ou humiliés, ou protégés, ou vaincus, une foule de grands hommes, les arts & les plaisirs au milieu des batailles, par-tout un caractère imposant, & cet éclat de renommée qui subjugue autant que la force, qui annonce la puissance, la fait, & la multiplie. Alors les esprits & les ames se montèrent au niveau du gouvernement. Chacun fut jaloux de soutenir la dignité de sa nation. Le sujet ne pouvant être à côté de

ſon Roi par la puiſſance, voulut s'y placer par la gloire. L'enthouſiaſme public fit naître ou perfectionna les talens. Ils ſe vouèrent tous, ou au plaiſir ou à la grandeur du maître. Louis XIV, du fond de ſes palais animoit tout ; il ordonnoit à ſes ſujets d'être grands, & le génie, cet eſclave altier, debout aux pieds du trône, attendoit ſes ordres en ſilence pour lui obéir.

Qu'on ſe repréſente une de ces fêtes, telle qu'on en donnoit quelquefois dans la Grèce & dans Rome ; ces fêtes, où après des victoires cent mille citoyens étoient aſſemblés, où tous les temples étoient ouverts, où les autels & les ſtatues des dieux étoient couronnés de fleurs, où la poéſie, la muſique, la danſe, les chefs-d'œuvre de tous les arts, les repréſentations dramatiques de toute eſpèce étoient prodiguées, & où la renommée & la gloire, en préſence d'une

nation entière attendoient les talens. Si dans l'assemblée tout-à-coup paroissoit un orateur, & qu'au milieu de l'ivresse générale il voulut se faire entendre, ne falloit-il pas que tout cet appareil de grandeur dont il étoit entouré, l'élevât lui-même? N'étoit-il pas forcé comme malgré lui de donner plus de dignité à ses idées, plus de hauteur à son imagination, plus de noblesse à son langage, & je ne sçais quoi de plus auguste & de plus fort à son accent? Telle est l'image de la révolution, que l'éloquence éprouva sous le règne de Louis XIV *.

* On peut dire que tout étoit prêt pour cette révolution. Les siècles avoient formé la langue; son caractère étoit connu; sa marche étoit fixée. Des écrivains lui avoient donné la richesse & l'harmonie; d'autres la précision & la force. Les grands modèles étoient approfondis. Le goût général étoit épuré. L'imagination des peuples s'étoit montée. La véritable grandeur

Cependant nous n'eûmes point d'éloquence politique. Notre gouvernement & la forme de la conſtitution s'y refuſoient. Nous eûmes dans ce genre, l'éloquence des monarchies, qui conſiſtoit à louer. L'éloquence du barreau acquit de l'ordre, de la juſteſſe, de la pureté dans ſon langage, plus de préciſion dans ſes raiſonnemens; mais elle ne put acquérir cette force, qui eſt ridicule quand elle n'eſt que dans les mots, qui pour ſe communiquer, doit être imprimée à la penſée, & ne peut jamais l'être que par la choſe même & l'importance

---

avoit fait diſparoître la fauſſe. Enfin un Roi & des hommes illuſtres à célébrer, une cour ſenſible à tous les charmes de l'eſprit, un clergé plus éclairé, un barreau plus inſtruit, un gouvernement occupé de la réforme des loix, & les premières dignités de l'égliſe accordées quelquefois aux premiers talens de la chaire, tout cela enſemble contribua à faire naître & à perfectionner parmi nous des orateurs.

générale de l'objet. Notre éloquence s'éleva donc ſur-tout dans la chaire, & c'eſt-là qu'elle parvint à ſa plus grande hauteur. Car pour être vraiment éloquent, on a beſoin d'être l'égal de ceux à qui l'on parle, quelquefois même d'avoir ou de prendre ſur eux une eſpèce d'empire : & l'orateur ſacré parlant au nom de Dieu, peut ſeul déployer dans les monarchies devant les grands, les peuples & les Rois, cette ſorte d'autorité, & cette franchiſe altière & libre, que dans les républiques l'égalité des citoyens, & une patrie qui appartenoit à tous, donnoit aux anciens orateurs. Dans tous les autres genres, nous eûmes plutôt de la dignité que de la force ; & notre éloquence circonſpecte juſques dans ſa grandeur, & meſurée même en s'élevant, fut preſque toujours noble & ſage, & preſque jamais impétueuſe & paſſionnée.

CHAPITRE XXXI.

De Mascaron & de Bossuet.

L'ÉLOQUENCE Françoise se distingua sur-tout par les éloges & les panégyriques funèbres. Ce genre qui n'est qu'une déclamation méprisable, quand l'objet en est vil, & une déclamation ridicule, quand l'orateur n'est pas éloquent, parut sous Louis XIV avec éclat. Deux orateurs célèbres, Fléchier & Bossuet le fixèrent, comme deux grands poëtes avoient fixé l'art bien plus difficile de la tragédie. On peut observer que la tragédie, en se perfectionnant parmi nous, eut à peu près la même marche que l'éloquence. Dans toutes deux, on commença par le mêlange de la force & du mauvais goût. Le génie se monta ensuite à une élévation pleine de grandeur, mais

inégale. Enfin les esprits se polissant, mais s'affoiblissant un peu, vinrent par le progrès des lumières, à ce point où le goût des détails fut plus parfait, mais où l'élégance continue nuisit à la grandeur & sans doute à la force. Telle est peut-être la marche nécessaire des esprits dans tous les arts : telle fut celle de l'oraison funèbre. Mascaron fut dans ce genre, ce que Rotrou fut sur le théâtre. Rotrou annonça Corneille ; & Mascaron, Bossuet.

On peut dire que cet orateur marque dans l'éloquence le passage du siècle de Louis XIII, à celui de Louis XIV. Il a encore de la rudesse & du mauvais goût de l'un ; il a déja de l'harmonie, de la magnificence de style, & de la richesse de l'autre. Sa manière tient à celle des deux hommes célèbres qui en le suivant l'ont effacé. Il semble qu'il s'essaye à la vigueur de Bossuet, & aux détails heureux de Fléchier ;

mais ni assez poli, ni assez grand, il est également loin & de la sublimité de l'un, & de l'élégance de l'autre. Au reste il ne faut pas confondre les derniers discours de cet orateur avec les premiers. A mesure qu'il avance, on voit que son siècle l'entraîne; & de l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche, à celle de Turenne, il y a peut-être la même distance, que de Saint Genêt à Vinceslas *, ou de Clitandre à Cinna.

En général Mascaron étoit né avec plus de génie que de goût, & plus d'esprit encore que de génie. Quelquefois son ame s'élève, mais soit le défaut du temps, soit le sien, quand il veut être grand, il trouve rarement l'expression simple. Sa grandeur est plus dans les mots que dans les idées. Trop souvent il retombe dans la Métaphysique de l'esprit, qui paroît une espèce de luxe, mais un luxe faux qui annonce

* Deux Tragédies de Rotrou.

plus de pauvreté que de richeſſe. Il eſt alors plus ingénieux que vrai, plus fin que naturel. On lui trouve auſſi de ces raiſonnemens vagues & ſubtils qui ſe rencontrent ſi ſouvent dans Corneille; & l'on ſait combien ce langage eſt oppoſé à celui de la vraie éloquence. Son plus grand mérite eſt d'avoir eu la connoiſſance des hommes. Il a dans ce genre des choſes ſenties avec eſprit & rendues avec fineſſe. Ainſi dans l'oraiſon funèbre de Henriette d'Angleterre, il dit, en parlant des princes, » qu'ils s'imaginent avoir un aſcen» dant de raiſon comme de puiſſance; » qu'ils mettent leurs opinions au mê» me rang que leurs perſonnes, & qu'ils » ſont bien aiſes, quand on a l'honneur » de diſputer avec eux, qu'on ſe ſou» vienne qu'ils commandent à des lé» gions ».

Plus bas il ajoute » que les grands » ont une certaine inquiétude dans l'eſ» prit, qui leur fait toujours deman-

» der une courte réponse à une grande
» question ».

Il dit en parlant du désintéressement de Turenne » que les Fabrices & les
» Camilles se sont plus occupés des
» richesses par le soin laborieux de s'en
» priver, que M. de Turenne par
» l'indifférence d'en avoir, ou de n'en
» avoir pas ». Et en parlant de la simplicité de ce grand homme « qu'il ne
» se cachoit point, qu'il ne se montroit
» point, qu'il étoit aussi éloigné du
» faste de la modestie, que de celui de
» l'orgueil ».

On trouve dans cette dernière oraison funèbre plus de beautés vraies & solides que dans toutes les autres. Le ton en est éloquent; la marche en est belle; le goût plus épuré. Il s'y rencontre moins de comparaisons tirées & du soleil levant & du soleil couchant, & des torrens & des tempêtes, & des rayons & des éclairs. Il y est moins question d'ombre & de nuages, d'as-

tre fortuné, de fleuve fécond, d'océan qui se déborde, d'aigle, d'aiglon, d'apoſtrophe au grand prince ou à la grande princeſſe, ou à l'épée flamboyante du Seigneur, & tous ces lieux communs de déclamation & d'ennui, qu'on a pris ſi long-temps & chez tant de peuples pour de la poéſie & de l'éloquence.

Boſſuet a encore quelques-uns de ces défauts; mais qui ne ſait par combien de beautés il les rachète. On a dit que c'étoit le ſeul homme vraiment éloquent ſous le ſiècle de Louis XIV. Ce jugement paroîtra ſans doute extraordinaire; mais ſi l'éloquence conſiſte à s'emparer fortement d'un ſujet, à en connoître les reſſources, à en meſurer l'étendue, à enchaîner toutes les parties, à faire ſuccéder avec impétuoſité les idées aux idées, & les ſentimens aux ſentimens, à être pouſſé par une force irréſiſtible qui vous entraîne, & à communiquer ce mouvement rapide

& involontaire aux autres ; si elle consiste à peindre avec des images vives, à agrandir l'ame, à l'étonner, à répandre dans le discours un sentiment qui se mêle à chaque idée, & lui donne la vie ; si elle consiste à créer des expressions profondes & vastes qui enrichissent les langues, à enchanter l'oreille par une harmonie majestueuse ; à n'avoir ni un ton, ni une manière fixe, mais à prendre toujours & le ton & la loi du moment, à marcher quelquefois avec une grandeur imposante & calme, puis tout-à-coup à s'élancer, à s'élever, à descendre, à s'élever encore, imitant la nature qui est irréguliere & grande, & qui embellit quelquefois l'ordre de l'univers par le désordre même ; si tel est le caractère de la sublime éloquence, qui parmi nous a jamais été aussi éloquent que Bossuet ? Voyez dans l'Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre, comme il annonce avec hauteur qu'il va instruire

les Rois; comme il se jette ensuite à travers les divisions & les orages de cette isle; comme il peint le débordement des sectes, le fanatisme des indépendans, au milieu d'eux Cromwel, actif & impénétrable, hypocrite & hardi, dogmatisant & combattant, montrant l'étendart de la liberté, & précipitant les peuples dans la servitude; la Reine luttant contre le malheur & la révolte, cherchant par-tout des vengeurs, traversant neuf fois les mers, battue par les tempêtes, voyant son époux dans les fers, ses amis sur l'échafaut, ses troupes vaincues, elle-même obligée de céder, mais dans la chûte de l'Etat, restant ferme parmi ses ruines, telle qu'une colonne qui après avoir long-temps soutenu un temple ruineux, reçoit sans en être courbée, ce grand édifice qui tombe & fond sur elle sans l'abattre.

Cependant l'orateur, à travers ce

grand spectacle qu'il déploie sur la terre, nous montre toujours Dieu présent au haut des cieux, secouant & brisant les trônes, précipitant la révolution, & par sa force invincible, enchaînant ou domptant tout ce qui lui résiste. Cette idée répandue dans le discours d'un bout à l'autre, y jette une terreur religieuse qui en augmente encore l'effet, & en rend le pathétique plus sublime & plus sombre.

L'éloge funèbre de Henriette d'Angleterre ne présente ni de si grands intérêts, ni un tableau si vaste. C'est un pathétique plus doux, mais qui n'en est pas moins touchant. Peut-être même que le sort d'une jeune Princesse, fille, sœur, & belle-sœur de Roi, jouissant de tous les avantages de la grandeur & de tous ceux de la beauté; morte en quelques heures à l'âge de vingt-six ans par un accident affreux, & avec toutes les marques d'un empoisonnement, devoit faire

fur les ames une impreffion encore plus vive que la chûte d'un trône & la révolution d'un Etat. On fait que les malheurs imprévus nous frappent plus que les malheurs qui fe développent par degrés. Il femble que la douleur s'ufe dans les détails. D'ailleurs les hommes ordinaires n'ont point de trône à perdre ; mais leur intérêt ajoute à leur pitié, quand un exemple frappant les avertit que leur vie n'eft rien. On diroit qu'ils apprennent cette vérité pour la premiere fois ; car tout ce qu'on fent fortement, eft une efpece de découverte pour l'ame.

On ne peut douter que Boffuet en compofant cet éloge funèbre, ne fût profondément affecté, tant il y parle avec éloquence & de la misère & de la foibleffe de l'homme ! Comme il s'indigne de prononcer encore les mots de grandeur & de gloire ! Il peint la terre fous l'image d'un débris vafte & univerfel ; il fait voir l'homme cher-

chant toujours à s'élever, & la puissance divine poussant l'orgueil de l'homme jusqu'au néant, & pour égaler à jamais les conditions, ne faisant de nous tous qu'une même cendre. Cependant Bossuet, à travers ces idées générales revient toujours à la Princesse; & tous ses retours sont des cris de douleur. On n'a point encore oublié au bout de cent ans l'impression terrible qu'il fit, lorsqu'après un morceau plus calme, il s'écria tout-à-coup: « O nuit désastreuse! ô nuit » effroyable! où retentit comme un » éclat de tonnerre, cette étonnante » nouvelle, Madame se meurt, Ma» dame est morte ». Et quelques momens après, ayant parlé de la grandeur d'ame de cette Princesse, tout-à-coup il s'arrête, & montrant la tombe où elle étoit renfermée, « la » voilà malgré son grand cœur, cette » Princesse si admirée & si chérie; la » voilà telle que la mort nous l'a faite!

» encore

» encore ce reste tel quel va-t-il dis-
» paroître. Nous l'allons voir dé-
» pouillée, même de cette triste
» décoration. Elle va descendre à ces
» sombres lieux, à ces demeures sou-
» terraines, pour y dormir dans la
» poussière avec les grands de la terre,
» avec ces Rois & ces Princes anéan-
» tis, parmi lesquels à peine peut-on
» la placer, tant les rangs y sont
» pressés! tant la mort est prompte à
» remplir ces places »! Puis tout-à-coup il craint d'en avoir trop dit. Il remarque que la mort ne nous laisse pas même de quoi occuper une place; & que l'espace n'est occupé que par les tombeaux. Il suit les débris de l'homme jusque dans sa tombe. Là il fait voir une nouvelle destruction au delà de la destruction. L'homme dans cet état, devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. « Tant il est vrai, s'écrie l'ora-
» teur, que tout meurt en lui, jusqu'à

» ces termes funèbres par lesquels on » exprimoit ses malheureux restes ». Il est difficile, je crois, d'avoir une éloquence & plus forte, & plus abandonnée, & qui avec je ne sais quelle familiarité noble, mêle autant de grandeur.

L'éloge funèbre de la Princesse Palatine, quoique bien moins intéressant, nous offre aussi quelques grands traits, mais d'un autre genre. Tel est un morceau sur la cour; sur ce mêlange éternel qu'on y voit des plaisirs & des affaires; sur ces jalousies sourdes au dedans, & cette brillante dissipation au dehors; sur les apparences de gaîté qui cachent une ambition si ardente, des soins si profonds, & un sérieux, dit l'orateur, aussi triste qu'il est vain. On peut encore citer le tableau des guerres civiles de la minorité, & sur-tout un morceau sublime sur les conquêtes de Charles Gustave, Roi de Suède. On diroit que l'orateur

fuit la marche du conquérant qu'il peint, & se précipite avec lui sur les royaumes. Mais si jamais il parut avoir l'enthousiasme & l'ivresse de son sujet, & s'il le communiqua aux autres, c'est dans l'éloge funèbre du Prince de Condé. L'orateur s'élance avec le héros. Il en a l'impétuosité comme la grandeur. Il ne raconte pas ; on diroit qu'il imagine & conçoit lui-même les plans. Il est sur les champs de bataille. Il voit tout, il mesure tout. Il a l'air de commander aux événemens ; il les appelle, il les prédit ; il lie ensemble & peint à la fois le passé, le présent, l'avenir : tant les objets se succèdent avec rapidité ! tant ils s'entassent & se pressent dans son imagination ! Mais la partie la plus éloquente de cet éloge en est la fin. Les six dernières pages sont un mélange continuel de pathétique & de sublime. Il invite tous ceux qui sont présens, princes, peuple, guerriers, & sur-tout les amis

de ce Prince, à environner ſon monument, & à venir pleurer ſur la cendre d'un grand homme. « Jettez les yeux » de toutes parts : voilà tout ce qu'a » pu faire la magnificence & la piété » pour honorer un héros ; des titres, » des inſcriptions, vaines marques de » ce qui n'eſt plus ; des figures qui » ſemblent pleurer autour d'un tom- » beau, & des fragiles images d'une » douleur que le temps emporte avec » le reſte ; des colonnes qui ſemblent » vouloir porter juſqu'au ciel le ma- » gnifique témoignage de notre néant ; » & rien enfin ne manque dans tous » ces honneurs que celui à qui on les » rend. Pleurez donc ſur ces foibles » reſtes de la vie humaine ; pleurez ſur » cette triſte immortalité que nous » donnons aux héros ».

Enfin il ajoute ces mots ſi connus, & éternellement cités. Pour moi, s'il » m'eſt permis, après tous les autres, » de venir rendre les derniers devoirs

» à ce tombeau, ô Prince, le digne
» sujet de nos louanges & de nos re-
» grets, vous vivrez éternellement
» dans ma mémoire...... agréez ces
» derniers efforts d'une voix qui vous
» fut connue. Vous mettrez fin à tous
» ces discours. Au lieu de déplorer la
» mort des autres, grand Prince, do-
» rénavant je veux apprendre de vous
» à rendre la mienne sainte. Heureux
» si averti par ces cheveux blancs, du
» compte que je dois rendre de mon
» administration, je réserve au trou-
» peau que je dois nourrir de la parole
» de vie, les restes d'une voix qui tom-
» be, & d'une ardeur qui s'éteint ».

Dans cette péroraison touchante, on aime à voir l'orateur paroître, & se mêler lui-même sur la scène. L'idée imposante d'un vieillard qui célèbre un grand homme, ces cheveux blancs, cette voix affoiblie, ce retour sur le passé, ce coup-d'œil ferme & triste sur l'avenir, les idées de vertus & de

du moins lorſqu'il deſcend, qu'il remplaçât ſon élévation par des beautés d'un autre genre. Il y a, comme on ſait, une ſorte de philoſophie mâle & forte, qui applique à des vérités politiques ou morales toute la vigueur de la raiſon; & c'étoit celle qu'avoit ſouvent Corneille. Il y en a une autre qui eſt à la fois profonde & ſenſible; & qui inſtruit en même temps qu'elle attendrit & qu'elle élève; & c'étoit celle de Fénélon. Il faut convenir que Boſſuet, dans ſes éloges, a trop peu de l'une & de l'autre. En général il a bien plus de mouvemens que d'idées; & l'on diroit preſque de lui, comme un reproche, qu'il ne ſait être qu'éloquent & ſublime.

Malgré ces imperfections, il a été dans le ſiècle de Louis XIV, & reſte encore aujourd'hui, à la tête de nos orateurs. Il eſt dans la claſſe des hommes éloquens, ce qu'eſt Homère & Milton dans celle des poëtes. Une

ſeule beauté de ces grands écrivains fait pardonner vingt défauts. Jamais, ſur-tout, orateur ſacré n'a parlé de Dieu avec tant de dignité & de hauteur. Boſſuet ſemble déployer aux hommes l'intérieur de la Divinité, & la ſecrette profondeur de ſes plans. La Divinité eſt dans ſes diſcours, comme dans l'univers, remuant tout, agitant tout. Cependant l'orateur ſuit de l'œil cet ordre caché. Dans ſon éloquence ſublime il ſe place entre Dieu & l'homme; il s'adreſſe à eux tour-à-tour. Souvent il offre le contraſte de la fragilité humaine, & de l'immutabilité de Dieu, qui voit s'écouler les générations & les ſiècles comme un jour. Souvent il nous réveille par le rapprochement de la gloire & de l'infortune, de l'excès des grandeurs & de l'excès de la misère. Il traîne l'orgueil humain ſur les bords des tombeaux; mais après l'avoir humilié par ce ſpectacle, il le relève tout-à-coup par le

contraste de l'homme mortel, & de l'homme entre les bras de la Divinité.

Qui mieux que lui a parlé de la vie, de la mort, de l'éternité, du temps ? Ces idées, par elles-mêmes, inspirent à l'imagination une espèce de terreur qui n'est pas loin du sublime. Elles ont quelque chose d'indéfini & de vaste où l'imagination se perd. Elles réveillent dans l'esprit une multitude innombrable d'idées. Elles portent l'ame à un recueillement austère qui lui fait mépriser les objets de ses passions, comme indignes d'elle, & semble la détacher de l'univers. Bossuet s'arrête tantôt sur ces idées; tantôt à travers une foule de sentimens qui l'entraînent, il ne fait que prononcer de temps en temps ces mots: & ces mots alors font frissonner, comme les cris interrompus que le voyageur entend quelquefois pendant la nuit dans le silence des forêts, &

qui l'avertissent d'un danger qu'il ne connoît pas.

Bossuet n'a presque jamais de route certaine, ou plutôt il la cache. Il va, il vient, il retourne sur lui-même; il a le désordre d'une imagination forte & d'un sentiment profond. Quelquefois il laisse échapper une idée sublime, & qui séparée, en a plus d'éclat. Quelquefois il réunit plusieurs grandes idées, qu'il jette avec la profusion de la magnificence, & l'abandon de la richesse. Mais ce qui le distingue le plus, c'est l'ardeur de ses mouvemens; c'est son ame qui se mêle à tout. Il semble que du sommet d'un lieu élevé, il découvre de grands événemens qui se passent sous ses yeux, & qu'il les raconte à des hommes qui sont en bas. Il s'élance, il s'écrie, il s'interrompt. C'est une scène dramatique qui se passe entre lui & les personnes qu'il voit, & dont il partage ou les dangers, ou les malheurs.

Quelquefois même le dialogue passionné de l'orateur s'étend jusqu'aux êtres inanimés, qu'il interroge comme complices ou témoins des événemens qui le frappent.

Comme le style n'est que la représentation des mouvemens de l'ame, son élocution est rapide & forte. Il crée ses expressions comme ses idées. Il force impérieusement la langue à le suivre, & au lieu de se plier à elle, il la domine & l'entraîne. Elle devient l'esclave de son génie, mais c'est pour acquérir de la grandeur. Lui seul a le secret de sa langue; elle a je ne sais quoi d'antique & de fier, & d'une nature inculte, mais hardie. Quelquefois il attire même les choses communes à la hauteur de son ame, & les élève par la vigueur de l'expression: plus souvent il joint une expression familière à une idée grande; & alors il étonne davantage, parce qu'il semble même au dessus de la hauteur de ses

pensées. Son style est une suite de tableaux. On pourroit peindre ses idées, si la peinture étoit aussi féconde que son langage. Toutes ses images sont des sensations vives ou terribles. Il les emprunte des objets les plus grands de la nature, & presque toujours d'objets en mouvement.

Il faut que les hommes ordinaires veillent sur eux. Il faut que dans l'impuissance d'être grands, ils soient du moins toujours nobles. Ils se voient sans cesse en présence des spectateurs; ils n'osent se fier à la nature, & craignent les repos. Bossuet a la familiarité des grands hommes, qui ne redoutent pas d'être vus de près. Il est sûr de ses forces, & saura les retrouver au besoin. Il ne s'apperçoit ni qu'il s'élève, ni qu'il s'abaisse; & dans sa négligence jointe à sa grandeur, il semble se jouer même de l'admiration qu'il inspire.

Tel est cet orateur célèbre, qui par

ſes beautés & ſes défauts, a le plus grand caractère du génie, & avec lequel tous les orateurs anciens & modernes n'ont rien de commun.



CHAPITRE XXX.

De Fléchier.

LE premier qui, ayant à peindre des choses grandes ou fortes, s'avisa de chercher des oppositions, enseigna aux autres à s'écarter de la nature. Rien n'est plus contraire aux passions, & par conséquent à l'éloquence. L'ame qui est fortement émue, s'attache toute entière à son objet, & ne va point s'écarter de sa route pour faire contraster ensemble des mots ou des idées. Supposez l'homme dont parle Lucrèce, & qui des bords de la mer contemple un vaisseau qui fait naufrage, & suit de l'œil les mouvemens de tant de malheureux qui périssent : si ce tableau a porté le trouble & l'agitation dans son ame ; si ses entrailles se sont émues ; si au moment où le vaisseau

s'eſt enfoncé, il a ſenti ſes cheveux ſe dreſſer d'horreur ſur ſa tête; en peignant à d'autres le ſpectacle terrible dont il a été le témoin, cherchera-t-il à le relever par des oppoſitions & des contraſtes étudiés? Cet art peut être employé quelquefois, mais c'eſt dans les momens où l'ame eſt tranquille. Alors il produit des beautés; il relève une idée par une autre; il avertit l'eſprit de ſon étendue, en lui faiſant voir à la fois des objets qui ſont à une grande diſtance; il fait éprouver rapidement des ſenſations différentes ou contraires, & produit par des mélanges une ſorte de ſentimens combinés, ſouvent plus agréables que les ſentimens ſimples. Mais ſi le peintre, le poëte ou l'orateur ſe fait une habitude de cette manière, la nature diſparoît, l'illuſion eſt détruite, & l'on ne voit plus que l'effort de l'art, qui, dans tous les genres, pour produire ſon effet, a beſoin

de se cacher. Il y a plus ; & selon la remarque d'un philosophe célèbre qui a analysé le goût comme les loix, ce contraste perpétuel devient symétrie ; & cette opposition toujours recherchée, se change en uniformité. On nous reproche la monotone symétrie de nos jardins : toujours un objet y est placé pour correspondre parfaitement à un autre ; rien d'isolé, rien de solitaire. A la vue d'une beauté on devine celle qui lui est opposée, & qu'on ne voit point encore. Ce n'est pas ainsi que travaille la nature. Dans ses paysages ou rians ou sublimes ; elle réveille à chaque pas l'imagination par quelqu'objet que l'imagination n'attend pas. Mais l'homme a plus de monotonie & de règle, surtout l'homme policé par les loix, & civilisé par l'art de vivre en société. Il semble que vivement frappé de l'idée de l'ordre, qui peut-être n'est que la perfection des êtres foibles, il ait

voulu l'appliquer à tout. Plus il est dans l'impuissance de créer, plus il arrange *: il cherche à se rendre compte de ses richesses, & croit les multiplier en les embrassant d'un coup d'œil. De-là tous ces arrangemens symétriques dans les jardins, dans les palais, dans les discours, dans les poëmes, dans les phrases même. Mais si ce défaut est fatigant, c'est surtout dans les ouvrages d'esprit. L'ame dans ses mouvemens a bien plus de rapidité que la vue; elle embrasse un terrain plus vaste; elle a sur-tout le besoin de la surprise. Le premier devoir d'un écrivain est de devancer l'imagination de ses lecteurs, qui marche toujours. S'il reste en arrière, l'attention se refroidit, l'ennui gagne; on s'indigne de parcourir lentement un espace dont on a apperçu les bornes d'un coup d'œil.

* Cela est vrai des individus, comme des nations & des siècles.

Fléchier a trop ſouvent ce défaut. On ſait qu'il procède preſque toujours par antithèſes & par contraſtes ſymétriſés. S'il nous parle de la vie mortelle de ſes héros, c'eſt pour nous perſuader de leur bienheureuſe immortalité. Il va retracer dans notre mémoire les graces que Dieu leur a faites, pour qu'on loue la miſéricorde qu'il vient de leur faire. Il cherche à édifier plutôt qu'à plaire. Il vient annoncer que tout finit, afin de ramener à Dieu qui ne finit point. Il nous fait ſouvenir de la fatale néceſſité de mourir pour nous inſpirer la ſainte réſolution de bien vivre *. Il faut en convenir, cette marche eſt loin de celle de Boſſuet. On a ſouvent comparé ces deux hommes. Je ne ſais s'ils furent rivaux dans leur ſiècle ; mais aujourd'hui ils ne le ſont pas. Fléchier

* Voyez ſes deux premières Oraiſons funèbres.

poſsède bien plus l'art & le méchaniſme de l'éloquence qu'il n'en a le génie. Il ne s'abandonne jamais ; il n'a aucun de ces mouvemens qui annoncent que l'orateur s'oublie & prend parti dans ce qu'il raconte. Son défaut eſt de toujours écrire & de ne jamais parler. Je le vois qui arrange méthodiquement une phraſe & en arrondit les ſons. Il marche enſuite à une autre ; il y applique le compas ; & de-là à une troiſième. On remarque & l'on ſent tous les repos de ſon imagination : au lieu que les diſcours de ſon rival, & peut-être tous les grands ouvrages d'éloquence ſont ou paroiſſent du moins comme ces ſtatues de bronze que l'artiſte a fondues d'un ſeul jet.

Après avoir vu les défauts de cet orateur, rendons juſtice à ſes beautés. Son ſtyle, qui n'eſt jamais impétueux & chaud, eſt du moins toujours élégant. Au défaut de la force, il a la correction & la grace. S'il lui manque

de ces expressions originales, & dont quelquefois une seule représente une masse d'idées, il a ce coloris toujours égal qui donne de la valeur aux petites choses, & qui ne dépare point les grandes. Il n'étonne presque jamais l'imagination, mais il la fixe. Il emprunte quelquefois de la poésie, comme Bossuet; mais il en emprunte plus d'images, & Bossuet plus de mouvemens. Ses idées ont rarement de la hauteur, mais elles sont toujours justes, & quelquefois ont cette finesse qui réveille l'esprit, & l'exerce sans le fatiguer. Il paroît avoir une connoissance profonde des hommes: partout il les juge en philosophe, & les peint en orateur. Enfin il a le mérite de la double harmonie, soit de celle qui, par le mélange & l'heureux enchaînement des mots, n'est destinée qu'à flatter & à séduire l'oreille, soit de celle qui saisit l'analogie des nombres avec le caractère des idées, &

On sait que le président de Lamoignon fut aussi célèbre par ses connoissances que par ses vertus. Ce fut sa seule brigue pour parvenir aux places. Sous Louis XIV, il soutint l'honneur de la magistrature, comme les Turennes & les Condés soutinrent l'honneur des armes. Il fut lié avec les plus grands hommes de son siècle, ce qui prouve qu'il n'étoit pas au-dessous d'eux; car l'ignorance & la médiocrité, toujours insolentes ou timides, se hâtent de repousser les talens qu'elles redoutent, & qui les humilient. L'amitié de Racine & de Bourdaloue, & les beaux vers de Despréaux, ne contribueront pas moins à sa gloire que cet éloge funèbre, & apprendront à la postérité que l'orateur a parlé comme son siècle.

Je passe rapidement sur tous ces discours pour venir à celui qui a & qui mérite en effet le plus de réputation; c'est l'éloge funèbre de Turenne;

renne, de cet homme si célébré, si regretté par nos aïeux, & dont nous ne prononçons pas encore le nom sans respect; qui, dans le siècle le plus fécond en grands hommes, n'eut point de supérieur, & ne compta qu'un rival; qui fut aussi simple qu'il étoit grand, aussi estimé pour sa probité que pour ses victoires; à qui on pardonna ses fautes, parce qu'il n'eut jamais ni l'affectation de ses vertus, ni celle de ses talens; qui, en servant Louis XIV & la France, eut souvent à combattre le ministre de Louis XIV, & fut haï de Louvois comme admiré de l'Europe; le seul homme, depuis Henri IV, dont la mort ait été regardée comme une calamité publique par le peuple; le seul, depuis Duguesclin, dont la cendre ait été jugée digne d'être mêlée à la cendre des rois, & dont le mausolée attire plus nos regards que celui de beaucoup de souverains dont il est entouré, parce que

la renommée ſuit les vertus & non les rangs, & que l'idée de la gloire eſt toujours ſupérieure à celle de la puiſſance. Ici Fléchier, comme on l'a dit ſouvent, paroît au-deſſus de lui-même. Il ſemble que la douleur publique ait donné plus de mouvement & d'activité à ſon ame: ſon ſtyle s'échauffe, ſon imagination s'élève, ſes images prennent une teinte de grandeur ; partout ſon caractère devient impoſant. Cependant entre cette oraiſon funèbre & celle du grand Condé, il y a la même différence qu'entre les deux héros. L'une a l'empreinte de la fierté, & ſemble l'ouvrage d'un inſtinct ſublime ; l'autre, dans ſon élévation même, paroît le fruit d'un art perfectionné par l'expérience & par l'étude. Ainſi, par un haſard ſingulier, ces deux grands hommes ont trouvé dans leurs panégyriſtes un genre d'éloquence analogue à leur caractère.

L'oraiſon funèbre de Turenne n'en

eſt pas moins un des monumens de l'éloquence françoiſe. L'exorde ſera éternellement cité pour ſon harmonie, pour ſon caractère majeſtueux & ſombre, & pour l'eſpèce de douleur auguſte qui y règne. Les deux premières parties peignent avec nobleſſe les talens d'un général & les vertus d'un ſage; mais à meſure que l'orateur avance vers la fin, il ſemble acquérir de nouvelles forces. Il peint avec rapidité les derniers ſuccès de ce grand homme; il fait voir l'Allemagne troublée, l'ennemi confus, l'aigle prenant déja l'eſſor & prête à s'envoler dans les montagnes, l'artillerie tonnant de toutes parts pour favoriſer la retraite, la France & l'Europe dans l'attente d'un grand évènement. Tout à coup l'orateur s'arrête, il s'adreſſe au dieu qui diſpoſe également & des vainqueurs & des victoires, & ſe plaît à immoler à ſa grandeur de grandes victimes. Alors

il fait voir ce grand homme étendu ſur ſes trophées ; il préſente l'image de ce corps pâle & ſanglant, auprès duquel, dit-il, fume encore la foudre qui l'a frappé, & montre dans l'éloignement les triſtes images de la religion & de la patrie éplorées. » Tu- »renne meurt, tout ſe confond, la » fortune chancelle, la victoire ſe » laſſe, la paix s'éloigne, le courage » des troupes eſt abattu par la dou- » leur & ranimé par la vengeance ; » tout le camp demeure immobile. » Les bleſſés penſent à la perte qu'ils » ont faite, & non aux bleſſures qu'ils » ont reçues. Les pères mourans en- » voient leurs fils pleurer ſur leur gé- » néral mort, &c.

Cependant malgré l'éloquence générale & les beautés de cette oraiſon funèbre, peut-être n'y trouve-t-on point encore aſſez le grand homme que l'on cherche ; peut-être que les figures & l'appareil même de l'élo-

quence le cachent un peu, au lieu de le montrer : car il en est quelquefois de ces sortes de discours comme des cérémonies d'éclat, où un grand homme est éclipsé par la pompe même dont on l'environne. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que quelques lignes que madame de Sévigné a jettées au hasard dans ses lettres, sans soin, sans apprêt, & avec l'abandon d'une ame sensible, font encore plus aimer M. de Turenne, & donnent une plus grande idée de sa perte. Il y a des mots qui disent plus que vingt pages, & des faits qui sont au-dessus de l'art de tous les orateurs : par exemple, le mot de St. Hilaire à son fils, *ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme*; & ce trait du fermier de Champagne qui vint demander la résiliation de son bail, parce que, Turenne mort, il croyoit qu'on ne pouvoit plus ni semer, ni moissonner en sureté ; & cette

réponse si grande & si simple à un homme qui lui demandoit comment il avoit perdu la bataille de Rhétel, *par ma faute* ; & cette lettre qu'il écrivit au sortir d'une victoire : « Les » ennemis sont venus nous attaquer, » nous les avons battus ; Dieu en soit » loué. J'ai eu un peu de peine. Je » vous souhaite le bon soir. Je vais » me mettre dans mon lit » ; & cette humanité envers un soldat qu'il trouve au pied d'un arbre, accablé de fatigue, à qui il donne son cheval, & qu'il suit lui-même à pied. Il faut en convenir ; on a regret que la dignité de l'oraison funèbre & sa marche soutenue, ou du moins le ton sur lequel le préjugé & l'habitude l'ont montée, ne permettent point d'employer ces traits d'une simplicité touchante, & qui mettroient souvent le héros à la place de l'orateur.

Quinze ans après l'oraison funèbre de Turenne, Fléchier traita un autre

sujet, aussi beau peut-être, quoique d'un genre différent ; c'étoit l'éloge du fameux duc de Montausier. S'il faut à l'orateur comme au peintre des physionomies à caractère, on peut dire qu'il n'y en eut jamais une plus marquée que celle-là. On connoît cette vertu rigide au milieu d'une cour ; cette ame inflexible, incapable & de déguisement & de foiblesse ; cette probité qui se révoltoit contre la fortune, quand la fortune devoit coûter quelque chose au devoir ; cet attachement à la vérité, & tous ces principes de conduite si fermes, que les ames d'une honnêteté courageuse appellent tout simplement vertu, & que les ames foibles ou viles, ce qui est trop souvent la même chose, sont convenues d'appeller misantropie, pour n'avoir point à rougir *. Pour tracer un pa-

* On sait ce qu'il dit au grand Dauphin, après après avoir achevé son éducation. « Monsei-

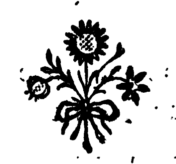
» tune, & revenoit chargé du poids
» de ses pensées, qu'un silence con-
» traint avoit retenues. Ce commerce
» continuel de mensonges..... cette
» hypocrisie universelle par laquelle
» on travaille ou à cacher de vérita-
» bles défauts, ou à montrer de fausses
» vertus, ces airs mystérieux qu'on se
» donne pour couvrir son ambition,
» ou pour relever son crédit, tout cet
» esprit de dissimulation & d'impos-
» ture ne convint pas à sa vertu. Ne
» pouvant encore s'autoriser contre
» l'usage, il fit connoître à ses amis
» qu'il alloit à l'armée faire sa cour....
» qu'il lui coûtoit moins d'exposer
» sa vie, que de dissimuler ses senti-
» mens, & qu'il n'achèteroit jamais
» ni de faveurs, ni de fortune aux dé-
» pens de sa probité ».

Je pourrois encore citer d'autres endroits qui ont une beauté réelle; mais le discours en général est au dessous de son sujet. On y trouve plus

d'esprit que de force & de mouvement. On s'attendroit du moins à trouver quelques idées vraiment éloquentes sur l'éducation d'un Dauphin, sur la nécessité de former une ame d'où peut naître un jour le bonheur & la gloire d'une nation; sur l'art d'y faire germer les passions utiles, d'y étouffer les passions dangereuses, de lui inspirer de la sensibilité sans foiblesse, de la justice sans dureté, de l'élévation sans orgueil, de tirer parti de l'orgueil même quand il est né, & d'en faire un instrument de grandeur; sur l'art de créer une morale à un jeune Prince, & de lui apprendre à rougir; sur l'art de graver dans son cœur ces trois mots, Dieu, l'univers, & la postérité, pour que ces mots lui servent de frein quand il aura le malheur de pouvoir tout; sur l'art de faire disparoître l'intervalle qui est entre lui & les hommes; de lui montrer à côté de l'inégalité de pouvoir, l'humiliante égalité

d'imperfection & de foibleſſe; de l'inſtruire par ſes erreurs, par ſes beſoins, par ſes douleurs même; de lui faire ſentir la main de la nature qui le rabaiſſe, & le tire vers les autres hommes, tandis que l'orgueil fait effort pour le relever & l'agrandir; ſur l'art de le rendre compâtiſſant au milieu de tout ce qui étouffe la pitié, de tranſporter dans ſon ame des maux que ſes ſens n'éprouveront point, de ſuppléer au malheur qu'il aura de ne jamais ſentir l'infortune; de l'accoutumer à lier toujours enſemble l'idée du faſte qui ſe montre, avec l'idée de la misère & de la honte qui ſont au delà & qui ſe cachent; enfin ſur l'art plus difficile encore de fortifier toutes ces leçons contre le ſpectacle habituel de la grandeur, contre les hommages & des ſerviteurs & des courtiſans, c'eſt-à-dire contre la baſſeſſe muette, & la baſſeſſe plus dangereuſe encore qui flatte. Il eſt éton-

nant que Fléchier ait passé si légérement sur un pareil sujet. Et quand on pense que l'homme qu'il avoit à peindre donnant ces leçons, étoit le Duc de Montausier, quel parti l'orateur pouvoit encore tirer d'un gouverneur qui respectoit bien plus la vérité qu'un Prince, qui pour être utile auroit eu le courage de braver la haine, & se seroit indigné même de se souvenir que celui qui étoit aujourd'hui son élève, pouvoit être le lendemain son maître.





CHAPITRE XXXI.

Des Oraisons funèbres de Bourdaloue, de la Rue, & de Massillon.

EST-IL vrai que dans tous les genres il n'y ait qu'un certain nombre de beautés marquées, & que lorsqu'une fois elles ont été saisies par des hommes supérieurs, ceux qui marchent ensuite dans la même carrière, soient condamnés à rester fort au dessous des premiers, & peut-être à n'être plus que des copistes ? On croiroit d'abord que les arts n'étant que la représentation de la nature ou morale, ou passionnée, ou physique, leur champ doit être aussi vaste que celui de la nature même, & qu'ainsi il ne doit y avoir dans chaque genre d'autres bornes que celles du talent. Cependant l'expérience semble prouver le contraire. Quelle en est la raison ?

Tout homme qui le premier s'applique avec succès à un genre, le choisit & l'adopte, parce qu'il est analogue à son esprit & à son ame. C'est lui qui fait le genre & en constitue le caractère. Ceux qui viennent ensuite, trouvent la route tracée, & n'ont plus qu'à la suivre. Mais ce qui est une facilité pour les gens médiocres, est peut-être un obstacle pour ceux qui ne le sont pas. Car l'homme de génie a bien plus de vigueur & de force pour ce qu'il a créé lui-même, que pour ce qu'il imite. Celui qui fait les premiers pas est libre; il n'obéit qu'à son talent, & au cours de ses idées qui l'entraînent. Il fait la règle & le modèle, & dicte à sa nation ce qu'elle doit penser. Ses successeurs reçoivent la règle du public, qui tyran bizarre, & gouverné tout à la fois par l'habitude & le caprice, ordonne d'imiter ce qui a réussi, & flétrit ou traite avec indifférence les imitateurs. Qui ne sait d'ailleurs

qu'outre les beautés de tous les temps & de tous les lieux, il y a pour chaque genre, des beautés analogues au climat, au gouvernement, à la religion, à la société, au caractère national? Sous ce point de vue, les beautés de l'art sont plus resserrées. Il est bien vrai que la nature est immense, mais les organes de l'homme qui la voit, sont affectés d'une certaine manière dans chaque époque. Cette manière de voir & de sentir influe nécessairement & sur l'artiste & sur le juge. Lors donc qu'un genre a été traité par quelques grands hommes dans un pays ou dans un siècle, pour exciter un nouvel intérêt, & avoir des succès nouveaux, il faut attendre que les idées prennent un autre cours, par des changemens dans le moral, dans le physique, & peut-être par des révolutions & des bouleversemens. Ainsi se renouvelle de distance en distance le champ de la tragédie, de la comédie,

de l'épopée, de la fable, & de l'éloquence, ou politique, ou religieuſe.

On peut appliquer une partie de ces idées aux orateurs qui, ſous Louis XIV, après Fléchier & Boſſuet, composèrent des éloges funèbres, & qui avec de grands talens, n'ont cependant obtenu dans ce genre que la ſeconde place. De ce nombre eſt le célèbre Bourdaloue, auteur d'une oraiſon funèbre du Prince de Condé. On peut lui reprocher à lui, de n'avoir pas aſſez imité la manière de Boſſuet.

Bourdaloue prouve méthodiquement la grandeur de ſon héros, tandis que l'ame enflammée de Boſſuet la fait ſentir. L'un ſe traîne & l'autre s'élance. Toutes les expreſſions de l'un ſont des tableaux; l'autre, ſans coloris, donne trop peu d'éclat à ſes idées. Son génie auſtère & dépourvu de ſenſibilité comme d'imagination, étoit trop accoutumé à la marche didactique & forte du raiſonnement pour en

changer ; & il ne pouvoit répandre sur une oraison funèbre cette demi-teinte de poésie, qui ménagée avec goût, & soutenue par d'autres beautés, donne plus de saillie à l'éloquence.

La Rue, moins célèbre que lui pour les discours de morale, mais né avec un esprit plus souple & une ame plus sensible, réussit mieux dans le genre des éloges funèbres. Il étoit en même temps poëte & orateur. Il avoit, comme Fléchier, le mérite d'écrire en vers dans la langue d'Horace & de Virgile, mais il n'avoit pas négligé pour cela la langue des Bossuet & des Corneille. Ceux qui l'avoient précédé dans cette carrière, avoient célébré des temps de prospérités & de gloire. Alors la France, en déplorant la mort de ses grands hommes, voyoit de leurs cendres renaître, pour ainsi-dire, d'autres grands hommes. Parmi les pertes particulières, le trône étoit toujours brillant ; & les trophées publics se

mêloient souvent aux pompes funèbres des héros. La Rue fut l'orateur de la cour, dans cette époque qui succéda à quarante ans de gloire, lorsque Louis XIV, malheureux & frappé dans ses sujets comme dans sa famille, ne comptoit plus au dehors que des batailles perdues, & voyoit successivement dans son palais périr tous ses enfans.

Ce fut lui qui en 1711 fit l'éloge du grand Dauphin. Un an après il rendit le même honneur à ce fameux Duc de Bourgogne, élève de Fénélon. On sait que par une circonstance presque unique, l'orateur avoit à déplorer trois morts au lieu d'une. On sait que la jeune Adélaïde de Savoie, Duchesse de Bourgogne, Princesse pleine d'esprit & de grâces, étoit placée dans le même cercueil, entre son époux & son fils. La coutume ridicule & barbare de citer toujours un texte, coutume dont des hommes de génie ont

quelquefois tiré parti, produisit cette fois-là le plus grand effet. Le texte de l'orateur sembloit être une prédiction de l'événement; & il exprimoit le triste spectacle qu'on avoit sous les yeux, du père, de la mère & de l'enfant, frappés & ensevelis tous trois ensemble *.

Quand la consternation & la douleur sont dans une assemblée, il est aisé alors d'être éloquent. La Rue fit couler des larmes & par la force de son sujet, & par les beautés que son génie sut en tirer. La peinture qu'il fait du Duc de Bourgogne fera éternellement désirer aux peuples d'avoir un maître qui lui ressemble. On ne l'ignore pas; ce Prince réunissoit tout

* *Quare facitis malum grande contra animas vestras, ut intereat ex vobis vir, & mulier, & parvulus de medio Juda.*

Pourquoi vous attirez-vous par vos péchés un tel malheur, que de voir enlever par la mort, du milieu de vous, l'époux, l'épouse & l'enfant. Jérém. Chap. 44.

ce qui fait la vertu chez les particuliers, comme chez les Rois ; des principes austères & une ame sensible. A vingt ans, il parut être au dessus des erreurs, comme des foiblesses. Parmi toutes les séductions, il eut le courage de toutes les vertus. Simple, modéré, sans faste à la cour & dans celle de Louis XIV, si l'on en croit nos ayeux, il eût gouverné comme Licurgue, il eût été adoré comme Trajan. *Que pense-t-on de moi dans Paris*, demandoit-il souvent ? Il savoit que sur le trône même on est dépendant de l'opinion, & que la renommée est plus absolue que les Rois. Dans ces temps de désastres où la famine & la guerre étoient unies, où nos campagnes étoient couvertes de mourants, & les champs de batailles couverts de morts, il étoit profondément affecté des malheurs publics. La vieillesse de Louis XIV & les fléaux de la guerre achevoient son éducation commencée

par la vertu. *Si Dieu me donne la vie*, disoit-il, *c'est à me faire aimer que j'employerai tous mes soins*. Ainsi dans les illusions d'une ame sensible, il composoit ses Romans du bonheur des autres, & jouissoit d'avance d'une félicité qui n'étoit point encore. A la mort du grand Dauphin, héritier de son rang, il refusa de l'être de ses pensions. Il craignoit d'ajouter le poids de son luxe, au poids de la misère publique. Enfin de douze mille francs qu'il avoit par mois, il en employoit onze à secourir des malheureux; & dans sa dernière maladie, peu de temps avant d'expirer, voulant honorer encore une fois l'infortune qu'il laissoit sur la terre, il ordonna qu'on vendît ses pierreries pour la soulager.

Tel est le fond du tableau que nous présente l'orateur. Il peint en même temps la jeune duchesse de Bourgogne, adorée de la cour, & dont les

vertus aimables mêloient quelque chose de plus tendre aux vertus austères & fortes de son époux. Il la peint frappée comme lui, expirante avec lui, sentant & le trône, & la vie, & le monde qui lui échappoient, & répondant à ceux qui l'appelloient Princesse; *oui, Princesse aujourd'hui, demain rien, & dans deux jours oubliée.*

On ne peut lire plusieurs morceaux de ce discours, & la fin sur-tout, sans attendrissement. Mais ce qu'on ne croiroit pas, c'est que dans un éloge funèbre du duc de Bourgogne il se trouve à peine un mot qui rappelle l'idée de Fénelon. La politique intéressée craignit de rendre hommage à la vertu; & l'orateur, même aux pieds des autels, n'osa oublier un instant que l'auteur de Télémaque étoit exilé. On ose dire que si le duc de Bourgogne, dans son tombeau, eût été capable d'un sentiment, il

eût été indigné de cette foiblesse. Heureusement la mémoire de Fénelon est vengée : la postérité qui n'a ni crainte, ni lâche respect, a élevé sa voix. Les noms du duc de Bourgogne & de Fénelon marchent ensemble à l'immortalité ; & le genre humain reconnoissant ne sépare plus deux ames vertueuses & sensibles qui s'étoient unies pour le bonheur des hommes.

Le même orateur a traité deux autres sujets moins pathétiques sans doute, mais non moins intéressans ; ce sont les éloges funèbres de deux grands hommes. L'un étoit ce maréchal de Luxembourg, élève de Condé ; impétueux & ardent comme lui, mais vigilant & ferme comme Turenne, quand il le falloit ; persécuté par les ministres, & servant l'état ; fameux par les victoires de Fleurus, de Leuze, de Steinkerque & de Nervinde, & qui de dessus un champ de bataille, écri-

vit

vit à Louis XIV cette lettre ; » Sire,
» vos ennemis ont fait des merveilles ;
» vos troupes encore mieux : pour
» moi je n'ai d'autre mérite que d'a-
» voir exécuté vos ordres. Vous m'a-
» vez dit de prendre une ville & de
» gagner une bataille ; je l'ai prise &
» je l'ai gagnée ». L'autre, qui avoit
un genre de mérite tout différent,
étoit ce maréchal de Boufflers, fa-
meux par la défense de Lille, appliqué
& infatigable, d'ailleurs excellent ci-
toyen ; & dans une monarchie, capa-
ble d'une vertu républicaine. On sait
qu'en 1709 il offrit & demanda au roi
d'aller servir sous le maréchal de Vil-
lars, dont il étoit l'ancien. C'étoit le
trait de Scipion, qui, vainqueur de
Carthage, voulut être simple lieu-
tenant en Asie. » Il souffroit, dit l'o-
» rateur, du peu de succès de nos ar-
» mes. . . . Le siège de Mons ayant
» fait naître l'occasion d'une nouvelle
» bataille, il fut encore prêt à mar-

» cher. C'étoit prolonger sa vie que
» de lui donner lieu de la perdre pour
» l'état. Mais en acceptant l'honneur
» de partager le péril, il refusa celui
» de partager le commandement.
» Droits spécieux ! préférences d'âge
» & de rang ! jalousies d'autorité ! mi-
» sérables intérêts, sources de tant de
» querelles entre des héros, vous ne
» prévalûtes jamais dans le cœur de
» celui-ci aux mouvemens de son
» zèle. Il promit son bras, ses con-
» seils, sa vie, s'il étoit besoin, mais
» sous le même général qui comman-
» doit déja l'armée. Il eut beau ce-
» pendant se dépouiller de ses titres,
» il les retrouva tous dans l'estime du
» général, dans le respect des offi-
» ciers, & dans l'affection des soldats.
» Entre deux guerriers pleins d'hon-
» neur, l'autorité devint commune.

Et au commencement de cet éloge funèbre, après avoir parlé des honneurs entassés sur la tête d'un seul

homme : » Oublions ces titres vains » qui ne servent plus qu'à orner la » surface d'un tombeau. Ce n'est ni » le marbre, ni l'airain qui nous font » révérer les grands, Ces monumens » superbes ne font qu'attirer sur leurs » cendres l'envie attachée autrefois à » leurs personnes, à moins que la » vertu ne consacre leur mémoire, & » n'éternise, pour ainsi dire, cette » fausse immortalité qu'on cherche » inutilement dans des colonnes & » des statues.

Il nous rappelle ensuite les idées de Rome, de Sparte & d'Athènes, qui eussent honoré le maréchal de Boufflers comme elles honorèrent leur Miltiade, leur Phocion, les Caton, les Décius & les Fabrice.

Enfin, prêt à commencer son éloge, & à célébrer en lui tout ce qui peut caractériser un grand homme, il s'arrête, & demande pardon à son héros de respecter si peu le dégoût qu'il

avoit pour les louanges, & le soin qu'il prenoit de les fuir autant que de les mériter. » Vous avez goûté assez » long-temps, lui dit-il, le plaisir de » votre modestie; laissez-nous rompre le silence que votre austérité » nous imposoit. Votre réputation » n'est plus à vous; c'est la seule & » dernière vie qui vous reste encore » parmi nous. Elle appartient à la » renommée. C'est à elle d'exercer » son empire sur votre nom, pour le » conserver aux siècles avenir avec » encore plus d'autorité, que la mort » n'en prendra sur vos cendres pour » les détruire. On a besoin de votre » nom pour faire à nos descendans » l'apologie de notre siècle. Ils douteront au moins de ses excès, quand » ils sauront qu'il a produit en votre » personne ce que nos pères avoient » admiré dans les Guesclin, les Bayard » & les Dunois pour la gloire des rois, » le salut de la patrie, & l'honneur de » la vertu.

Il n'y a personne qui, dans tous ces morceaux, ne reconnoiſſe le ton d'un orateur. Ces trois éloges funèbres firent la réputation de la Rue; celui, ſur-tout, du maréchal de Boufflers paſſe pour ſon chef-d'œuvre *. La Rue a moins d'art, plus d'éloquence naturelle, mais auſſi moins d'éclat, & ſur-tout moins d'imagination dans le ſtyle que Fléchier. Boſſuet a créé une langue; Fléchier a embelli celle qu'on parloit avant lui; la Rue, dans ſon ſtyle négligé, tantôt familier & tantôt noble, ſera plutôt cité comme orateur que comme grand écrivain. Le plus ſouvent il jette & abandonne ſes idées ſans s'en appercevoir, & l'expreſſion naît d'elle-même. Cette négligence ſied bien aux grands mou-

* On a encore de lui l'oraiſon funèbre de Boſſuet, celle du premier Maréchal de Noailles, mort en 1709, & celle de Henri de Bourbon, père du grand Condé.

vemens. Le sentiment, quand il est vif, commande à l'expression, & lui communique sa chaleur & sa force : mais l'ame de La Rue n'est point en général assez passionnée pour soutenir toujours & colorer son langage. Enfin c'est peut-être de tous les orateurs celui qui a le plus approché de la marche de Bossuet, mais il est loin de son élévation, comme de ses inégalités : il n'est pas donné à tout le monde de tomber de si haut.

Pourquoi veux-tu être un autre que toi-même ? disoit un philosophe à un ancien. C'est une leçon à tous les hommes ; aux uns pour ne pas sortir de leur caractère, aux autres pour ne pas sortir de leur talent. Massillon, comme on sait, fut le dernier des hommes éloquens du siècle de Louis XIV. On le choisit aussi quelquefois pour célébrer des héros & des princes ; à peu près comme la tendresse ou l'orgueil ont recours aux plus cé-

lèbres artistes pour élever des mausolées. Mais ses succès en ce genre ne soutinrent pas sa réputation. Cet orateur si connu par son éloquence, tantôt persuasive & douce, tantôt forte & imposante, qui développoit si bien les foiblesses de l'homme & les devoirs des rois, & qui, à la cour d'un jeune prince, parlant au nom des peuples comme au nom de Dieu, fut digne également de servir à tous deux d'interprète; cet orateur, qui sut peindre les vertus avec tant de charmes, & traça de la manière la plus touchante le code de la bienfaisance & de l'humanité pour les grands, n'a pas, à beaucoup près, le même caractère dans ses éloges funèbres. On voit qu'il étoit plus fait pour instruire les rois que pour les célébrer: tant il est vrai que les plus grands talens ont des bornes dans les genres qui se touchent.

On a de lui les éloges d'un Prince

de Conti, du Dauphin, fils de Louis XIV, de Louis XIV lui-même, & de Madame, mère du Régent. Le Prince de Conti qu'il a loué, étoit ce petit-neveu du grand Condé, si fameux par son esprit, sa valeur & ses grâces; qui à Steinkerque & à Nervinde déploya un courage si brillant; qui dans toute sa personne avoit cet éclat qui éblouit, & impose encore plus que le mérite; & que sa grande réputation & l'éloquence de l'Abbé de Polignac placèrent pendant quelques jours sur un trône. Cet éloge paroîtroit susceptible d'intérêt & de mouvement; mais il y en a peu. La manière est petite & froide. L'orateur divise & subdivise. Il a l'air d'un homme qui craint de s'égarer, & qui se tient sans cesse à un fil. Ce n'est point du tout la marche de l'éloquence, qui est plus assurée d'elle-même, & suit tous ses mouvemens avec une certaine fierté. La morale même qui est le principal mé-

rite de l'ouvrage, y paroît rétrécie. Quelquefois elle a plus l'air de la finesse que de la grandeur. D'autres fois elle couvre & éclipse le sujet. Enfin ce sont trop souvent des réflexions qui au lieu de naître, & de forcer, pour ainsi-dire, l'orateur, paroissent arrangées, que l'esprit fait de sang-froid, & que l'ame des lecteurs reçoit de même.

L'éloge funèbre du grand Dauphin, & celui de la Duchesse d'Orléans sont dans le même genre. Mais celui de Louis XIV a un caractère un peu différent. Ce qui y domine, c'est une grande pompe, & une certaine majesté de style. Massillon y a prodigué toute la richesse de l'élocution & la magnificence des images. L'oreille est séduite, mais l'ame demeure vuide. L'espèce de grandeur qu'on croit appercevoir d'abord, n'est qu'une grandeur de décoration. D'ailleurs la marche est uniforme. Tout l'ouvrage

eſt une ſuite de tableaux qui trop rapprochés, ſe nuiſent pour l'effet. On n'ignore point qu'il y a un art de diſperſer les grandes maſſes pour que l'œil ſe repoſe, & que l'imagination ait à déſirer. Alors les intervalles même ſont utiles, & ils préparent la beauté de ce qu'on ne voit point encore. Un autre défaut de cet éloge, & qui en diminue l'effet, c'eſt qu'on ne démêle pas bien l'eſpèce de ſentiment qui anime l'orateur: il a l'air, quand il loue, de s'être commandé l'admiration: mais l'admiration commandée eſt froide; & ce ſentiment, comme on ſait, ne ſe communique jamais que par enthouſiaſme.

Au reſte, ce défaut tient peut-être à un mérite de l'ouvrage, mérite d'autant plus eſtimable, qu'il ne ſe trouve dans aucune oraiſon funèbre ni avant, ni après Maſſillon, & qu'il s'agiſſoit d'un Roi & de Louis XIV; c'eſt que l'orateur y parle aſſez ouvertement

des foibleſſes ou des vices de celui qu'il eſt chargé de louer, & ne diſſimule point que ce règne ſi brillant pour le Prince a été ſouvent malheureux pour le peuple. Ce courage auſſi reſpectable du moins que l'éloquence, & beaucoup plus rare, mérite d'être obſervé, & mériteroit ſur-tout de ſervir de modèle.



CHAPITRE XXXII.

Des Eloges des Hommes illustres du dix-septième siècle, par Charles Perraut.

NOUS avons vu jusqu'à présent que dès qu'un homme en place, Roi ou Prince, Cardinal ou Evêque, Général d'armée ou Ministre, enfin quiconque ou avoit fait, ou avoit dû faire de grandes choses, étoit mort, tout aussi-tôt un orateur sacré nommé par la famille, s'emparoit de ce grand homme, & après avoir choisi un texte, fait un exorde ou trivial, ou touchant sur la vanité des grandeurs de ce monde, divisé le mérite du mort en deux ou trois points, & chacun des trois points en quatre; après avoir parlé longuement de la généalogie, en disant qu'il n'en parleroit pas, faisoit ensuite le détail des grandes qua-

lités que le mort avoit eues, ou qu'il devoit avoir, mêloit à ces qualités des réflexions ou fines ou profondes, ou élevées ou communes, sur les vertus, sur les vices, sur la cour, sur la guerre, & finissoit enfin par assurer que celui qu'on louoit, avoit été un très-grand homme dans ce monde, & seroit probablement un très-grand Saint dans l'autre. On sent très-bien que dans ces sortes d'ouvrages, on donne toujours un peu plus à l'appareil & à une espèce de pompe, qu'à l'exacte vérité. C'est un honneur qui sous le nom du mort est rendu aux vivans. La vanité de la famille a ses droits, il faut bien les satisfaire: mais la vanité de l'orateur a aussi les siens; & ils ne sont pas oubliés. Il y a plus de mérite à louer un grand homme, qu'un homme médiocre; ainsi l'on exagére. Si le sujet est grand, on ne veut pas rester au dessous; s'il est mince, on veut y suppléer. Dans tous

les cas on veut avoir ou de l'éloquence, ou de l'esprit : car il est juste que dans le public on parle du mort ; mais il est un peu plus juste (comme tout le monde le sent) qu'on parle de l'orateur. Qu'arrive-t-il ? Le public écoute, applaudit l'orateur, quand il le mérite, & laisse le mort pour ce qu'il est. Jamais une oraison funèbre n'a ajouté un grain à la réputation de personne.

C'est sans doute une partie de ces raisons qui a engagé l'auteur des hommes illustres du dix-septième siècle, à choisir dans ses éloges une route tout-à-fait différente, & à s'oublier lui-même pour ne se souvenir que des personnes qu'il vouloit louer. L'auteur de ces éloges est ce même Charles Perraut qui quelque temps auparavant avoit élevé la fameuse dispute des anciens & des modernes. Perraut, que l'on ne connoîtroit point, si on ne le connoissoit que par l'humeur, les épi-

grammes & la prose de Boileau, est un des hommes du siècle de Louis XIV qui contribua le plus à honorer & à faire respecter les lettres. Au lieu de les avilir par la satire, il les soutint par son crédit. Ses lumières & sa probité l'avoient rendu l'ami de Colbert. Dans cette place où il étoit si aisé de nuire, il ne fut jamais qu'utile. Il produisoit les talens, comme d'autres les eussent écartés. Quiconque avoit du génie, étoit sûr de trouver en lui un protecteur & un ami. Au dessus de l'envie, au dessus de la haine, au dessus de tous les petits intérêts, il exerça auprès de Colbert le ministère des arts, avec autant de noblesse que Colbert l'exerçoit auprès du Roi. Ses connoissances étoient beaucoup plus étendues que celles d'un homme de lettres ordinaire. Il avoit embrassé une partie des sciences abstraites, saisi plusieurs branches de la physique, & jetté sur la nature en général, ce coup-d'œil

d'un philosophe qui cherche à étendre la carrière des arts, & à y transporter par de nouvelles imitations, de nouvelles beautés. Mais il se distingua sur-tout dans cette partie de l'esprit philosophique, utile lors même qu'il se trompe, qui analyse les principes du goût, n'admire rien sur parole, & avant d'adopter une opinion, même de deux mille ans, cherche toujours à s'en rendre compte. Que Boileau reste à jamais dans la liste des grands écrivains & des grands poëtes; mais qu'on estime dans l'autre de la philosophie, des connoissances & des vertus.

Quoi qu'il en soit, Charles Perraut étoit lié avec un parent de Colbert, qui avoit occupé plusieurs places importantes, mais dont les places ne faisoient pas tout le mérite: il avoit encore celui d'aimer les arts avec passion, de s'intéresser à leurs progrès, comme un courtisan s'intéresse à sa

fortune ; & surtout il avoit l'enthousiasme de son siècle & de sa nation. Il fit graver les portraits de tous les hommes les plus célèbres du dix-septième siècle, & rassembla beaucoup de mémoires sur ceux dont les succès avoient été éclatans, & la vie obscure. C'est en grande partie sur ces mémoires que Perraut a composé ses éloges : ils sont au nombre de cent. Il y célèbre les hommes les plus distingués dans l'église, dans les armes, dans les loix, & enfin dans les sciences, les lettres & les arts. Un pareil assemblage est une grande & belle idée : c'est là qu'on retrouve avec plaisir Corneille & Condé, Turenne & Racine, Pascal & Sully, Colbert & Descartes, Molière & le maréchal de Luxembourg ; la Fontaine & Quinaut, avec le premier président Lamoignon & Duquesne. Il faut avouer que Godeau, évêque de Vence, & Benserade, & Voiture, & Sarrazin, & Coëffeteau,

& Santeuil, ne font pas tout-à-fait des grands hommes de la même espèce; mais il y en a d'autres, tels que du Cange, si justement fameux par son glossaire; Sirmond par son travail sur les conciles de France & sur les capitulaires de Charles le Chauve; Pétau par sa chronologie; Joseph Scaliger par l'érudition la plus profonde sur l'antiquité; les deux frères Pithou, & Pierre Dupuy, garde de la bibliothèque du roi, par la vaste étendue de leurs connoissances sur notre histoire; tous hommes célèbres dans leur siècle, & qui ne sont peut-être pas assez estimés dans le nôtre. Mais nos richesses nous rendent ingrats; nous oublions les hommes laborieux qui se sont ensevelis dans la mine pour nous tirer de l'or, & nous ne louons que l'artiste qui l'emploie. Aujourd'hui, d'ailleurs, que les grandes connoissances s'effacent & se perdent; aujourd'hui que la science de l'histoire se ré-

duit presque à des anecdotes, qu'on abrège tout pour paroître tout savoir, & que la vanité, empressée à jouir, n'estime plus dans aucun genre que ce qu'elle peut étaler dans un cercle; ces recherches pénibles, ces discussions profondes, ces monumens, fruits de quarante ans de travail & d'étude, qui n'ont que le mérite d'instruire sans amuser, & dont le matin on ne peut rien détacher pour citer le soir, doivent nécessairement parmi nous perdre de leur estime. Ces ouvrages fatiguent notre impatience & la rebutent. On peut les comparer à ces armes antiques que la curiosité & un vieux respect conservent encore dans nos arsenaux, ces armes que portoient nos aïeux, mais que nous soulevons à peine, & dont le poids aujourd'hui effrayeroit notre mollesse.

Après tous ces noms on en trouve d'autres qui sont encore célèbres dans des genres différens; le président de

Thou, immortel par ſon hiſtoire; & le préſident Jeannin, qui fut négociateur & miniſtre; & le cardinal d'Oſſat, qui ſe créa lui-même; & le père Merſenne, digne d'être l'ami de Deſcartes; & Gaſſendi, preſque digne d'être ſon rival; & le fameux Arnaud qui écrivit avec génie, & fut malheureux avec courage. Enfin, ceux qui ſentent tout le prix des talens, & qui ont le goût des arts, voient avec intérêt, à la ſuite des princes, des généraux & des miniſtres, les noms des artiſtes célèbres; de Lully, de Manſart, de Lebrun; de ce Claude Perraut qu'on eſſaya de tourner en ridicule, & qui étoit un grand homme; de la Quintinie, qui commença par plaider avec éloquence, & qui finit par inſtruire l'Europe ſur le jardinage; de Mignard, dont ſes parens voulurent faire un médecin, & dont la nature fit un peintre; du Pouſſin, qui, las des intrigues & des petites cabales de Paris,

retourna à Rome vivre tranquille & pauvre; de Lesueur, qui mérita que l'envie allât défigurer ses tableaux; de Sarrazin, qui, comme Michel-Ange, fut à la fois sculpteur & peintre, & eut la gloire de créer les deux Marsis & Girardon; de Varin, qui perfectionna en homme de génie l'art des médailles; enfin du célèbre & immortel Calot, qui eut l'audace, quoique noble, de préférer l'art de graver à l'oisiveté d'un gentilhomme, & qui imprima à tous ses ouvrages le caractère de l'imagination & du talent.

Il n'est pas inutile de remarquer que lorsque ces éloges parurent, quelques hommes trouvèrent mauvais qu'on eût déshonoré des Cardinaux & des Princes, jusqu'à les mettre à côté de simples artistes. Il faut avouer que cette espèce de sentiment a quelque chose de singulier. On veut qu'il y ait des rangs, même après la mort, & que les titres des Grands passent,

pour ainsi dire, à leurs réputations. On craint que leurs noms même ne se heurtent & ne se froissent dans la foule; & il faut que les autres noms se rangent par respect. Il est nécessaire sans doute, & l'ordre de la société, fondé sur la politique & sur les loix, demande que ces distinctions subsistent pendant la vie; mais des cendres renfermées dans des tombeaux, deviennent égales. Chez la postérité il n'y a plus de rangs, il n'y a que des hommes. Qu'on se rappelle le mot de Charles Quint aux grands d'Espagne. Il avoit ramassé le pinceau du Titien, & ses courtisans s'en étonnoient. » Je » puis, leur dit-il, en un moment, » faire vingt hommes plus grands que » vous; Dieu seul peut faire un hom» me tel que le Titien ». Voilà ce que Perraut avoit répondu d'avance à ses censeurs. Il auroit pu ajouter que parmi les grands talens même, ou politiques, ou militaires, il y en a beau-

coup qui, après eux, ne laissent point de traces ; au lieu que les monumens des arts restent. Ils instruisent & charment encore la postérité. Les noms d'Apelle & de Phidias étoient peut-être aussi chers à la Grèce que celui de Thémistocle ; & de tous les généraux de l'Italie moderne quel est celui dont le nom est mis à côté de Raphaël ?

J'ai déja dit un mot de la manière dont ces éloges sont écrits. L'auteur s'est défendu avec sévérité tout ornement. Chaque éloge n'est qu'une notice très-courte, qui contient les faits avec les dates, & presque sans réflexions. Ce sont des dessins où l'artiste n'a employé que le trait pour dessiner sa figure, & en saisir le caractère & l'attitude. Dans ce genre-là même, ces éloges pourroient être beaucoup plus piquans qu'ils ne sont. Le style a trop peu de saillie ; le seul mérite est le fond, c'est-à-dire la multi-

tude & la justesse des connoissances. Une anecdote connue sur ces éloges, c'est qu'on en fit exclure Arnaud & Pascal. Leurs ennemis auroient voulu apparemment anéantir ces deux noms, & défendre même à la postérité de s'en souvenir ; mais ces efforts ne servirent qu'à prouver l'impuissance de la haine. Le public n'aime ni les tyrans d'autorité, ni les tyrans d'opinion. On loua un peu plus ceux qu'il étoit défendu de louer, & on leur appliqua, comme on sait, ce fameux passage de Tacite : *Præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quod effigies eorum non visebantur.* Il fallut à la fin rétablir leurs éloges. On reconnut qu'il étoit plus aisé d'obtenir un ordre, que de détruire deux réputations ; & malgré une cabale, Arnaud & Pascal restèrent de grands hommes.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXIII.

Des Eloges ou Panégyriques adressés à Louis XIV. Jugement sur ce Prince.

SI on louoit ainsi des hommes célèbres qui n'étoient plus, & dont quelques-uns même avoient vécu dans la pauvreté & dans l'exil, à plus forte raison devoit-on louer Louis XIV, & vivant, & prince, & conquérant, & absolu. Aussi les éloges ne furent jamais tant prodigués. Louis XIV a été plus loué pendant son règne, que tous les Rois ensemble de la monarchie ne l'ont été pendant douze siècles. On ne le louoit pas seulement, comme on loue tous les princes, par intérêt, par reconnoissance, par flatterie, par habitude, par vanité; on le louoit encore par admiration & par enthousiasme. Ce fut une ivresse de

quarante ans. On n'écrivoit, on ne prononçoit rien où le nom de Louis XIV ne fût mêlé. Le ſtyle avoit pris par-tout je ne ſais quel ton de panégyrique; ce fut celui même des Maſcaron, des Fléchier & des Boſſuet, toutes les fois qu'ils parloient de Louis XIV: & où n'en parlènt-ils pas? Il n'y a pas un de leurs diſcours où, en déplorant les vanités du monde, ils n'aient l'art d'amener adroitement ce nom, & ne célèbrent, en paſſant, les exploits, les merveilles & la ſageſſe étonnante de ce prince. Si des orateurs de ce mérite donnoient un tel exemple, on ſe doute bien qu'il étoit ſuivi. Tous ceux qui prêchoient, prirent l'habitude de louer. On parloit à Louis XIV de ſes devoirs, mais on lui parloit preſqu'autant de ſes vertus: on mêloit avec adreſſe au langage de l'évangile le langage des cours.

Outre ces éloges périodiques & ſaints, il y en avoit d'autres tout

profanes, que chaque circonstance & chaque année faisoit naître. On n'en trouve guères avant la mort de Mazarin: jusqu'à ce moment le roi n'exista point. Malheureusement le crédit du ministre se prolongeoit par l'enfance du maître; mais peu après cette époque les panégyriques commencent. Dès 1663, panégyrique sur *Louis Dieu-donné*: c'étoit le nom de ce prince, dont la naissance fut regardée comme une faveur du Ciel. Il avoit alors vingt-cinq ans, avoit humilié le pape, forcé le roi d'Espagne à lui céder le pas, donné un carrousel, & acheté cinq millions la ville de Dunkerque. En 1664, année où le pape envoya faire des excuses au roi, panégyrique où la *magnanimité* de Louis XIV est comparée à celle de Jules César, par un Cordelier. Une autre année, panégyrique sur les jeux & les divertissemens que Louis XIV donnoit trois fois la semaine dans le

grand appartement de Versailles. En 1667 & 1668, panégyriques sur la conquête de la Flandre & de la Franche-Comté. En 1672, débordement de panégyriques sur la conquête de la Hollande. En 1679, panégyrique de Charpentier sur la paix de Nimègue. En 1680, panégyrique sur Louis le Grand, par un évêque d'Amiens. En 1685, panégyrique prononcé à Caen sur une statue élevée à Louis XIV. En 1687, panégyrique où l'on célèbre le triomphe du roi sur l'héréfie. En 1690, panégyrique prononcé à Valence par un Capucin. Autre panégyrique à Arras par un Carme. Autre panégyrique en 1699, par un Cordelier. Je ne compte pas tous ceux des Jésuites ; je ne crains pas d'exagérer en disant qu'il y en eut au moins une centaine de leur part, en François, en Latin, en Italien, en Espagnol. A cette liste, qui est déja longue, joignez encore un panégyrique

par un M. Tallemand, orateur assez inconnu aujourd'hui; & un panégyrique historique du roi, par un M. de Callières, qui avoit été négociateur; & le fameux panégyrique de Louis XIV, par ce Pélisson qui parut grand dans le malheur de Fouquet, qui fut ensuite adroit & heureux, qui fut long-temps célèbre par son éloquence, & que l'on cite encore, mais qu'on lit peu. Ajoutez le panégyriqne du roi, commencé par Bussy-Rabutin, dans le temps même où il étoit, par ordre du roi, à la Bastille, ouvrage où, avec toute la sincérité d'un homme disgracié qui veut plaire, Bussy parle à chaque ligne & de sa tendresse passionnée, & de sa profonde admiration pour le plus grand des princes, qui n'en voulut jamais rien croire. Tout le monde connoît les douze panégyriques prononcés dans différentes villes d'Italie par des hommes à qui la magnificence de Louis XIV avoit

prodigué les pensions, & qui dans un roi étranger honoroient plus qu'un maître, puisqu'ils honoroient un bienfaiteur. Enfin on peut y joindre cette foule de complimens & de panégyriques prononcés dans l'Académie Françoise, qui fut pendant soixante ans une espèce de temple consacré à ce culte. Ce n'est que pour Louis XIV, comme on sait, que l'élégant & harmonieux Despréaux suspendoit la satyre, & ce zèle ardent de déchirer ses ennemis pour l'honneur du goût. Tour-à-tour caustique & flatteur, mais flatteur brusque, il épuisoit son esprit à imaginer de nouvelles formules de satire & d'éloge. On cite encore aujourd'hui ses Remercimens & ses discours en vers, & son discours de la Mollesse, & cette fameuse épître, où, selon un poëte Anglois un peu de mauvaise humeur, il fit deux cents vers pour chanter que Louis n'avoit pas passé le Rhin. C'est pour Louis XIV que les

grand Corneille, déja vieux, composa, avec son génie qui aggrandissoit tout, un demi-volume de vers qu'on ne lit plus. Racine le loua indirectement dans ses tragédies & dans quelques pièces détachées; Molière dans ces comédies aujourd'hui peu connues qu'il fit pour les fêtes de Versailles. Enfin il n'y eut pas jusqu'à la Fontaine qui ne devînt courtisan; & le Fablier de madame de Bouillon porta des vers pour Louis XIV. Je ne parle pas de la quantité innombrable de poëtes, qui n'ayant que du zèle sans talens, étoient vils ou empressés sans plaire, & composoient de petites épîtres obscures & des sonnets sur le roi, que ni lui, ni personne ne lisoit. Il ne s'agit ici que des hommes qui flattoient avec génie. Dans ce nombre on ne doit pas oublier Quinaut & ses prologues célèbres. Il fallut que l'auteur immortel d'Atis, de Théſée & d'Armide pliât son génie à ce refrein

éternel de flatteries harmonieuses.

Ainsi tout prédicateur, tout orateur, tout historien, tout poëte, enfin tout ce qui parloit, tout ce qui écrivoit sous ce règne, louoit & flattoit à l'envi. Cet esprit avoit passé jusques dans les atteliers des artistes: la peinture, la sculpture & la gravure retraçoient sans cesse à Louis XIV tout ce qu'il avoit fait de grand. Enfin les inscriptions immortalisoient l'éloge sur le marbre, ou l'imprimoient sur l'airain. Je ne parle pas de celles qui ne furent que projettées, mais qui marquent toujours l'esprit du temps, telles que l'*incroyable passage du Rhin, la merveilleuse prise de Valenciennes, &c.* Heureusement il y a un point où l'excès est ridicule; & si on ne craint pas de s'avilir, on craint du moins de choquer le goût. Ces inscriptions n'eurent pas lieu: je parle de celles de la place Vendôme, où il est dit, par exemple, que Louis XIV

ne fit la guerre que malgré lui. L'Europe & la France savent quelle fut la vérité de cet éloge.

Ce torrent de panégyriques s'arrêta pourtant, & fut suspendu pendant la guerre de la succession d'Espagne. Des hommes sans cesse entourés des malheurs publics & des leurs, des hommes qui n'entendent parler au-dehors que de batailles perdues, & qui chez eux ont le triste spectacle de la misère & de la faim, ne seroient pas disposés à louer le gouvernement même qui seroit le plus sensible à leurs maux. Toujours les rois sont jugés par les succès, & le contraste de la misère présente obscurcit même l'ancienne grandeur. S'il est vrai, comme on le dit, qu'en 1709 un prince, ennemi de Louis XIV, maître de Bruxelles, y donna pendant l'hiver un spectacle composé tout entier des prologues de Quinaut; ce fut la vengeance la plus cruelle. La hauteur

insultante des conférences de Gertruidemberg n'a rien de plus humiliant. Peut-être même un pareil triomphe est au dessous d'un grand homme. C'étoit les armes à la main, c'étoit à Hochstet, à Malplaquet, à Turin, & non sur un théâtre d'opéra, qu'il étoit beau au Prince Eugène de se venger de Louis XIV. La bataille de Denain & Villars ramenèrent enfin la paix & les panégyriques. On recommença à louer, mais avec moins de faste. La paix d'Utrecht fut célébrée. On vit même paroître un éloge historique du Roi en 1714, par un Abbé de Bellegarde. On sait qu'il mourut l'année suivante; & tandis que le peuple, toujours extrême, étoit loin de témoigner pour sa cendre le respect qu'il lui devoit & comme à son souverain, & comme à un homme qui avoit fait de grandes choses pour la France, les orateurs sacrés & les gens de lettres portèrent leurs derniers hommages

sur sa tombe. Par une loi éternelle, tout Prince doit naître, vivre, mourir, & être enterré au bruit des éloges. L'habitude, la reconnoissance, & le respect satisfirent à tout. La Mothe, avec sa prose harmonieuse & facile, prononça dans l'Académie Françoise l'éloge funèbre de ce Roi. Toutes les chaires retentirent de ses vertus. Il y eut en France vingt-sept ou vingt-huit oraisons funèbres. On en prononça en Espagne, en Portugal, à Rome, en différentes villes d'Italie, dans presque toute l'Europe. A la fin ce grand concert des panégyriques cessa : tout se tut ; & la voix de la postérité se fit entendre.

Il ne seroit peut-être pas inutile maintenant de peser ce Roi si célèbre, & d'apprécier tous les éloges qu'on lui prodigua. Long-temps on porta son culte jusqu'au fanatisme ; aujourd'hui peut-être on cherche trop à se venger de cette admiration. On fut

trop ébloui de ses succès : on est trop frappé de ses fautes. La balance de la Renommée, qui est presque toujours inégale pour les Rois, a penché tour à tour des deux côtés opposés pour Louis XIV. Essayons, s'il est possible, de la fixer. Mais pour bien juger ce Prince, il ne faut consulter ni les éloges même, qui adressés par des sujets à des Rois, sont de même valeur que les complimens de société entre les particuliers ; ni les cris des Protestans, à qui peut-être il n'avoit vendu que trop cher le droit de le haïr ; ni les papiers des Anglois, qui le redoutèrent trop pour consentir à l'estimer ; il faut consulter l'histoire & les faits.

Jamais la France n'eut autant d'éclat que sous Louis XIV ; mais cet éclat, comme on sait trop, fut mêlé d'orages. Sous lui, la France compta trente ans de victoires, & dix ans de désastres. Elle conquit des provinces, & vit ses provinces épuisées. Elle

donna la loi à l'Europe, & fut sur le point d'être démembrée par toutes les puissances de l'Europe. Ce contraste de malheur & de gloire, cette brillante administration pendant un temps, cette administration pénible & forcée pendant l'autre, naquit des mêmes principes ; tout fut enchaîné. Louis XIV eut dans son caractère je ne sais quoi d'exagéré qui se répandit sur sa personne, comme sur tout son règne. Il fut jetté, pour ainsi-dire, hors des bornes de la nature. Cependant cette exagération même lui donna une idée de grandeur d'où résulta beaucoup de bien. C'est à elle que Louis XIV dut les principales qualités de son ame ; cette droiture ennemie de la dissimulation, & qui ne sut presque jamais s'abaisser à un déguisement ; cet amour de la gloire qui en élevant ses sentimens, lui donnoit de la dignité à ses propres yeux, & lui faisoit toujours sentir le besoin de

s'estimer ; cette application qui dans sa jeunesse même fut toujours prête à immoler le plaisir au travail ; cette volonté qui savoit donner une impulsion forte à toutes les volontés, & qui entraînoit tout ; cette dignité du commandement qui, sans qu'on sache trop pourquoi, met tant de distance entre un homme & un homme, & au lieu d'une obéissance raisonnée produit une obéissance d'instinct, vingt fois plus forte que celle de réflexion ; ce desir de supériorité qu'il étendoit de lui à sa nation, parce qu'il regardoit sa nation comme partie de lui-même, & qui le portoit à tout perfectionner ; le goût des arts & des lettres, parce que les lettres & les arts servoient, pour ainsi-dire, de décoration à tout cet édifice de grandeur ; enfin la constance & la fermeté intrépide dans le malheur, qui ne pouvant diriger les événemens, en triomphoit du moins, & prouva à

l'Europe qu'il avoit dans son ame une partie de la grandeur qu'on avoit cru jusqu'alors n'être qu'autour de lui.

Mais le même caractère qui peut-être donna à Louis XIV toutes ces qualités, fit aussi la plûpart de ses défauts. Il créa en lui un goût de magnificence & de luxe, qui s'accorde rarement avec une ame élevée, & qui cependant chez lui ne l'excluoit pas ; goût qui se répandit sur ses bâtimens, sur ses jardins, sur ses fêtes, & trop souvent substitua des dépenses de faste à des dépenses utiles. Il lui donna ce goût éternel de représentation qu'il porta par-tout, même à la guerre, où cependant ses armées & ses victoires représentoient assez bien pour lui. Il répandit sur toute sa personne, & mit dans ses regards même, une affectation de grandeur qui avoit un peu besoin de sa réputation & de son rang pour ne pas étonner,

& sembloit vouloir commander le respect plutôt que l'attendre. Il forma au dedans le caractère de sa politique, & lui fit croire que la nation étoit lui, & que ses propres besoins étoient ceux de l'Etat. Enfin il lui inspira au dehors une ambition qui, comme celle de la plûpart des conquérans, n'étoit pas en lui l'effet d'une ame ardente & emportée, mais qui tenant plus à la hauteur qu'à l'impétuosité du caractère, méditoit tranquillement, & exécutoit avec une fierté calme, des plans d'agrandissement & de conquêtes. Delà ce débordement d'un pouvoir qui menaçoit tout; cette hauteur avec les Rois & presque tous les états; ce plan si vaste de subjuguer la Flandre, d'abaisser la Hollande, de resserrer la Savoie, de dominer en Italie, de donner des Electeurs à l'Empire, un Roi à l'Angleterre, son petit-fils à l'Espagne, &

d'embrasser par lui ou par ses enfans, Paris, Naples, Milan, Madrid, tandis que ses flottes iroient parcourir l'océan, & feroient respecter son nom des ports de Brest ou de Toulon jusqu'à Siam, & aux côtes de la Jamaïque ou du Brésil.

Il faut convenir que ces projets ont de la grandeur, mais une espèce de grandeur qui manque, pour ainsi dire, de proportion & de règle. On peut dire en général que Louis XIV mesura un peu trop ses forces par son caractère. Il ne prévit point assez que dans la constitution économique des Etats, de longues victoires ressemblent presque à des défaites; que tout ce qui est violent, s'use par sa violence même; que de grandes puissances unies pour résister, doivent à proportion s'affoiblir beaucoup moins qu'une grande puissance armée pour attaquer; que les grands hommes qui à la tête de ses armées étoient fiers de le servir,

devoient par leur exemple faire naître d'autres grands hommes pour le combattre; que toutes les fois qu'on fait de grands efforts, il ne peut y avoir de succès que ceux qui sont rapides, parce que les moyens extrêmes tendent toujours à s'affoiblir. Comme l'esprit, chez les hommes, est presque toujours gouverné par le caractère, Louis XIV ne fit point des calculs qui n'auroient été que ceux d'une politique sage. Il exagéra donc tout à la fois & ses projets & ses moyens; & delà, après quelques années d'éclat, le dépérissement, la ruine & le malheur. Ce défaut influa non-seulement sur la France, mais sur l'Europe entière. Par-tout il fallut opposer de grandes forces à de grandes forces. La paix tarit le sang, & ne diminua point les charges publiques. Comme on craignoit sans cesse, il fallut sans cesse être en état de combattre. Toutes les administrations furent forcées, tous les

ressorts tendus ; & l'erreur d'un seul homme changea le système de vingt gouvernemens.

On voit que le bien & le mal de ce règne célèbre tient à une seule idée, une idée de grandeur, tantôt exagérée & tantôt vraie. Il est probable que si Louis XIV avoit reçu une éducation digne de la vigueur de son caractère, il eût joint à la passion des grandes choses, le génie qui les juge, & que sur-tout il eût appris l'art le plus difficile des Rois, celui de n'abuser ni de ses vertus, ni de ses forces.

Si on l'examine du côté des talens, il avoit un coup-d'œil sûr. Entouré de grands hommes, il eut le mérite de les croire. L'application lui donna le génie de l'expérience ; mais il apprit plus en dix ans à l'école des malheurs, qu'il n'avoit appris en quarante ans de gloire. Les événemens heureux trompent & séduisent ; c'est la flatterie la plus dangereuse pour les Rois : au lieu

que la févérité du malheur accuse les fautes & les foiblesses. Il eut des connoissances sur le gouvernement: mais ayant passé presque tout son règne en grandes entreprises, c'est-à-dire à conquérir ou à résister ; au lieu de pouvoir diriger à son gré ses plans & ses systêmes, il étoit forcé de plier ses plans à ses besoins. Les événemens commandoient à ses principes ; & son administration fut toujours entraînée par le cours violent des affaires.

Comme guerrier, il fut éclipsé par ses sujets. Les fers de François I lui ont laissé plus de gloire militaire que toutes les conquêtes de Louis XIV ne lui en donneront peut-être dans la postérité. Trajan & Henri IV, quand ils commandoient leurs armées, marchoient & vivoient en soldats ; Louis XIV, dans les camps, parut toujours en Roi. Il mêla la pompe du trône à la fierté imposante des armées, & déployant une grandeur tranquille

sans jamais se montrer de près à la fortune, son mérite fut d'inspirer à ses généraux l'orgueil de vaincre, & à ses troupes l'orgueil de combattre & de mourir pour lui.

Il est peut-être difficile de déterminer à quel point il connut les talens & les hommes. D'abord il faut lui rendre graces, au nom de la France & de l'humanité, de ce qu'il choisit, pour élever ses enfans, Montausier & Bossuet, Fénelon & Bauvilliers. Occupé de l'éclat de son règne, il confia l'espérance du règne suivant à la vertu & au génie. Ce fut un mérite sur-tout d'avoir apprécié la morale inflexible & la franchise sévère de Montausier dans une cour où la volupté se mêloit au faste, & où l'excès de la flatterie corrompoit la gloire. A l'égard de ses autres choix, Turenne & Condé lui furent montrés par la renommée. Luxembourg, qu'il n'aimoit pas, le força,

par son génie, à l'employer. Vendôme eut beaucoup de peine à parvenir au commandement. Catinat, de simple volontaire, devint maréchal de France; mais ce même Catinat, après des victoires, essuya des dégoûts, & fut rendu inutile à son pays qu'il auroit pu défendre. Ce prince eut deux ministres célèbres; Colbert, qui enrichit l'état par ses travaux, & dont les erreurs même furent celles d'un citoyen & d'un grand homme; Louvois, dont l'esprit étendu & prompt sembloit né pour la guerre, & servit son maître en désolant l'Europe. Colbert lui fut donné par Mazarin, Louvois par le Tellier. Je ne parle pas de Barbésieux, de Pelletier, de Chamillard, du choix de plusieurs généraux dans la guerre de 1701: du moins ces choix furent réparés par d'autres; & Villars, & Vendôme, & Bervik annoncèrent que dans cette décadence même il savoit

encore trouver les grands hommes. Ne lui reprochons pas des malheurs encore plus que des fautes : mais la disgrace de Fénelon & son exil ; mais la proscription de l'ouvrage le plus éloquent que la vertu ait jamais inspiré au génie ; il est difficile sans doute d'excuser cette erreur dans un roi aussi célèbre.

Si on porte sa vue sur l'intérieur de l'état, on est frappé d'un grand tableau. On voit Louis XIV, à travers un enchaînement de conquêtes & de victoires, s'occuper des loix, des arts, de la population, de l'agriculture & du commerce : mais l'homme qui discute & qui juge, en admirant tant de travaux célèbres, examine ce qui leur a manqué du côté de la perfection ou de la durée. On remarque sur les loix, qu'en diminuant l'abus des procédures, & réglant la forme des tribunaux, il laissa subsister le vice de cent législations opposées, & ne fit

qu'ébaucher un ouvrage immense ; qui parmi nous attend encore le zèle d'un grand homme ; sur l'agriculture, qu'il connut peu les vrais principes qui l'encouragent, principes découverts par Sully, employés dans les belles années de Henri IV, oubliés sous le ministère orageux & brillant de Richelieu, retrouvés ensuite par Fénelon, & développés avec succès dans ce siècle, où les grands besoins font chercher les grandes ressources ; sur le commerce, qu'il eut peut-être sur cet objet des vues beaucoup plus vastes que solides, que ses vues même étant en contradiction avec ses besoins, d'un côté il vouloit le favoriser, & de l'autre il le chargeoit d'entraves ; sur les manufactures, qu'il les encouragea avec grandeur, mais qu'il fit quelquefois de ces arts utiles le fléau de l'état, en immolant le laboureur à l'artisan ; enfin sur la partie militaire, que sa perfection même nous donna

une

une gloire éclatante & dangereuse, qu'elle arma la France contre l'Europe, & l'Europe contre la France, & fut récompensée & punie par trente ans de carnage. Ainsi, de quelque côté qu'on jette les yeux, on voit des succès & des malheurs; on voit de grandes vues & de grandes fautes; on voit le génie, mais tel qu'il est chez les hommes, & sur-tout dans les objets de gouvernement, toujours limité ou par les passions, ou par les erreurs, ou par les bornes inévitables que la nature a assignées à toutes les choses humaines.

Si on cherche à travers tant d'éclat quel fut le bonheur des citoyens, on conviendra que les peuples comme les hommes ne peuvent être heureux que dans un état de calme, & loin des grands efforts que supposent de grands besoins. Il faut, pour le bonheur d'un peuple, que l'industrie soit exercée & ne soit pas fatiguée; il faut qu'il soit

encouragé au travail par le travail même; que chaque année ajoute à l'aisance de l'année qui la précède; qu'il soit permis d'espérer quand il n'est pas encore permis de jouir; que le laboureur, en guidant sa charrue, puisse voir au bout de ses sillons la douce image du repos & de la félicité de ses enfans; que chaque portion qu'il cède à l'état, lui fasse naître l'idée de l'utilité publique; que chaque portion qu'il garde, lui assure l'idée de son propre bonheur; que les trésors, par des canaux faciles, retournent à celui qui les donne; que les dépenses & les victoires, tout jusqu'au sang versé, porte intérêt à la nation qui paye & qui combat; & que la justice même, en pesant les fardeaux & les devoirs des peuples, n'use pas de ses droits avec rigueur, & se laisse souvent attendrir par l'humanité, qui n'est elle-même qu'une justice.

D'après ces principes, qu'on juge

de la félicité réelle des peuples dans un règne de soixante-douze ans, où il y eut quarante-six ans de guerre. Ce n'est pas que je confonde toutes les époques de ce règne célèbre : la France fut heureuse, ou parut l'être jusqu'à la guerre de 1688 ; mais après cette époque tout change. Je ne parle pas des dernières années de ce prince ; je plains tant de grandeur suivie de tant de désastres. Je répéterai seulement ce que ce roi célèbre eut la magnanimité de se reprocher lui-même en mourant. Dans ces momens où tout fuit, mais où la vertu reste ; où les flatteries & les éloges de cinquante années se taisent pour laisser élever la voix de la conscience & de la vérité qui ne meurt pas ; où l'ame tranquille & courageuse pèse dans un calme terrible tout ce qui a été, & seule avec elle-même, apprécie les crimes, les succès, les victoires ; & toutes ces tristes grandeurs humaines,

qui vont la quitter; dans ces momens il se reprocha d'avoir sacrifié à un vain désir de gloire la félicité des peuples. J'oppose les remords d'un grand homme mourant aux éloges trop fastueux & trop vains, qui quelquefois lui furent prodigués pendant sa vie.

Malgré ses fautes & ses malheurs, son règne sera à jamais distingué dans notre histoire, & c'est la plus brillante époque de notre nation. Jusqu'alors les François, moins grands que factieux, ayant besoin d'agiter & d'être agités, plus capables d'un mouvement prompt & rapide que d'une application & de vues suivies, n'avoient encore appris à gouverner ni leur caractère, ni leurs idées. Il leur manquoit je ne sais quoi de calme qui arrêtât leurs forces & qui les rassemblât, qui les rendît utiles en les dirigeant. Le gouvernement de Louis XIV produisit cet effet. En donnant de la

consistance à la nation, ce prince lui donna de la grandeur. Notre esprit naturel devint du génie; notre activité inquiète, de la force; notre impétuosité, un courage docile & terrible; tout prit un caractère, & l'esprit national, (car nous commençâmes alors à en avoir un) formé par de grands exemples & de grands objets, acquit un degré de hauteur inconnue jusqu'alors. Les François, sous son règne, s'honoroient d'une soumission qui les rendoit grands. Au-dehors, ils donnoient des loix; au-dedans, ils mêloient l'obéissance à la gloire. Leur nom étoit le premier de l'Europe. Ils furent pendant trente ans ce qu'eussent été les Perses vainqueurs à Salamine & à Marathon, unissant la grandeur de Persépolis & d'Ecbatane aux arts brillans & à la politesse douce & voluptueuse d'Athènes.

On ne peut douter que cette foule

de grands hommes qui parurent alors, ne fût le fruit d'un gouvernement attentif & éclairé. Eh! qui, dans un pays & dans un siècle ingrat, où quelquefois comme dans l'ancienne Rome, on puniroit l'honnête homme de ses vertus, & l'homme de génie de ses talens, qui voudroit se livrer à des travaux pénibles & se donner la peine d'être grand? On doit savoir gré à Louis XIV d'avoir répandu de l'éclat sur les talens & sur les arts, d'avoir su apprécier les hommes que leur fortune rend obscurs, mais que leur génie rend célèbres, qui ne sont point destinés par leur naissance à approcher des rois, mais qui sont quelquefois destinés à honorer leur règne. Ainsi, après s'être occupé de ses grands desseins avec ses généraux & ses ministres, il se délassoit quelquefois en conversant avec Racine: il ordonnoit qu'on représentât devant lui les chefs-d'œuvre du vieux Corneille:

il sentoit de l'orgueil à se voir servir dans son palais par l'auteur du Misantrope & du Tartuffe, & donnant à Molière son roi pour défenseur, empêchoit qu'une cabale d'autant plus terrible, qu'on y mêloit le nom de la vertu, n'opprimât un grand homme.

Quel sera donc le rang que Louis XIV occupera parmi les rois? Celui d'un prince qui, placé dans une époque où sa nation étoit capable de grandes choses, sut profiter des circonstances sans les faire naître; qui, avec des défauts, déploya néanmoins toute la vigueur du gouvernement; qui, suppléant par le caractère au génie, sut rassembler autour de lui les forces de son siècle & les diriger, ce qui est une autre espèce de génie dans les rois; qui enfin donna un grand mouvement & aux choses & aux hommes, & laissa après lui une trace forte & profonde.

On l'a comparé à Auguste; il lui

reſſembla bien peu. Il ſut comme lui employer les talens, & faire ſervir les grands hommes à ſa renommée; mais il falloit qu'Octave ſe ſervît de ſes égaux pour ſa grandeur, & leur perſuadât qu'il avoit droit à leurs victoires, quoiqu'il ne tînt ce droit que de leurs victoires même. Louis XIV, armé de la ſouveraineté, commandoit à des hommes qui lui devoient en tribut leur ſang & leur génie. Tous deux protégèrent les lettres; mais Auguſte, en honorant de ſa familiarité Virgile, Horace & Tite-Live, honoroit des hommes nés tous citoyens comme lui: les proſcriptions ſeules avoient décidé s'ils auroient un maître. Louis XIV, né à la tête d'une monarchie, où par la conſtitution de l'état il n'y a de rang que celui qui eſt marqué par les titres, Louis XIV porté par ſon caractère même à une fierté de repréſentation qui augmentoit encore les diſtances, en rapprochant de lui

les hommes de génie, fit peut-être plus & pour leur gloire & pour la ſienne.

Si maintenant on le compare aux rois célèbres de notre nation, on trouvera qu'il fut loin de cet eſprit vaſte & puiſſant de Charlemagne: mais l'un déploya de grandes vues chez un peuple barbare; l'autre ſeconda les lumières & les vues d'un peuple inſtruit. On trouvera qu'il eut moins de ſageſſe, mais plus d'éclat que Charles V; moins de bonté, mais beaucoup plus de talens que Louis XII. Il fut plus laborieux, plus appliqué, plus roi que François I; mais il n'eut point ſes graces fières & aimables, ni cette valeur éblouiſſante qui parut à Marignan, & qui fit pardonner Pavie. On ne le comparera point à Henri IV. Le mérite de l'un fut de rapeller toujours ſa grandeur; le mérite de l'autre, de faire oublier la ſienne.

Ainsi Louis XIV eut un caractère unique, & qui ne fut qu'à lui. Sa gloire (& c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue en le jugeant) fut d'avoir élevé sa nation. C'est cette gloire si rare qui justifie ses panégyristes, & lui assure notre reconnoissance. Je voudrois donc que lorsque les monumens, qui ont été élevés à ce roi célèbre, seront détruits par le temps, & que ces statues & ces marbres menaceront de s'écrouler, on lui élevât alors un autre monument. Je voudrois qu'on le représentât debout & désarmé, tel qu'il étoit dans sa vieillesse & peu de temps avant de mourir, foulant à ses pieds toutes les médailles de ses conquêtes : lui-même, au lieu d'esclaves, seroit entouré de la plupart des grands hommes qui ont illustré son règne. Là on verroit Turenne & Condé, Catinat & Vauban; Lamoignon tiendroit à la main le code des ordonnances;

Colbert, ses plans de marine & de commerce; Racine s'avanceroit sur les pas de Corneille; Moliere & la Fontaine suivroient: après eux viendroient les artistes célèbres. Louis XIV paroîtroit, animant tout de ses regards; & au bas de sa statue la postérité écriroit ces mots: *sous lui les François furent grands.*



CHAPITRE XXXIV.

Des Panégyriques depuis la fin du règne de Louis XIV jusqu'en 1748. D'un Eloge funèbre des Officiers morts dans la guerre de 1741.

L'ESPRIT de panégyriques demeura presqu'assoupi en France depuis 1715 jusqu'en 1744, c'est-à-dire près de trente ans. Sous la régence, de nouvelles combinaisons de fortunes occupèrent tout. D'un bout du royaume à l'autre, l'esprit n'eut qu'une idée, & l'ame qu'un mouvement. On se disputoit de l'or & du papier. C'étoit une assez grande occupation que celle de s'enrichir, de s'appauvrir, de s'ennoblir, d'acheter, de vendre, d'échanger, de calculer, de prévoir, & de ruiner ses créanciers ou ses amis. On vit paroître beaucoup d'édits, quelques chansons, & point de panégyriques.

Ajoutez qu'il y a des caractères de princes qui, même avec des talens & des vertus, déconcertent pour ainsi-dire l'éloge. On louoit sous Louis XIV, on plaisantoit sous le Régent. La nation gaie & légère préféroit alors un bon mot à cent panégyriques. D'ailleurs le Régent avoit le secret des hommes & des cours. Son esprit l'avoit mis dans la confidence de tout; il connoissoit les petits ressorts des grandes choses, & il avoit le malheur de ne pouvoir être dupe de rien. Un philosophe derrière les coulisses rit presque toujours des battemens de mains du parterre.

Le cardinal Dubois, qui ne dut son élévation qu'à la bizarrerie des circonstances, qui ne mit pas même la décence à la place des mœurs, & qui eût avili les premières places, si jamais la puissance chez les hommes pouvoit l'être, ne se respecta point assez pour se faire respecter. Malgré son pouvoir, il ne trouva point de panégyristes. Il

n'en désira pas même. Quand le faux enthousiasme des éloges ne l'eût point ennuyé, cet enthousiasme l'eût fait rire; il se connoissoit. Il eut ce mépris de l'opinion publique, qui est le dernier vice dans un particulier, & le dernier crime dans un homme puissant.

Après lui, on ne travailla pas davantage dans le même genre, mais pour d'autres raisons. Le cardinal de Fleuri fut modeste & simple. Il eut l'ambition de l'économie & de la paix, deux choses qui font le bonheur des états, mais qui n'ébranlent point les imaginations. Il ne cherchoit point à éblouir les hommes pour les subjuguer; il n'abusoit point pour se faire craindre. D'ailleurs il n'étoit plus dans l'âge où les passions inquiètes & ardentes veulent occuper fortement les ames. Il gouverna sans bruit, ne remua rien, & content d'être absolu, ne chercha ni le faste du pouvoir, ni le faste des éloges: tout fut calme comme lui.

Vers 1744, les esprits changèrent. Il s'ouvrit une grande scène en Europe. Les dépouilles de la maison d'Autriche à partager, la France & l'Espagne unies contre l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne & l'Empire, une guerre importante, un jeune roi qui se montra à la tête de ses armées, les présages de l'espérance, les vœux des courtisans, enfin l'éclat des conquêtes & des victoires, & le caractère général de la nation, à qui il est bien plus aisé de ne pas sortir du repos que de s'arrêter dans son mouvement, tout donna aux esprits une sorte d'activité qu'ils n'avoient point eue peut-être depuis Louis XIV. La maladie du roi & sa convalescence achevèrent d'enflammer le zèle. On vit renaître les éloges en foule. Tous les talens s'exercèrent. La poésie rentra dans son ancienne fonction, celle de louer. L'ode ranima son enthousiasme presqu'éteint; on fut pathétique ou plai-

sant dans des épîtres ; on tâcha de mettre de la grandeur sans ennui dans des poëmes. On prononça avec pompe des discours éloquens, ou qui devoient l'être. Chaque jour voyoit naître & mourir des éloges nouveaux, en prose, en vers, gais, sérieux, harmonieux & brillans, ou durs & sans couleur, tous surs d'être lus un jour, & malheureusement la plupart presqu'aussi surs d'être oubliés le lendemain. Dans cette foule, il y eut pourtant des ouvrages qui furent distingués, & qui le méritèrent. Il y en eut, quoiqu'en petit nombre, où le génie seconda le zèle. Je n'en citerai que deux, que le nom seul de leur auteur suffiroit pour rendre célèbres. L'un est le panégyrique de Louis XV, & l'autre l'éloge funèbre des officiers morts dans la guerre de 1741. L'auteur de Mahomet & de Zaïre, le chantre de Henri IV, l'historien de Charles XII & de Louis XIV, voulut dans ces deux ouvrages célé-

brer des événemens qui intéressoient la France & l'Europe, & honorer tour-à-tour le prince & les sujets.

Le panégyrique du roi est fondé sur les faits qui se sont passés depuis 1744 jusqu'en 1748; & cette époque, comme on sait, fut celle de nos victoires. Ce qu'il n'est pas inutile de remarquer, c'est que l'auteur se cacha pour louer son prince, comme l'envie se cache pour calomnier. Mais les grands peintres n'ont pas besoin de mettre leurs noms à leurs tableaux; celui-ci fut reconnu à son coloris facile & brillant, à certains traits qui peignent les nations & les hommes, & sur-tout au caractère de philosophie & d'humanité répandu dans tout le cours de l'ouvrage.

On peut remarquer une différence singulière entre ce panégyrique & celui de Louis XIV par Pélisson. Pélisson est presque toujours orateur, & l'on voit qu'il veut l'être. Le panégy-

riste de Louis XV ne l'est jamais : il semble éviter l'éloquence comme l'autre paroît la chercher. Son style toujours élégant & noble s'élève au-dessus du style ordinaire de l'histoire ; mais il ne se permet nulle part ces mouvemens, ces tours périodiques & harmonieux, qui semblent donner plus d'appareil aux idées & un air plus imposant au discours. Peut-être cette différence est-elle seulement l'ouvrage du goût. Sans doute le panégyriste a pensé que toute espèce d'éloquence a un peu de faste, & que lorsque les événemens ont de la grandeur, le ton doit être simple. Peut-être aussi cette différence tient-elle à celle des siècles. Tout peuple qui commence à avoir des orateurs, se passionne pour un art qu'il ne connoissoit point encore. Ainsi sous Louis XIV on mettoit un grand prix à l'éloquence. Harangue, compliment, sermon, tout ce qui appartenoit ou sembloit appar-

tenir au ſtyle & aux formes oratoires, fixoit l'attention. Patru qu'on ne lit plus, avoit alors des admirateurs : c'étoit la première curioſité d'un peuple étonné de ſes richeſſes, & qui en jouit avec l'empreſſement que donne une fortune nouvelle. Il y a d'ailleurs, comme nous avons vu dans chaque époque, un certain niveau que prennent les eſprits, les ames, les mœurs, la langue, le ſtyle même : tout tend vers ce niveau & s'en rapproche. Sous un règne où tout avoit une certaine pompe, où le ſouverain en impoſoit par la dignité, & où l'admiration publique, ſentiment preſque habituel, devoit élever les expreſſions comme les idées, il ſemble que la manière oratoire devoit être plus à la mode qu'un ſtyle moins ſoutenu, & par conſéquent moins rapproché de la dignité du maître. Placez deux orateurs, l'un à la cour d'un roi de Perſe, l'autre à celle d'un roi de Sparte, il

faudra que leur style soit différent. Peu-à-peu les imaginations en France se calmèrent, la direction des esprits changea, & la réflexion qui médite prit la place de l'enthousiasme qui sent. Alors s'élevèrent deux écrivains d'un ordre distingué, mais nés tous deux avec cette justesse qui analyse & qui raisonne, bien plus qu'avec la chaleur qui fait les orateurs & les poëtes. Fontenelle & la Mothe, en donnant le ton à notre littérature, firent comme tous les législateurs; ils donnèrent des loix d'après leur caractère. Ainsi presque par-tout ils substituèrent la finesse à la grandeur, & des beautés sages & tranquilles aux beautés d'imagination & de mouvement. Alors on s'éloigna plus que jamais du ton de l'éloquence. D'autres causes qui agissoient en même temps, développèrent chez la nation l'esprit philosophique, qui devint peu-à-peu l'esprit général. Cet esprit qui discute toujours avant

de juger, & qui eſt ſans ceſſe ſur ſes gardes, parce qu'il craint la ſurpriſe du ſentiment, fit la loi aux orateurs même. Dans la première époque, l'éloquence s'étoit quelquefois gliſſée dans des genres qui n'étoient pas faits pour elle; dans la ſeconde, elle craignit preſque de ſe montrer dans les genres qui ſembloient être le plus de ſon reſſort.

Les grands hommes même obéiſſent juſqu'à un certain point à leur ſiècle; mais en lui cédant, ils le dirigent, & mêlant leur génie au goût dominant, ils le réforment. Le panégyrique de Louis XV, comme nous l'avons dit, offre donc peu de ces beautés qu'on a coutume de chercher dans les orateurs; mais elles ſont remplacées par d'autres. On y trouve une ſorte d'éloquence auſſi perſuaſive & plus douce, l'éloquence des faits préſentés avec autant de ſimplicité que de nobleſſe, & les réflexions

» foible partie des crimes que la
» guerre entraîne après elle; & tous
» ces crimes sont commis sans re-
» mords...... Des bords du Pô jus-
» qu'à ceux du Danube, on bénit de
» tous côtés, au nom du même Dieu,
» ces drapeaux sous lesquels marchent
» des millions de meurtriers mercé-
» naires ». L'orateur peint cette mul-
titude féroce dont on se sert pour
changer la destinée des empires. Il
fait voir le soldat arraché de ses cam-
pagnes, les quittant par un esprit de
débauche & de rapine, changeant de
maîtres, s'exposant à un supplice in-
fâme pour un léger intérêt, combat-
tant quelquefois contre sa patrie, ré-
pandant sans remords le sang de ses
concitoyens, & sur le champ de car-
nage attendant avec avidité le mo-
ment où il pourra de ses mains san-
glantes arracher aux mourans quel-
ques malheureuses dépouilles qui lui
sont bientôt enlevées par d'autres
mains.

mains. A ce tableau il oppose celui de l'officier françois, « Idolâtre de son » honneur & de celui de son souve- » rain; bravant de sang-froid la mort, » avec toutes les raisons d'aimer la » vie; quittant gaiement les délices de » la société pour des fatigues qui font » frémir la nature; humain, géné- » reux, compatissant, tandis que la » barbarie étincelle de rage autour de » lui; né pour les douceurs de la so- » ciété, comme pour les dangers de la » guerre; aussi poli que fier; orné sou- » vent par la culture des lettres, & » plus encore par les graces de l'esprit.

Il parcourt ensuite rapidement nos victoires, nos exploits & nos pertes. Il célèbre cette brave noblesse qui partout a versé son sang pour l'état *. Il

* C'est là qu'on trouve le mot d'un jeune Brienne qui ayant le bras fracassé au combat d'Exiles, monte encore à l'escalade en disant, *il m'en reste encore un autre pour mon Roi & ma*

peint de la manière la plus touchante la douleur des pères, des fils, des épouses & des mères: mais en même temps il s'élève avec indignation contre la frivolité barbare de ces Sibarites, qui incapables d'être émus par tout ce qui attendrit les ames nobles & sensibles, avides de la misérable gloire que donne un bon mot, ingrats avec légéreté, au milieu des festins & des fêtes, prodiguent une raillerie insultante à ceux qui ont combattu & sont morts pour eux. Il invite nos guerriers « à ne pas prendre

---

patrie : celui de M. de Luttaux, qui blessé de deux coups, affoibli & perdant son sang, s'écria; *il ne s'agit pas de conserver sa vie, il faut en rendre les restes utiles* : celui du Marquis de Beauveau, qui percé d'un coup mortel, & entouré de soldats qui se disputoient l'honneur de le porter, leur disoit d'une voix expirante; *mes amis, allez où vous êtes nécessaires, allez combattre, & laissez-moi mourir.* Il faudroit, s'écrie l'orateur, il faudroit être stupide pour ne pas admirer, & barbare pour n'être pas attendri.

» dans l'oisiveté voluptueuse des vil-
» les, cette habitude cruelle & trop
» commune de répandre un air de dé-
» rision sur ce qu'il y a de plus glorieux
» dans la vie, & de plus affreux dans la
» mort. Ah! dit l'orateur, voudroient-
» ils s'avilir ainsi eux-mêmes, & flé-
» trir ce qu'ils ont tant d'intérêt d'ho-
» norer? »

Enfin cet ouvrage éloquent est terminé par un morceau plein de la sensibilité la plus tendre sur la mort de M. de Vauvenargues, Capitaine au régiment du Roi, & auteur de l'excellent livre de l'*introduction à la connoissance de l'esprit humain*. Ce livre, où les idées morales sont souvent profondes, où l'expression est quelquefois négligée, mais vigoureuse, où l'on voit par-tout une ame pleine d'humanité jointe à un caractère plein de force, peut à plusieurs égards être comparé à nos meilleurs livres de morale. Il a une plus grande étendue

d'idées que la Rochefoucault. Il n'a point le tour original, fort & rapide de la Bruyère, mais il peint souvent par de grands traits l'homme que la Bruyère n'a peint que par les ridicules & les foiblesses. S'il n'a pas l'éloquence & la sublimité de Pascal, il n'a pas non plus cette philosophie ardente & sombre qu'on lui a justement reprochée ; celle de Vauvenargues est plus douce ; elle tend la main à l'homme, le rassure & l'élève. Ce philosophe sensible avoit à peine trente ans quand il mourut.

» Tu n'ès plus, s'écrie l'orateur ; tu » n'ès plus, ô douce espérance du reste » de mes jours ! O ami tendre ! la re- » traite de Prague, pendant trente » lieues de glace, jetta dans ton sein » les semences de la mort, que mes » tristes yeux ont vu depuis se déve- » lopper. Familiarisé avec le trépas, » tu le sentis approcher avec cette in- » différence que les philosophes s'ef-

» forçoient jadis ou d'acquérir, ou de » montrer. Accablé de souffrances, » privé de la vue, perdant chaque » jour une partie de toi-même, ce » n'étoit que par un excès de vertu » que tu n'étois point malheureux; & » cette vertu ne te coûtoit point d'ef- » fort. Je t'ai vu toujours le plus in- » fortuné des hommes, & le plus tran- » quille ». Et après avoir parlé de son goût, de sa philosophie & de son élo- quence, il ajoute: » comment avois- » tu pris un essor si haut dans le siècle » des petitesses? & comment la sim- » plicité d'un enfant timide couvroit- » elle cette profondeur & cette force » de génie? Je sentirai long-temps » avec amertume le prix de ton ami- » tié. A peine en ai-je goûté les char- » mes, non pas de cette amitié vaine » qui naît dans les vains plaisirs, qui » s'envole avec eux, & dont on a tou- » jours à se plaindre, mais de cette

» amitié solide & courageuse, la plus
» rare des vertus.

L'orateur nous apprend ensuite que c'est le dessein d'élever un monument à la cendre de son ami, qui lui a fait entreprendre cet ouvrage; & il finit par une réflexion triste, mais vraie. « Mon cœur rempli de toi, dit-il, a
» cherché cette consolation, sans pré-
» voir comment ce discours sera reçu
» par la malignité humaine, qui, à
» la vérité, épargne d'ordinaire les
» morts, mais qui quelquefois aussi
» insulte à leurs cendres, quand c'est
» un prétexte de plus de déchirer les
» vivans.

Cet éloge funèbre doit être mis au rang des ouvrages éloquens de notre langue. Le commencement est d'une élévation tranquille & d'une majesté simple. La suite est un mélange de raison & de sensibilité, de douceur & de force: c'est le sentiment qui fait inf-

truire, c'est la philosophie qui fait parler à l'ame. Toute la fin respire le charme de l'amitié, & porte l'impression de cette mélancolie douce & tendre, qui quelquefois accompagne le génie, & qu'on retrouve en soi-même avec plaisir, soit dans ces momens, qui ne sont que trop communs, où l'on a à se plaindre de l'injustice des hommes; soit lorsque blessée dans l'intérêt le plus cher, celui de l'amitié ou de l'amour, l'ame fuit dans la solitude pour aller vivre & converser avec elle-même; soit quand la maladie & la langueur attaquant des organes foibles & délicats, mettent une espèce de voile entre nous & la nature; ou lorsqu'après avoir perdu des personnes que l'on aimoit, plein de la tendre émotion de sa douleur, on jette un regard languissant sur le monde, qui nous paroît alors désert, parce que pour l'ame sensible il n'y a d'êtres vivans que ceux qui lui répondent.

En quittant cet éloge funèbre des officiers, fait par un homme célèbre, il est impossible de ne pas former un souhait avec l'orateur, c'est que la coutume qui étoit autrefois établie à Athènes, le fut aussi parmi nous. Puisque la guerre durera autant que les intérêts & les passions humaines; puisque les peuples seront toujours entr'eux dans cet état sauvage de nature, où la force ne reconnoît d'autre justice que le meurtre, il importe à tous les gouvernemens d'honorer la valeur. Nons avons une école où la jeune Noblesse destinée à la guerre, est élevée. C'est dans cette maison que devroit être prononcé l'éloge des guerriers morts pour l'état. A la fin de chaque campagne, ou du moins de chaque guerre, on institueroit une fête publique pour célébrer la mémoire de ces braves citoyens. La salle, ou le temple destiné à cette fête, seroit orné de trophées & de drapeaux

enlevés sur l'ennemi. Les chefs de la Noblesse, les chefs des armées, les officiers députés de tous les régimens, les soldats même qui auroient mérité cette distinction, y seroient invités. Et pourquoi le souverain lui-même, le souverain qui représente la patrie, & qui partage avec elle la reconnoissance du sang qu'on a versé pour elle, n'assisteroit-il pas à cette cérémonie auguste? Nos rois ne dédaigneroient pas d'honorer dans le tombeau ceux qui, en mourant, n'ont voulu quelquefois d'autre récompense qu'un de leurs regards. Les hommes de lettres les plus distingués brigueroient à l'envi l'honneur de prononcer cet éloge funèbre. Chacun, à l'exemple de Périclès & de Platon, voudroit célébrer les défenseurs & les victimes honorables de l'état. On citeroit les grandes actions; on citeroit cette foule de traits qui, dans le cours d'une campagne ou d'une guerre, échap-

CHAPITRE XXXV.

Des Eloges des Gens de Lettres & des Savans. De quelques Auteurs du seizième siècle qui en ont écrit parmi nous.

NOUS avons vu dans l'espace de près de vingt-cinq siècles que nous venons de parcourir, la louange presque toujours accordée à la force. Nous avons vu les panégyristes le plus souvent au pied des trônes, dans les cabinets des Ministres, sur les champs de bataille des Conquérans, sur la tombe de tous les hommes puissants, vertueux ou coupables, utiles ou inutiles à la patrie. Nous avons vu des orateurs pleurant sur des cendres viles; le crime honoré par l'éloge; l'esclave louant en esclave, & remerciant de la pesanteur de ses fers; l'intérêt dictant des mensonges à la Renommée; & l'autorité croyant

usurper la gloire, & la bassesse croyant la donner. A la fin on a conçu qu'il étoit quelquefois permis de louer ce qui étoit utile sans être puissant. Il y a des hommes, grands pendant qu'ils vivent, & qui ne sont pas toujours sûrs de l'être après la mort. Il y en a d'autres obscurs pendant la vie, & grands dès qu'ils ne sont plus. Sans autre autorité que celle de leur génie, ils s'occupent sur la terre à faire tout le bien qu'ils peuvent. Leur but est de perfectionner non pas un homme, mais le genre-humain. Ils tâchent d'étendre & d'agrandir la raison universelle; de reculer les limites de toutes les connoissances; d'élever la nature morale, de dompter & d'assujettir à l'homme la nature physique; d'établir pour nos besoins une correspondance entre les cieux & la terre, entre la terre & les mers, entre leur siècle & les siècles qui ne sont plus, ou ceux qui seront un jour; de contribuer,

s'il est possible, à la félicité publique; par la réunion des lumières, comme ceux qui gouvernent y travaillent par la réunion des forces. Ils sont les bienfaiteurs, &, pour ainsi-dire, les législateurs de la société. En Angleterre, en Italie, en France, en Espagne, en Russie, à la Chine, tous ces hommes, sans se connoître & sans s'être vus, animés du même esprit, suivent le même plan. Ils meurent, & leurs pensées restent. Leur cendre disparoît, & leur ame circule encore dans le monde. Ceux qui leur succèdent, reprennent leurs travaux où ils les ont laissés. Pendant leur vie, la plûpart existent séparés de la foule, méditant tandis qu'on ravage, & occupés à penser sur ce globe que l'avarice & l'ambition bouleversent. L'Envie debout à côté d'eux les observe; la Calomnie les outrage; tourmentés à proportion qu'ils sont grands, on met quelquefois le malheur à côté du génie. Il

semble, quand ils ne sont plus, qu'on devroit du moins rendre quelque honneur à leurs cendres. On ne risque rien alors; ils n'en sauroient jouir. Mais cet usage, pendant des siècles, n'a été établi chez aucun peuple. Il a fallu trois mille ans, pour que les hommes apprissent qu'un homme vertueux, qui a passé soixante ans à s'instruire & à éclairer son pays, pourroit bien aussi mériter quelque reconnoissance du genre-humain.

Avant la fondation des académies en Europe, il y eut quelques exemples d'éloges funèbres prononcés en l'honneur des gens de lettres. Mais ces exemples furent donnés sur-tout en Italie & dans les universités d'Allemagne. Le célèbre Mélancton, mort en 1560, & l'un des hommes les plus savans de son siècle, reçut les mêmes honneurs qu'un reste de flatterie ou de respect prodigue au pouvoir qui n'est plus. Mélancton, quoiqu'ami de Lu-

ther, & pensant comme lui, étoit modéré; & quoique chef de secte, n'étoit point fanatique. Il fut un exemple frappant du pouvoir des circonstances sur l'homme. Passionné pour le repos & pour les lettres, toute sa vie fut orageuse. Il haïssoit les disputes, & il passa quarante ans à disputer & à écrire. Malgré sa modération, il eut une réputation éclatante. Plusieurs Rois désirèrent de le voir & de l'entendre. Las des contradictions & des querelles, il se consola de mourir. On prononça en son honneur à Wittemberg & à Tubinge un grand nombre d'oraisons funèbres, où l'on célébra des vertus qui l'avoient fait aimer, & des talens qui ne l'avoient point rendu heureux.

Du Peiresc, conseiller au parlement d'Aix, né en 1580, & mort en 1637, obtint après sa mort des distinctions encore plus éclatantes. Son mérite fut d'avoir la passion des lettres & des antiquités, comme d'autres ont l'ambi-

tion de la fortune ou des grandeurs. La physique, l'histoire naturelle, les langues, les médailles, les monumens, l'histoire, les arts, il avoit tout embrassé, & avoit des connoissances sur tout. Il étoit en commerce avec les savans de toutes les parties du monde. Sa bibliothèque, dans un temps où il y en avoit peu, & où les livres n'étoient pas encore un luxe, fut ouverte à tous ceux qui vouloient s'instruire; & il communiquoit non-seulement ses livres & ses lumières, mais sa fortune. Ses revenus étoient employés à encourager des talens pauvres, à faire des expériences utiles, à acheter des monumens rares, à récompenser des découvertes, ou à des voyages entrepris pour perfectionner des connoissances. Jamais peut-être cet Auguste si vanté, & les trois quarts & demi des souverains n'ont autant fait pour les progrès des arts. Ce seroit un exemple à présenter, je ne dis pas seulement

aux Princes, mais à une foule de citoyens qui embarrassés de leur opulence, prodiguent leurs richesses en bâtimens, en luxe, en chevaux, en superfluités aussi éclatantes que ruineuses, transportent des terres, applanissent des montagnes, font remonter des eaux, tourmentent la nature, construisent pour abattre, & abattent pour reconstruire, se corrompent & corrompent une nation, achètent avec des millions des plaisirs de quelques mois, & dans quelques années échangent leur fortune, contre de la pauvreté, des ridicules & de la honte. Du Peiresc, beaucoup moins riche, sut employer ses richesses avec grandeur. L'emploi qu'il en fit, le rendit aussi célèbre que ses connoissances. Son oraison funèbre fut prononcée à Rome, avec la plus grande pompe. La salle étoit tendue de noir, & son buste étoit placé dans un lieu élevé. On publia en son honneur une

quantité prodigieuse d'éloges. Il y en eut, dit-on, en quarante idiômes, ou langues différentes. N'oublions pas de remarquer que ce Francois si respecté dans toute l'Europe, étoit assez peu connu en France.

Quelquefois aussi on a vu parmi nous le même enthousiasme ou le même zèle. Nous avons déja cité l'exemple de Ronsard en 1585; & tout le monde sait comment les cendres de Descartes furent reçues à Paris. On composa son oraison funèbre, & elle eût été prononcée sans un ordre de la Cour, qui arriva au moment même où on étoit assemblé pour l'entendre. La cendre de Descartes fut privée de cet honneur: mais il resta à ce François célèbre le mausolée qui lui fut élevé à Stockolm; il lui resta son nom, sa gloire, l'admiration de l'Europe, & ce qui dans la suite l'honora encore plus, le silence de Newton, qui jamais ne prononça son nom dans un ouvrage.

Dès le feizième fiècle nous eûmes des éloges des favans, mais écrits en latin: c'étoit alors, comme nous l'avons déja vu, la langue univerfelle des arts. Londres, Florence & Paris n'avoient point encore affez de dignité pour valoir Rome & Athènes. On auroit cru déroger, en parlant une langue qui n'avoit pas deux mille ans d'antiquité. D'ailleurs il falloit bien mettre un grand prix à ce qu'on avoit étudié toute fa vie; & ceux qui afpiroient à la renommée, ou qui avoient l'orgueil plus grand de la donner aux autres, fe croyoient sûrs d'être immortels, parce que Cicéron, Démofthène & Tacite l'étoient.

On peut fe rappeller que Paul Jove, dans fon livre des Hommes illuftres, compofa les éloges de prefque tous ceux qui contribuèrent à la renaiffance des lettres. Cet exemple donné par un Milanois, fut fuivi dans prefque toutes les villes d'Italie, & delà en

Angleterre, en Espagne, en Allemagne, en Flandre & dans tous les Pays-bas *.

* Janus Nicius Erithræus, ou Jean Rossi, noble Romain, mort en 1647, a donné une suite de tableaux des hommes illustres. Il a osé en Italie faire l'éloge d'Antonio de Dominis, condamné par l'Inquisition, & qui à l'âge de soixante-quatre ans finit sa vie dans les fers. C'est ce même Antonio qui avant Descartes avoit expliqué par la réfraction le méchanisme de l'arc-en-ciel.

Nicolo Troppi a fait connoître les Ecrivains de la ville de Naples.

Bumaldi, & Alidosi ceux de Bologne.

Lorenzo Crasso, ceux de Venise.

Raphaël Soprani, & Michel Justiniani, ceux de Gènes.

Pocciantio & Luc Ferrini, ceux de Florence.

Philippe Thomasini, tous les savans de Padoue.

Donatus Calvus, ceux de Bergame.

Scipion Maffei, ceux de Vérone.

Ghilini & Impériali, les hommes de lettres les plus fameux de l'Italie indistinctement.

Parmi nous, deux hommes dans le même siècle se distinguèrent dans le même genre, Papire Masson, & Scévole de Ste. Marthe. Le premier, né en 1544, & mort en 1611, fut tour-à-tour jésuite, avocat, historien, anna-

---

Pancirollo, les Jurisconsultes les plus célèbres.

Nicolas Antonio, les Ecrivains d'Espagne.

Melchior Adam, tous les Philosophes, Jurisconsultes, Médecins, & hommes de lettres qu'avoit produits l'Allemagne dans les seizième & dix-septième siècles.

Valère André, Swertius ou Swert, & Aubert Le Mire, ceux d'Anvers & de tous les Pays-bas.

Locrius, les Ecrivains de l'Artois.

David Czuittinger, les hommes de lettres de la Hongrie.

Enfin Pitséus, Baléus, & Léland, tous trois Anglois, & à peu-près du seizième siècle, les Savans les plus illustres que l'Angleterre avoit produits jusqu'à ce temps-là.

Il faut convenir de bonne foi que tous ces ouvrages en forme d'éloges ou autrement, offrent à ceux qui les lisent, beaucoup plus de recherches que d'intérêt. Rien n'y est vivant. Ce sont des tombeaux où reposent des morts.

liste, panégyriste, commentateur & géographe. Il a mérité que M. de Thou ait écrit sa vie, & que Perraut ait fait son éloge. Aux mœurs les plus douces il joignit le savoir le plus profond. Il a composé un volume d'éloges, parmi lesquels on distingue ceux de plusieurs savans célèbres, tant étrangers que françois. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que cet homme qui avoit de la douceur dans le caractère, comme de la grace dans le style, & qui avoit été témoin de la S. Barthelémi en France, dans des phrases élégantes & harmonieuses, en parle non-seulement avec tranquillité, mais avec éloge.

Scévole de Ste. Marthe, né en 1536 & mort en 1623, naquit & mourut dans cette même ville de Loudun, où onze ans après, Urbain Grandier, par arrêt de Laubardemont & sur la déposition d'Astaroth & d'Asmodée devoit être traîné dans les flammes. Il fut président & trésorier de France

à Poitiers, & de plus orateur, poëte, jurifconfulte, hiftorien ; fervit fous quatre Rois, fut fur le point d'être fecrétaire d'Etat fous Henri III, mérita l'eftime & l'amitié de Henri IV; fe diftingua aux Etats de Blois par fon courage, à l'affemblée des notables de Rouen par fes lumières, dans une place d'intendant des finances par fon intégrité; & mêla toute fa vie l'activité courageufe des affaires, à ce goût des lettres que l'ignorance & quelquefois la prévention calomnient, que les vrais hommes d'Etat eftiment, & qui donne encore plus de reffort & d'intrépidité aux ames nobles. On connoît fon poëme fur la manière d'élever & de nourrir les enfans au berceau; ouvrage où la plus douce poéfie relève les idées les plus riantes. Ses éloges ne font pas à beaucoup près auffi connus, & méritent pourtant de l'être. Il en a compofé environ cent quarante divifés en trois livres,
&

& tous consacrés à ceux qui dans le seizième siècle, ou même dans les siècles précédens, ont honoré la France par leurs talens ou leurs lumières. Beaucoup de ces noms sont aujourd'hui peu connus, mais il y en a encore de célèbres. Ce sont, pour ainsi dire, nos premiers titres de noblesse: & on les revoit avec le même plaisir, que nous voyons dans des galeries antiques, les vieux portraits de nos ancêtres. Là se trouvent toutes les espèces de mérite différentes.

Des savans dans les langues, tels qu'Adrien Turnèbe, un des critiques les plus éclairés de son siècle; Guillaume Budé, qu'Erasme nommoit le prodige de la France, & dont il eut la foiblesse ou l'orgueil d'être jaloux, qui passoit pour écrire en grec à Paris comme on eût écrit à Athènes, & qui malgré ce tort ou ce mérite, fut ambassadeur, maître des requêtes & prévôt des marchands; Longueil aussi

éloquent en latin que les Bembe & les Sadolet, & mort à trente-deux ans comme un voyageur tranquille qui annonce son départ à ses amis; Robert & Henri Etienne qui ne se bornoient pas, dans leur commerce, à trafiquer des pensées des hommes, mais qui instruisoient eux-mêmes leur siècle; Muret, exilé de France, & comblé d'honneurs en Italie; Jules Scaliger, qui descendu d'une famille de souverains, exerça la médecine, embrassa toutes les sciences, fut naturaliste, physicien, poëte & orateur, & soutint plusieurs démêlés avec ce célèbre Cardan, tour-à-tour philosophe hardi & superstitieux imbécille; Joseph Scaliger son fils, qui fut distingué de son père, comme l'érudition l'est du génie; & ce Ramus, condamné par arrêt du parlement, parce qu'il avoit le courage & l'esprit de ne pas penser comme Aristote, & assassiné à la St. Barthelemi; parce qu'il étoit célèbre;

& que ses ennemis, ou ses rivaux, ne l'étoient pas.

Des jurisconsultes comme Baudouin, Duaren & Hotman, commentateurs de ces loix romaines si nécessaires à des peuples barbares qui commençoient à étudier des mots, & n'avoient point de loix; d'Argentré, d'une des plus anciennes maisons de Bretagne, & auteur d'un excellent ouvrage sur la coutume de sa province; Tiraqueau, qui eut près de trente enfans, & composa près de trente volumes; Pierre Pithou, qui défendit contre Rome les libertés de l'église de France, qui devroient être celles de toutes les églises; Bodin, auteur d'un livre que Montesquieu n'a pas fait oublier; enfin Cujas & Dumoulin, tous deux persécutés, & tous deux hommes de génie, dont l'un a saisi dans toute son étendue le véritable esprit des loix de Rome, & l'autre a trouvé un fil dans le labyrinthe im-

menſe de nos coutumes barbares.

Parmi les poëtes, Clément Marot, Saint-Gelais, Dubartas & Ronſard, à qui il n'a manqué qu'un autre ſiècle.

Parmi les médecins, Fernel *.

Parmi les hiſtoriens, le fameux de Thou, & ce Philippe de Comines qui eut le double malheur d'être aimé de Louis XI, & d'eſſuyer l'ingratitude de Louis XII.

D'autres écrivains dans différens genres, tels qu'Amiot, traducteur de Plutarque, & grand aumônier de France; Marguerite de Valois, célèbre par ſa beauté comme par ſon eſprit, rivale de Bocace, & aïeule de Henri IV; & ce Rabelais, qui joua la folie pour faire paſſer la raiſon; & ce Montagne, qui fut philoſophe avec ſi peu de faſte, & peignit ſes idées avec tant d'imagination.

* Premier Médecin de Henri II & de Catherine de Médicis. Il jouît d'une réputation éclatante.

Enfin des hommes qui honoroient de grandes places par de grandes lumières, tels que le cardinal d'Offat & le préfident Briffon ; & ce Harlay, intrépide foutien des loix parmi les crimes * ; & ce l'Hopital, poëte, jurifconfulte, légiflateur & grand homme, qui empêcha en France le fléau de l'inquifition ; qui parloit d'humanité à Catherine de Médicis, & d'amour des peuples à Charles IX ; qui fut exclu du Confeil, parce qu'il combattoit l'injuftice ; qui facrifia fa dignité, parce qu'il ne pouvoit plus être utile ; qui à la St. Barthelemi vit prefque les poignards des affaffins levés fur lui, & à qui d'autres fatellites étant venus annoncer que la Cour lui pardonnoit, je ne croyois pas, dit-il d'un air calme,

* Achille de Harlay, premier Préfident, né en 1536, mort en 1616. C'eft lui qui fit cette fameufe réponfe aux chefs de la Ligue, *mon ame eft à Dieu, mon cœur eft au Roi, mon corps au pouvoir des méchans.*

CHAPITRE XXXVI.

Des Eloges académiques; des Eloges des Savans par M. de Fontenelle, & de quelques autres.

QUAND on eut une fois donné l'exemple de louer ceux qui cultivent la philosophie & les arts, cet exemple fut suivi. Les hommes imitent tout, même le bien. A l'institution des académies en France, il fut réglé qu'on prononceroit l'éloge de chaque académicien après sa mort. Cet usage, ou cette loi, a eu, comme tout, ses approbateurs & ses censeurs. Les premiers regardent ces éloges comme une justice rendue à des citoyens utiles, ou qui ont voulu l'être; comme une manière de plus d'honorer les arts; comme un objet d'émulation pour le talent; comme un tribut de l'amitié entre des hommes qui ont été

unis par le déſir de s'inſtruire; comme des matériaux pour l'hiſtoire de l'eſprit humain; enfin comme un encouragement & une leçon qui apprennent aux citoyens de toutes les claſſes que le mérite peut quelquefois tenir lieu de fortune & attirer auſſi le reſpect. Mais d'un autre côté, il y a des hommes qui n'ont pas reçu de Dieu la patience d'entendre louer, & que le mot ſeul d'éloge fatigue. Ces gens-là voudroient qu'on ne louât rien, & ils ont leurs raiſons. D'autres, toujours agités & toujours oiſifs, & qui paſſent laborieuſement leur vie à ne rien faire, veulent qu'on ne loue jamais que des ſervices importans rendus à l'état. N'y auroit-il pas encore des hommes qui, malgré leur orgueil, ſentant leur foibleſſe, haïſſent par inſtinct les lumières qui les jugent, & ne peuvent conſentir à entendre louer ceux qu'ils eſtiment trop pour oſer prétendre à leur eſtime? Mais, pour le grand nom-

bre même, il n'eſt que trop vrai que des éloges multipliés ſont fatiguans. Je ſuis lâs d'entendre répéter *le juſte Ariſtide*, diſoit un payſan d'Athènes; & l'hiſtoire de ce payſan eſt preſque celle du genre humain. Dans un pays où l'on eſt plus frappé d'un ridicule que d'une choſe utile, on ne doit point aiſément pardonner l'éloge. Dans un ſiècle où il y a beaucoup de prétentions cachées, on doit ſouvent le contredire. Il y a une foule d'hommes qui, ſans avouer aux autres leur ſecret, & ſans trop ſe l'avouer à eux-mêmes, ſe mettent, ſans qu'on s'en doute, aux premières places. S'ils n'ont rien fait, ils ſe perſuadent que le génie les attend, & que pour être célèbres il ne leur manque que la volonté. S'ils ont fait des efforts, & qu'ils n'aient pas réuſſi, ils ne manquent pas d'appeller à leur ſecours l'injuſtice du ſiècle. Tous ceux qu'on loue ſemblent les reculer d'un rang, ou

les heurter en les approchant de trop près. Ce voiſinage les importune, & ils le repouſſent. D'ailleurs ceux qui célèbrent, vont toujours un peu au-delà du but. On aggrandit quelquefois ce qui a été médiocre. Le public, qui en général n'aime point à croire aux grands hommes, rit de ces créations nouvelles, & ſe moque également de l'apothéoſe & de celui qui l'a faite. Il faudroit donc dans ces ſortes d'ouvrages tâcher de n'être jamais ni au-deſſus, ni au-deſſous de la vérité. Exagérer la louange, c'eſt l'affoiblir; mais auſſi refuſer de rendre juſtice à un homme eſtimable, par la crainte quelquefois de déplaire à des hommes puiſſans, ce ſeroit le comble de l'aviliſſement; & il y en a des exemples. Au reſte, il eſt également difficile & d'inſpirer au public une admiration qu'il n'a pas, & de lui ôter celle qu'il a. De ces deux projets, l'un le fait rire, & l'autre l'indigne.

Les éloges de l'Académie Françoise, tous composés par des mains différentes, portent chacun le caractère de leur auteur. Ainsi l'éloge de la Mothe prononcé par Fontenelle, ne ressemble point du tout à l'éloge du grand Corneille prononcé par Racine; ni celui de Despréaux par Valincour, ou de Pélisson par Fénelon, à celui de Bossuet par le cardinal de Polignac. Il en est de même de tous les autres. Fléchier louoit en antithèses, la Bruyère en portraits, Massillon en images, Montesquieu en épigrammes, & l'auteur de Télémaque en phrases tendres & harmonieuses.

M. De Boze, médailliste, antiquaire, & de plus écrivain correct & facile, a composé trois volumes d'éloges prononcés dans l'académie des inscriptions, dont il étoit secrétaire. Le mérite de ces éloges est d'être simples & naturels. Peut-être aujourd'hui cette simplicité paroîtroit trop uniforme,

& ce naturel ne feroit point assez piquant. La plupart des lecteurs sont des Sibarites usés : il leur faut de nouveaux plaisirs. Si on ne les réveille pas, on les endort. On peut être froidement estimable, & n'être point lu.

Je m'arrête peu sur tous ces éloges, pour venir à ceux de Fontenelle. Sa grande célébrité dans ce genre est aussi méritée que connue. On a de lui près de soixante & dix éloges qu'il prononça dans l'espace de quarante ans. Ce recueil est un des plus beaux monumens qui ait été élevé en l'honneur des sciences, & l'un des ouvrages qui laissent le plus dans l'esprit le sentiment de son élévation & de sa force. Tous les objets dont on s'y occupe sont grands, & en même temps sont utiles. C'est l'empire des connoissances humaines. C'est là que vous voyez paroître tour-à-tour la Géométrie qui analyse les grandeurs, & ouvre à la Physique les portes de la nature; l'Al-

lumières. Il ſemble qu'on ſoit admis dans l'attelier du génie, qui travaille en ſilence à perfectionner la ſociété, l'homme & la terre.

Si maintenant vous paſſez aux hommes même, à qui nous devons ces connoiſſances, un autre ſpectacle vient s'offrir. Vous les voyez preſque tous, nés avec une eſpèce d'inſtinct qui ſe déclare dès le berceau, & les entraîne. C'eſt l'énigme de la nature: qui pourra l'expliquer ? Vous voyez les parens calculant la fortune, contredire le génie, & le génie indomptable ſurmonter tout. Les uns nés dans la pauvreté, ou ſe précipitant dans une indigence volontaire, aiment mieux renoncer à ſubſiſter qu'à s'inſtruire; les autres, nés dans ce qu'on appelle un rang, bravent la molleſſe & la honte, & ont le double courage & de devenir ſavans & de l'avouer. Il en eſt qui ſe ſont formés en parcourant l'Europe; il en eſt dont la penſée ſolitaire

& profonde n'a vécu qu'avec elle-même. Leibnitz ne peut ſentir de bornes qui le reſſerrent; il embraſſe tout ce que l'eſprit humain peut penſer; mais le plus grand nombre s'empare d'un objet auquel il s'attache, & autour duquel il tourne ſans ceſſe. Ici, c'eſt l'eſprit original & ardent; là, l'eſprit de diſcuſſion & d'une ſage lenteur. Celui-ci a le ſecret de ſes forces, & marche avec audace; celui-là, pour affermir tous ſes pas, les calcule. Enfin vous voyez ces hommes extraordinaires ſe faire preſque tous un régime pour la penſée, ménager avec économie toutes leurs forces, & quelques uns même, par la vie la plus auſtère, s'affranchir autant qu'ils le peuvent de l'empire des ſens, pour que leur ame, dès qu'ils l'appellent, ſe trouve indépendante & libre. Si vous les comparez par leur état, vous trouvez dans cette liſte des militaires qui ont uni les ſciences avec les armes;

des médecins qui, forcés d'être instruits pour n'être pas coupables, autant par devoir que par génie, sont devenus grands; des Religieux qui, privés par leur état même de toutes les passions, s'en sont fait une dont l'activité a redoublé par le retranchement des autres; enfin un certain nombre d'hommes qui, jaloux d'être libres, n'ont voulu pour eux d'autre état que celui de s'instruire, & d'autre rang que celui d'éclairer.

Si vous examinez leur ame, ils s'offrent presque tous désintéressés & nobles, ou ne daignant pas appeller la fortune, ou la dédaignant même quand elle va à eux; les uns ayant une pauvreté ferme & courageuse, les autres retranchant aux besoins pour donner aux bienfaits, & dans leur médiocrité assez riches pour être généreux. Vous en voyez plusieurs passionnés pour l'étude, & indifférens pour la gloire; éloignés de cette os-

tentation qui eſt toujours une foibleſſe ; ne s'appercevant pas même de ce qu'ils ſont, ce qui eſt la vraie modeſtie ; honorant leurs bienfaiteurs, louant leurs rivaux, aſſez fiers pour faire du bien à leurs ennemis. Vous en voyez quelques-uns ornés des graces qui dans le monde font pardonner les vertus. Mais ce qui fait le caractère du plus grand nombre, ce ſont toutes les qualités que donne l'habitude de vivre plus avec les livres qu'avec les hommes; Je veux dire des mœurs, les ſentimens de la nature; cette candeur ſi éloignée de toute eſpèce d'art; cette bonne-foi de caractère qui agit d'après les choſes, non d'après les conventions, & ne ſonge jamais à prendre ſon avantage avec les hommes; une ſimplicité qui contraſte ſi bien avec le déſir éternel d'occuper de ſoi, vice des cœurs froids & des ames vuides; l'ignorance de preſque tout, hors des choſes utiles & grandes; une politeſſe qui quel-

quefois néglige les dehors, mais qui au lieu d'être ou un calcul fin d'amour propre, ou une vanité puérile, ou une fausseté barbare, est tout simplement de l'humanité; enfin cette tranquillité d'ame, qui ayant apprécié tout, & n'estimant dans ce songe de la vie que ce qui mérite de l'être, c'est-à-dire bien peu de choses, ne se passionne pour rien, & se trouve au-dessus des agitations & des foiblesses.

Maintenant si vous considérez ces éloges du côté du mérite de l'écrivain, ce mérite est connu. On sait que Fontenelle est le premier qui ait orné les sciences des graces de l'imagination. Mais, comme il le dit lui-même, il est très-difficile d'embellir ce qui ne doit l'être que jusqu'à un certain degré. Un tact très-fin, & pour lequel l'esprit ne suffit pas, a pu seul lui indiquer cette mesure. Fontenelle a sur-tout cette clarté, qui dans les sujets philosophiques est la

première des graces. Son art de présenter les objets, eſt pour l'eſprit ce que le téleſcope eſt pour l'œil de l'obſervateur : il abrège les diſtances. L'homme peu inſtruit voit une ſurface d'idées qui l'intéreſſe; l'homme ſavant découvre la profondeur cachée ſous cette ſurface. Ainſi il donne des idées à l'un, & réveille les idées de l'autre. Pour la partie morale, Fontenelle a l'air d'un philoſophe qui connoît les hommes, qui les obſerve, qui les craint, qui quelquefois les mépriſe, mais qui ne trahit ſon ſecret qu'à demi. Preſque toujours il gliſſe à côté des préjugés, ſe tenant à la diſtance qu'il faut pour que les uns lui rendent juſtice, & que les autres ne lui en faſſent pas un crime. Il ne compromet point la raiſon, ne la montre que de loin, mais la montre toujours. A l'égard de ſa manière, car il en a une, la fineſſe & la grace y dominent, comme on ſait, bien plus que la force,

Il n'eſt point éloquent, ne doit & ne veut point l'être, mais il attache & il plaît. D'autres relèvent les choſes communes par des expreſſions nobles: lui, preſque toujours, peint les grandes choſes ſous des images familières. Cette manière peut être critiquée, mais elle eſt piquante. D'abord elle donne le plaiſir de la ſurpriſe par le contraſte, & par les nouveaux rapports qu'elle découvre. Enſuite on aime à voir un homme qui n'eſt pas étonné des grandes choſes; ce point de vue ſemble nous aggrandir. Peut-être même lui ſavons-nous gré de ne pas nous vouloir forcer à l'admiration, ſentiment qui nous accuſe toujours un peu ou d'ignorance ou de foibleſſe.

On a beaucoup parlé de l'eſprit de Fontenelle. Ce genre d'eſprit ne paroît nulle part autant que dans ſes éloges. Il conſiſte preſque toujours dans des alluſions fines, ou à des traits d'hiſtoire connus, ou à des préjugés

d'état & de rang, ou aux mœurs publiques, ou au caractère de la nation; ou à des foiblesses secrettes de l'homme, à des misères qu'on se déguise; à des prétentions qu'on ne s'avoue pas. Il indique d'un mot toute la logique d'une passion. Il met une vertu en contraste avec une foiblesse qui quelquefois paroît y toucher, mais qu'il en détache. Il joint presque toujours à un éloge fin une critique déliée. Il a l'air de contredire une vérité, & il l'établit en paroissant la combattre. Il fait voir ou qu'une chose dont on s'étonne étoit commune, ou qu'une chose dont on ne s'étonne pas étoit rare. Il crée des ressemblances qu'on n'avoit point vues; il saisit des différences qui avoient échappé. Enfin presque tout son art est de surprendre, & il réussit presque toujours. En général, il fait entendre beaucoup de choses qu'il ne dit pas; & cette confiance qu'il veut bien avoir dans les

lumières d'autrui, est une flatterie adroite pour son lecteur.

Je sais bien que ce genre d'esprit a trouvé des critiques ; mais sans l'excuser entièrement, on peut dire que ce caractère de beautés convenoit à Fontenelle, comme il y a des parures qui embellissent certaines femmes, & qui siéroient mal à d'autres. Un écrivain ne peut manquer de plaire, quand il est lui, c'est-à-dire quand son esprit est assorti à son caractère, mérite plus rare qu'on ne pense. Fontenelle ne pouvoit être que ce qu'il fut. Pour les ames passionnées, il n'existe dans la nature que de grandes masses ; tout ce qui est fin disparoît : mais lui toujours tranquille, & à la distance qu'il falloit de tout, avoit le loisir d'observer les nuances, & de les peindre. Par le même caractère, il devoit se faire un plan raisonné de bonheur. Il consentoit bien à instruire, mais il vouloit plaire. Il ne mettoit assez d'inté-

rêt ni à la vérité, ni aux hommes, pour se compromettre : il ne devoit donc jamais présenter la vérité avec chaleur ; & son systême devoit être de la laisser entrevoir plutôt que de la dire. De là ce style presque toujours à demi-voilé, & toutes ces énigmes de morale, aussi ingénieuses que piquantes. Les lumières générales dûrent contribuer encore à ce style. Plus un siècle a d'esprit, plus on peut supprimer d'idées. Il faut alors plus de résultats que de détails. De là une foule de traits courts & précis, semblables à ces compositions chymiques qui, sous un très-petit volume, renferment le fruit d'un grand nombre d'analyses.

On se tromperoit pourtant si on croyoit qu'il n'y a dans les éloges de Fontenelle que ces beautés fines & délicates. On en trouve aussi d'un genre plus relevé, & faites pour contenter le goût le plus austère ; telles

ſont les idées générales répandues ſur chaque ſcience, ſur leur origine, leur progrès, leur but, les moyens de les perfectionner, leur liaiſon & les points de communication par où elles ſe touchent. On citera toujours le tableau de la police de Paris comme un morceau très-éloquent, non pas à la vérité de cette éloquence de l'ame qui remue, mais de celle de l'eſprit, qui ſait voir & préſenter un grand objet ſous toutes ſes faces *.

* Les plus eſtimés & les plus connus de ces éloges ſont ceux de M. d'Argenſon, du Czar Pierre, du Maréchal de Vauban, de Newton & de Leibnitz. On peut y joindre, quoique dans un ordre un peu inférieur, ceux de Tournefort, de Boerhaave, de Mallebranche, du Marquis de l'Hôpital, du grand Caſſini; de Renau qui eut le mérite ou le malheur d'inventer les galiottes à bombes; de Homberg, premier médecin & chymiſte du duc d'Orléans Régent; du fameux géographe de Liſle, qui raccourcit la mer Méditerranée de 300 lieues, & l'Aſie de

Enfin on peut remarquer, à la gloire de Fontenelle, que parmi tous ceux dont il a fait l'éloge on ne trouve que des hommes vraiment eſtimables. On remarquera encore qu'il refuſa de louer ceux qui, après avoir recherché la diſtinction d'une place dans l'académie des ſciences, négligèrent enſuite, ou par indifférence, ou par d'autres motifs, la place qu'ils avoient obtenue, dédaignant un devoir qui les honoroit, & preſqu'inconnus à la Compagnie qui avoit bien voulu les adopter. Fontenelle penſoit que pour mériter un éloge, il ne ſuffiſoit pas d'avoir fait inſcrire ſon nom dans une liſte; que les hommes du plus grand nom, quand ils ne portoient pas des lumières dans une Compagnie ſavante,

500; & de Ruiſch, célèbre anatomiſte Hollandois, avec qui le Czar Pierre paſſoit des jours entiers pour admirer ou pour s'inſtruire, & dont le cabinet fut tranſporté de La Haye à Péterſbourg.

devoient du moins y porter du zèle; que des titres ſeuls ne peuvent honorer un corps où l'on compte les Caſſini, les Leibnitz & les Newton; & qu'enfin, s'il y a des lieux où un rang & des dignités ſuffiſent pour que la flatterie ſoit toujours prête à prodiguer l'éloge, ce n'eſt pas à une Compagnie de philoſophes à donner cet exemple. Il avoit donc alors le courage de ſe taire; & il ſeroit à ſouhaiter que dans les mêmes occaſions on rendît toujours la même juſtice.

Il n'entre point dans mon plan de parler de tous ceux qui du temps de Fontenelle, ou après lui, ont écrit dans le même genre. Ce détail ſeroit immenſe & peu utile. Si le public les connoît, c'eſt à lui à les apprécier; s'il ne les connoît point, ils le ſont déja. Qu'il me ſoit permis ſeulement de m'arrêter ſur les éloges de Monteſquieu, de l'abbé Terraſſon, de Bernouilli & de Dumarſais. Comme

ils ont un caractère qui leur est propre, & que leur auteur n'a voulu imiter ni Fontenelle, ni personne, ils méritent d'être distingués ici comme ils l'ont été par le public. Ce qui caractérise l'auteur de ces éloges, c'est une philosophie pleine de fermeté, & quelquefois de hauteur; une ame qui ne craint pas de se montrer, qui ose afficher son estime ou sa haine, qui ne blesse point les convenances, mais qui en ôtant à la vérité ce qu'elle a de révoltant, lui laisse tout ce qu'elle a de noble; un esprit à la fois sage & profond; l'étendue des idées jointe à la méthode; un style précis qui n'orne point sa pensée, qui ne l'étend pas, dont la clarté fait le développement, & dont la parure est la force; & quelquefois l'art de saisir le ridicule & de le peindre avec toute la vigueur que donne le mépris, quand ce mépris est commandé par la raison. Il est aisé de voir en quoi l'auteur de ces nouveaux

éloges diffère de Fontenelle. La différence de leur manière vient de celle de leur ame. Si on a comparé l'un à Pline, on peut avec plus de raison comparer l'autre à Tacite. Il en a la marche, souvent la profondeur ; & l'éloge de Montesquieu rappelle en plus d'un endroit l'éloge d'Agricola.

Je ne puis finir cet article sur les éloges des gens de lettres & des savans, sans parler encore d'un ouvrage de ce genre, qui porte à la fois l'empreinte d'une imagination forte & d'un cœur sensible ; ouvrage plein de chaleur & de désordre, d'enthousiasme & d'idées, qui tantôt respire une mélancolie tendre, & tantôt un sentiment énergique & profond ; ouvrage qui doit révolter certaines ames & en passionner d'autres, & qui ne peut être médiocrement ni critiqué, ni senti. C'est l'éloge de Richardson ; ou plutôt ce n'est point un éloge, c'est une hymne. L'orateur ressemble à ces grands-prê-

tres antiques qui, à la lueur du feu facré, parloient au peuple aux pieds de la ftatue de leur divinité. En l'écoutant, l'enthoufiafme fe communique: le fentiment, quoiqu'exagéré, paroît vrai. Ce mêlange d'imagination & de philofophie, de fenfibilité & de force, ces expreffions tantôt fi énergiques & tantôt fi fimples, ces invocations fi paffionnées, ce défordre, ces élans & enfuite ces filences, & pour ainfi-dire, ces repos, enfin cette converfation avec fon lecteur, quelquefois fi douce, & d'autres fois fi impétueufe, tout cela s'empare de l'imagination d'une manière puiffante, & laiffe l'ame à la fin dans une émotion vive & profonde. Je fais qu'il y a des hommes qui ne peuvent approuver dans les autres ce qu'ils n'ont pas fenti. Ceux-là goûtent des beautés d'un autre genre. Plus heureux cependant ceux qui ont reçu de la nature une ame ouverte à toutes les impreffions, qui

ſuivent avec plaiſir un enchaînement d'idées vaſtes ou profondes, & ne s'en livrent pas avec moins de tranſport à un ſentiment impétueux ou tendre. Celui qui a ce reſſort dans l'ame, a un ſens de plus; & il doit remercier la nature *.



---

* Depuis que cet ouvrage eſt écrit, il a paru des éloges d'un mérite diſtingué dans différens genres, & juſtement accueillis du public. Nous n'en parlerons pas ici, parce qu'ils ſont trop près de nous; les indiquer, c'eſt les faire connoître.



CHAPITRE XXXVII.

Des Eloges en Italie en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Russie.

J'AI tâché de faire connoître la plupart de ceux qui, dans les langues anciennes, ou dans la nôtre, ont écrit dans le genre de l'éloge. Les Langues Italienne, Espagnole, Angloise & Allemande ne nous offrent presque rien de célèbre dans ce genre. En Italie on a une foule de panégyriques de cardinaux & de papes, mais la plupart écrits [illegible]n. Les Italiens modernes, quoiqu'i[illegible]scendent presque tous de Gaulois, [illegible]fricains, de Germains, de Goths [illegible] Lombards, d'Allemands [illegible] de Fr[illegible]çois, bien plus que des anciens Ro[illegible]ains, aiment toujours la langue q[illegible] parloit autrefois au Capitole : ell[illegible]r rappelle qu'ils ont été

les maîtres du monde. Ce ſont de grandes familles dépoſſédées, ou des gens qui ont la prétention d'en être, & qui ont gardé les armes de leur maiſon. Quand la Langue Italienne fut cultivée, elle eut des politiques, des hiſtoriens & des poëtes. Elle put oppoſer Machiavel à Tacite, Guichardin à Tite-Live, le Taſſe à Virgile, & l'Arioſte à Ovide; mais elle n'eut rien à oppoſer à Cicéron ou à Pline.

En général l'éloquence Italienne a peu de caractère & de force. Il ſemble que cette nation ſpirituelle & vive, dans un climat doux & voluptueux, livrée à tout ce qui peut amuſer l'imagination & enchanter les ſens, s'occupe plutôt à jouir des impreſſions qu'elle reçoit qu'à les tranſmettre, & dans l'expreſſion des arts même cherche encore plus à intéreſſer les ſens que l'ame & l'eſprit. La muſique, pour laquelle les Italiens ſont ſi paſſionnés, & qu'ils ont cultivée avec tant de ſuc-

cès, eſt de tous les arts celui qui parle aux ſens avec le plus d'empire. Ils ont négligé la tragédie, deſtinée à peindre les paſſions & les hommes, & ſe ſont livrés tout entiers à l'opéra, qui d'un bout à l'autre eſt le ſpectacle des ſens. Leur comédie, où il y a bien plus de ſpectacle & de mouvement que de peinture de mœurs, paroît plus faite pour les yeux que pour l'eſprit. Dans tous leurs grands poëmes, ſans en excepter l'Arioſte & le Taſſe, la partie des deſcriptions & des tableaux eſt en général très-ſupérieure à la partie des ſentimens. Enfin dans leur converſation même ſi ſouvent ingénieuſe & piquante, par la vivacité des images & la force de la pantomime qui anime tous leurs diſcours ils ſemblent ſurtout parler à l'imagination & aux ſens. On peut dire que leur éloquence participe à ce caractère général. Les Italiens vont entendre un diſcours à peu-

près comme ils entendent un concert. L'orateur déploie toutes les richesses & la mélodie de sa langue ; il combine les mots pour le plaisir de l'oreille, comme le musicien combine les sons. Le cours harmonieux des paroles qui se succèdent & qui s'enchaînent, soutient & fixe l'attention ; & la pantomime de l'orateur frappant les yeux, en même temps que la musique des mots frappe l'oreille, sert pour ainsi dire d'accompagnement à cette musique. Cependant le discours semblable à de l'harmonie sans caractère, s'arrête à la surface des sens ; l'ame n'a aucun des plaisirs qui l'intéressent ; elle n'est ni remuée par des passions, ni attachée par des idées.

On l'a déja dit, il ne peut y avoir de grande éloquence sans de grands intérêts ; & il faut convenir que pour célébrer la barrette donnée à un prélat d'Ostie ou de Faenza, ou pour louer un pape à son installation, il ne

faut pas autant d'éloquence qu'il en falloit à César pour gouverner le sénat & le peuple de Rome. Parcourez tous les autres Etats d'Italie; est-ce à Venise qu'il naîtroit des orateurs? Venise, dont l'aristocratie sévère est fondée sur la crainte; où la politique inquiète & soupçonneuse marche quelquefois dans la nuit entre des inquisiteurs d'Etat & des bourreaux; où tout est couvert d'un voile; où le gouvernement est muet comme l'obéissance; où la barrière qui sépare la Noblesse & le peuple défend aux talens de s'élever; où le plaisir même est un instrument de politique, & où, par systême, on a substitué à la liberté qui élève les ames, la licence qui les amollit; Venise, où tout ce qui seroit grand seroit suspect; où enfin le caractère de tous les principes de gouvernement est d'être immobiles & calmes, & où depuis des siècles tout tend à la conservation & à la paix,

anciennes, hiſtoriens, politiques, tout a été célébré, tout a eu ſa portion d'immortalité dans quelques lignes écrites au bas de leurs noms. Il eſt vrai que cette immortalité a été quelquefois un peu obſcure. Les hommages rendus à des contemporains ſont comme des traités que la vanité d'un ſiècle fait avec les ſiècles ſuivans, & que la poſtérité ne ratifie pas toujours. Mais lorſque ces honneurs ſont accordés à des hommes vraiment célèbres, ils ont droit d'intéreſſer dans tous les temps. Tels furent ceux qu'on rendit à la mémoire de Michel Ange, & qui peignent à la fois l'enthouſiaſme de ſon ſiècle & de ſa patrie pour les arts.

Cet artiſte fameux étoit mort à Rome, & le pape vouloit le faire enterrer avec la plus grande pompe dans l'égliſe de St. Pierre, qu'il avoit contribué à embellir par ſon génie *. Mais Florence, ſa patrie, ne

* On auroit pu alors mettre ſur ſon tombeau

put consentir à le céder. On ne l'auroit pas rendu; il fallut l'enlever. Il se fit une conspiration pour avoir son corps, comme il s'en est fait plus d'une fois pour s'emparer d'une ville. L'enlèvement réussit. Le souverain de Rome fut indigné: les Florentins soutinrent leurs droits avec courage. A l'approche du corps, tout le peuple sortit de Florence: à peine le cercueil pouvoit fendre la foule. On le déposa dans la principale église jusqu'à ce qu'on eût ordonné sa pompe funèbre. Jamais peut-être la cendre d'aucun souverain ne fut ensevelie avec de plus grands honneurs. On lui éleva un catafalque décoré de statues, d'em-

---

la même inscription qu'on a mise à Londres sur le tombeau de l'architecte (Wren) qui a bâti la célèbre église de S. Paul, & qui y est enterré. On s'est contenté de graver son nom sur une pierre avec ces mots, « tu cherches un monu» ment, regarde autour de toi ». *Si monumentum quæris, circumspice.*

blêmes & de peintures. L'église entière & huit chapelles étoient décorées avec la même magnificence. Les époques les plus intéressantes de sa vie y étoient représentées. On le voyoit député en ambassade vers Jules II; traité avec le plus grand respect par tous les princes de la maison de Médicis; conversant avec les papes, & assis à côté d'eux, tandis que les cardinaux & tous les courtisans étoient debout; comblé d'honneurs à Venise, où la république & le doge l'envoyèrent complimenter à son arrivée. On le voyoit dans son école comme dans un temple, environné d'une foule d'enfans & de jeunes gens de tout âge, qui lui offroient les essais de leurs travaux; & lui, comme une divinité, leur communiquant pour ainsi dire le génie des arts. Plusieurs figures animoient par leur mouvement cette décoration; le Génie ardent & les ailes déployées, une Minerve douce &

auſtère & qui mêloit le goût à la fierté, l'Etude méditant & dans un repos actif, la Proportion légère marquée par une des Graces, l'ame de Michel Ange, ſous l'emblême d'un Génie céleſte, s'élevant & ſemblant ſe perdre & ſe confondre dans des flots de lumière; plus loin l'Envie ceinte de ſerpens, une vipère à la main, voulant vainement exhaler ſon poiſon ſur la Gloire; & la Haine enchaînée qui ſe débattoit, qui cherchoit, en frémiſſant, à ſe relever, & retomboit ſous ſes fers. Cependant une Renommée planoit ſur le cercueil, & ſembloit emporter la réputation & la gloire de Michel Ange vers les ſiècles à venir.

Telle fut une partie de cette décoration exécutée par les plus habiles peintres, ſtatuaires & architectes de la Toſcane. La pompe funèbre fut célébrée avec une magnificence digne de cet appareil. On étoit accouru de toutes les parties de l'Italie: c'étoit la

fête des talens & des arts, célébrée par la reconnoiſſance. Au milieu de ce concours, l'oraiſon funèbre de Michel Ange fut prononcée. L'orateur étoit le Varchi : il avoit la plus grande réputation ; & l'on regarda comme une partie conſidérable de la gloire de Michel Ange d'avoir pu être célébré par un homme ſi éloquent *. Bientôt après cette décoration paſſagère, deſtinée à orner une pompe funèbre d'un jour, on lui éleva un mauſolée plus durable, & dont les marbres furent donnés par le grand duc. Ce mauſolée ſubſiſte encore ; mais les vrais monumens de la gloire de Michel Ange ſont ſes ouvrages, & ſur-tout la fameuſe coupole de St. Pierre. La jalouſie des Florentins qui a diſputé ſa

* Léonard Salviati, jeune homme de vingt-deux ans, prononça auſſi un diſcours en l'honneur de Michel-Ange & des Arts. Ces deux diſcours furent publiés avec une foule d'inſcriptions & d'éloges en vers.

cendre, n'a pu enlever ce monument à Rome; & si sa patrie jouit de son tombeau, Rome, où il a exécuté la plupart de ses chefs-d'œuvre, jouit de son génie.

Aujourd'hui en Italie la distinction des oraisons funèbres est réservée, comme dans le reste de l'Europe, à ceux qui ont eu des honneurs ou des places. C'est un dernier hommage rendu au pouvoir. A l'égard des vivans, rien de plus commun en Italie que les éloges; mais on les distribue en sonnets: c'est pour la louange la monnoie courante du pays. Chacun la vend, la donne, l'achète, ou la reçoit. Il y en a pour tous les évènemens & toutes les fêtes. On loue également un bourgeois & un prince, les cardinaux & les femmes, des saints, des moines, des poëtes, des religieuses, ceux qui ont quelque pouvoir dans ce monde, ou ceux qui n'en ont que dans l'autre. Tous ces

panégyriques en ſonnets, éternellement répétés, & éternellement oubliés, tombent les uns ſur les autres, comme la pouſſière dans un lieu où l'on marche. Au reſte, ces éloges ſont ſans conſéquence; on n'en eſt ni plus grand, ni plus petit pour les avoir ou faits ou reçus. C'eſt un effet de l'habitude & de la mode; c'eſt comme dans un autre pays une révérence ou un geſte de plus.

En Eſpagne on connoît le genre des oraiſons funèbres, mais nous ne connoiſſons point d'orateurs qui s'y ſoient diſtingués.

Ce genre ſeroit né en Allemagne, s'il n'avoit point été inventé ailleurs. Il paroît fait pour le pays où il y a le plus de rangs, de titres, de grandes, de moyennes ou de petites ſouverainetés, & où la vanité humaine attache le plus de prix à toutes les repréſentations de la grandeur, vraies ou fauſſes. Dans une académie célè-

bre d'Allemagne on a auſſi établi l'uſage des éloges pour les gens de lettres & les ſavans. Et, ce qui eſt un hommage rendu à notre langue, ces éloges ſe prononcent en françois. Nous en connoiſſons pluſieurs de Maupertuis. Ce philoſophe, né avec plus d'imagination que de profondeur, & qui peut-être avoit plus d'eſprit que de lumières ; qui s'agita toute ſa vie pour être en ſpectacle, mais à qui il fut plus facile d'être ſingulier que d'être grand ; qui courut après la renommée avec l'inquiétude d'un homme qui n'eſt pas sûr de la trouver; qui quitta ſa patrie parce qu'il n'étoit pas le premier dans ſa patrie ; qui s'ennuya loin d'elle, parce qu'il n'avoit trouvé que le repos, & qu'il avoit perdu le mouvement & des ſpectateurs ; qui trop jaloux peut-être des ſuccès de ſociétés, perdit la gloire en cherchant la conſidération ; frappé de bonne heure de la grande célébrité de Fontenelle,

avoit cru devenir auffi célèbre que lui en l'imitant. Il avoit comme Fontenelle voulu orner la philofophie par les graces; il chercha de même à copier fa manière dans les éloges. Mais en imitant un autre, il fut au-deffous de lui-même. Les défauts qui tiennent à la nature, font quelquefois piquans; les beautés qu'on emprunte font prefque toujours fans effet: il y manque pour ainfi dire l'affortiment & l'enfemble. C'eft comme fi un ftatuaire ou un peintre vouloit jetter fur le corps d'une Vénus la draperie d'une Minerve.

On a vu dans la même académie quelques éloges de favans & de gens de lettres, compofés par un fouverain. Cet exemple nous rappelle les temps où le même homme étoit orateur, poëte, faifoit des loix, & gagnoit des batailles.

En Angleterre le genre des éloges eft peu connu. La conftitution même, qui

qui par-tout dirige la pente des esprits, s'oppose à ce genre de littérature. Comme tous les pouvoirs y sont balancés, il ne s'y élève jamais de puissance qui subjugue tout, & qui réunissant toutes les forces, entraîne aussi tous les hommages. Comme tous les droits des citoyens y sont fixés, le bonheur dont on y jouit paroît être l'ouvrage non d'un homme, mais de la loi. Comme la foiblesse n'a rien à craindre d'aucun pouvoir, elle n'a aucun pouvoir à flatter.

Ailleurs on loue le souverain; son caractère ou son génie fait le sort de sa nation. Là, le souverain mis presque toujours en mouvement par la nation, ne fait qu'exécuter la volonté générale. Il pourroit être grand comme particulier, & peu influer comme prince *. Peut-être même des qualités brillantes pourroient être suspectes à

* On peut citer en exemple Guillaume Prince d'Orange, devenu Roi d'Angleterre.

un peuple qui joint l'inquiétude à la liberté : car il peut calculer les forces d'une puissance qu'il connoît ; mais il ne peut calculer l'influence de l'activité & du génie.

Ailleurs on loue ceux qui gouvernent sous le prince ; tout pouvoir trouve un culte. En Angleterre rarement le pouvoir impose à l'imagination ; souvent il est suspect ; & ceux qui l'exercent, perdent par leur pouvoir même une partie des hommages qu'auroient mérités ou des talens ou des vertus.

Enfin il y a des pays où les voix se réunissent aisément, parce que les intérêts y sont les mêmes. Les esprits & les ames, par la grande communication, y prennent la même couleur ; & tout s'y décide par certaines impressions rapides, auxquelles on aime à se livrer. Alors les opinions s'établissent comme les modes ; & on loue avec transport au-

jourd'hui ce qu'on oubliera demain. Mais dans un pays où des partis se choquent, où les opinions ont la même liberté que les caractères, où chacun a ses sens, ses yeux, son ame, où la renommée a mille voix différentes, on doit admirer peu, estimer quelquefois, louer rarement. Enfin la louange en général paroît à cette nation fière & libre tenir toujours un peu à l'esprit de servitude. Je ne parle pas de ces gazettes où des écrivains politiques, animés par une faction ou par leur propre caractère, vantent toutes les semaines, à tant par feuilles, un projet ou un homme. Je ne parle pas non plus des poëtes. Les poëtes en tout pays sont une nation à part; & ils sont panégyristes en Angleterre comme ailleurs. La seule différence, c'est que les poëtes anglois louent peut-être avec moins de délicatesse & plus d'enthousiasme. Leur imagina-

tion ſolitaire & forte aggrandit les hommes comme les choſes.

On connoît le panégyrique de Cromwel par Waller. Ce Waller, après avoir combattu & ſignalé ſon zèle pour Charles I, après avoir ſouffert, pour la cauſe des rois, la priſon, l'exil, la perte d'une partie de ſes biens, & ſauvé à peine ſa tête de l'échafaud ; eut la baſſeſſe de faire ſolliciter ſa grace auprès de ſon tyran, & la baſſeſſe plus grande encore de louer publiquement ſon oppreſſeur & le bourreau de ſon maître. Milton, du moins, montra plus de courage. Lui qui avoit ſervi Cromwel de ſon épée & de ſa plume, après le rétabliſſement de Charles II, garda le ſilence, & reſta pauvre & malheureux, ſans flatter ni prier. Je déſirerois que Waller, dans une cauſe plus juſte, eût fait de même. On doit ſuppoſer qu'il fut ébloui par les qualités du Pro-

tecteur, & qu'il pardonna ses malheurs à celui qui régnoit en grand homme. Ce qui nous le feroit croire, c'est qu'il loua encore le tyran après sa mort. On a de lui un éloge funèbre de Cromwel, plein d'imagination & de grandeur. Le même homme loua ensuite Charles II. On connoît le reproche que lui fit le roi, & sa réponse.*.

Les Anglois ont plusieurs autres panégyriques en vers. Leurs fameux poëtes se sont exercés dans ce genre. Dryden en a consacré un à une Angloise célèbre par ses vertus; & Thompson a fait un éloge funèbre de Newton. Comme cet ouvrage est peu connu parmi nous, qu'il me soit permis d'en citer la fin. Thompson, après avoir décrit toutes les découvertes de ce grand homme sur la gravitation, sur les comètes, sur la lu-

*Vous avez mieux fait pour Cromwel, lui dit le Prince. Sire, dit Waller, nous autres poëtes nous réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités.

mière, ſur les couleurs, ſur la chronologie, après avoir peint la douceur de ſes mœurs, & l'élévation tranquille & calme de ſon caractère, s'interrompt tout-à-coup. » N'entends-je » pas, dit-il, une voix ſemblable à » celle qui annonce les grandes ré- » volutions ſur la terre? *C'en eſt fait,* » *j'ai rempli ma tâche, & ma car-* » *rière eſt achevée.* Cette voix reten- » tit dans l'univers, & Newton meurt. » Arrêtez, s'écrie le poëte; que de » foibles larmes ne coulent pas pour » lui; c'eſt ſur la tombe de la beauté, » de la jeuneſſe & de l'enfance qu'il » faut pleurer; c'eſt là qu'il faut porter » vos chants funèbres: mais Newton » veut d'autres hommages ». Puis tout-à-coup il s'écrie: » Honneur de » la grande Bretagne, ô grand hom- » me, ſoit qu'aſſis dans les cieux tu » t'entretiennes avec leurs habitans, » ſoit que porté ſur l'aile rapide des » génies céleſtes tu voles à la ſuite de

» ces sphères immenses qui roulent
» dans l'espace, comparant dans ta
» marche les êtres avec les êtres, perdu
» dans les ravissemens, & livré aux
» transports de la reconnoissance pour
» les lumières que l'Etre suprême avoit
» versées dans ton ame; oh! regarde
» en pitié ce foible genre humain que
» tu viens de quitter; élève l'esprit de
» ce bas univers; préside à ton pays;
» ranime ses talens, & corrige ses
» mœurs. Quoiqu'avilie & corrom-
» pue, c'est l'Angleterre qui t'a vu
» naître: elle se glorifie de ton nom;
» elle t'offre pour modèle à ses en-
» fans. Un jour, ô grand homme, ta
» cendre ranimée reprendra une se-
» conde vie, lorsque le temps ne sera
» plus. En attendant, sois le génie de
» ta patrie, tandis que ta poussière
» sacrée dort avec celle des rois, &
» qu'elle daigne honorer leurs tom-
» beaux ». C'est avec cet enthousiasme

que les Anglois louent leurs grands hommes.

Ce même Thompſon a compoſé un éloge funèbre en l'honneur du lord Talbot, qui avoit été ſon bienfaiteur & ſon ami. Ce panégyrique offre auſſi des beautés. Il eſt adreſſé au fils du mort; & voici comme il commence: » Milord, tandis qu'avec la nation tu » pleures un ami & un père, permets » à ma muſe de verſer ſur la tombe de » Talbot des vers ſortis de mon cœur » & dictés par la vérité. Ma muſe, tu » le ſais, dès long-temps s'eſt chargée » du double emploi de louer le mé- » rite mort, d'humilier l'orgueil vi- » vant. Sa tâche généreuſe commence » où l'intérêt finit, &c. ». Dans un endroit où il parle de la protection que Talbot donnoit aux arts: » Bien » différent, dit-il, de ces hommes » vains qui, uſurpant le nom de pro- » tecteur qu'ils aviliſſent, oſent ſacri-

» fier un homme de mérite à leur or-
» gueil, & répandre la rougeur de la
» honte ſur un front honnête; quand
» il accordoit une grace, c'étoit une
» dette qu'il ſembloit payer au mé-
» rite, à la nation, & à l'Etre qui eſt
» la ſource éternelle de tout bien. Les
» muſes reconnoiſſantes avouent un
» tel protecteur; mais leur noble fierté
» rejette avec dédain les ſecours faſ-
» tueux que leur offre quelquefois la
» main inſultante de la vanité »; &
à la fin: » Pardonne, ombre immor-
» telle! (ſi quelque choſe de cette
» pouſſière de la terre peut encore
» monter juſqu'à toi) pardonne un
» vain éloge inutile à ta gloire. Que
» dis-je? non rien n'eſt vain de ce que
» la reconnoiſſance inſpire. D'ailleurs
» ma muſe acquitte un devoir; elle
» rend ce qu'elle doit à la vertu, à la
» patrie, au genre humain, à la na-
» ture immortelle & ſouveraine qui
» lui a donné, comme à ſa prêtreſſe,

» la charge honorable de chanter des » hymnes en l'honneur de tout ce » qu'elle forme de grand & de beau » dans l'univers ».

On voit quel est le ton & la noblesse de ces éloges ; la vigueur d'ame qui y règne, vaut bien notre délicatesse & notre goût. Ce goût, si nécessaire, mais quelquefois si incertain, est la faux qui retranche, mais n'est pas la sève qui fait produire. Un sentiment énergique & noble vaut mieux qu'une beauté exacte & froide. Si un Spartiate eût daigné écrire, j'eusse préféré son éloquence à celle d'Athènes.

Le génie du Czar Pierre, qui a porté les semences de tous les arts en Russie, y a fait naître aussi l'éloquence. Nous avons un panégyrique de ce grand homme, en Langue Russe, qui mérite d'être connu. Il est de M. Lomanosoff, écrivain original dans son pays, & qui jusqu'à présent a le plus honoré sa nation. Voici quelques traits

de cet éloge. On y trouvera cette teinte de poésie qui convient au genre, & encore plus à un peuple à peine civilisé, où le génie même doit avoir plus de sensations que d'idées. » Supposez, dit l'orateur, un Moscovite » sorti de sa patrie avant les entreprises de Pierre le Grand; supposez » qu'il ait habité au-delà des mers, » dans des climats où le nom & les » projets du Czar n'aient pas pénétré. A son retour, que penseroit le » voyageur, en trouvant dans son » pays les arts établis, de nouveaux » habillemens, des mœurs nouvelles, » architecture, maisons, citadelles, » villes, loix, usages, coutumes, » tout enfin jusqu'au cours des fleuves » & aux bornes de la mer, changé » dans cet empire. Ne croiroit-il pas » ou que son absence a duré des siè» cles, ou que le genre humain s'est » réuni pour créer en si peu d'années » tant de merveilles, ou que ce spec-

» tacle étonnant n'eſt que l'effet &
» l'illuſion d'un ſonge ?

Ailleurs il perſonifie la Ruſſie qui triſte & ſanglante, apparoît aux yeux du Czar pendant ſes voyages. Elle l'appelle, elle lui tend les bras. » Re-
» viens, ayes pitié de mes malheurs.
» Des traîtres me déchirent, des bri-
» gands me déſolent ». Le héros ſenſible à ces accens, revole vers elle. Il le peint enſuite combattant au-dehors & tour-à-tour la Suède, la Pologne, la Crimée, la Turquie, la Perſe; au-dedans, les ſtrelitz, les fanatiques, les patriarches & les coſaques; dans ſa propre maiſon, les incendies, les empoiſonnemens & les aſſaſſinats: il peint ſur-tout ſon activité prodigieuſe. » Que de courſes,
» de trajets, de voyages ! La Duna
» & le Niéper, le Volga & le Tanaïs,
» la Viſtule & l'Oder, l'Elbe & le
» Danube, la Seine, la Tamiſe & le
» Rhin ont tour-à-tour dans leurs

» eaux réfléchi ſon image. Les quatre
» mers qui bornent cet empire, té-
» moins de ſes exploits, ſe ſont tour-
» à-tour courbées ſous le poids de ſes
» flottes. Parcourez des pays innom-
» brables; par-tout vous trouverez
» des traces de ſes pas. C'eſt ici qu'il
» s'arrêta après un voyage de cinq
» cents lieues; à cette ſource d'eau il
» étancha ſa ſoif; dans cette plaine il
» rangea lui-même ſon armée en ba-
» taille; dans cette forêt il marqua
» avec la hache les chênes qu'il fal-
» loit abattre pour conſtruire des
» vaiſſeaux. Ici il travailla comme un
» ſimple artiſan; là, il écrivit des loix;
» plus loin il traça des plans de conſ-
» truction pour une flotte. Voici les
» ports que ſa main a creuſés; voilà
» les fortereſſes qu'il a bâties; c'eſt
» ici qu'il arrêta le ſang qui couloit
» de la bleſſure d'un de ſes ſujets. Sem-
» blable à l'aſtre qui éclaire le monde,
» ſemblable à la mer agitée ſans ceſſe

» par le flux & le reflux, ce héros a
» été pour ses peuples dans un mou-
» vement éternel. Mille ans de vie
» suffiroient à peine à tant de tra-
» vaux; & sa vie a été si courte! ». Ce discours finit par une apostrophe à l'ame du Czar qui est sans doute dans les cieux, d'où l'orateur le prie de veiller sur son empire. Il faut convenir qu'il y a dans la plûpart de ces morceaux, le ton d'une vraie & noble éloquence. Lorsque, il y a cent ans, la Russie étoit à peine connue, que les descendans des anciens Scythes étoient encore à demi sauvages, & que le lieu où est aujourd'hui située leur capitale, n'étoit qu'un désert, on ne s'attendoit pas alors qu'avant la fin du siècle, l'éloquence dût y être cultivée; & qu'un Scythe, au fond du golfe de Finlande, & à quinze degrés au delà du Pont-Euxin, prononceroit un tel panégyrique dans une Académie de Pétersbourg. On ne s'attendoit pas

davantage qu'en 1771 un orateur prononçât ſur le tombeau même du Czar Pierre un remerciement à l'ame de ce grand homme, pour une victoire remportée par une flotte Ruſſe dans la Méditérannée, & au milieu des iſles de l'Archipel. Cette idée digne des anciens Grecs, qui croyoient que le génie des grands hommes veilloit toujours au milieu d'eux, & que leur ame étoit préſente parmi leurs concitoyens pour animer & ſoutenir leurs travaux, eſt peut-être le plus bel hommage qui ait été rendu au Légiſlateur de la Ruſſie. Par un haſard ſingulier, l'orateur ſe nommoit Platon; & l'on dit que ſon éloquence ne le rendoit pas indigne de porter ce nom célèbre. Ainſi les arts font le tour du monde. Ce n'eſt plus le Scythe Anacharſis qui voyage dans Athènes; ce ſont les arts même de la Grèce qui ſemblent voyager chez les Scythes. Les Ruſſes ont un eſprit facile & ſou-

ple ; leur langue eſt, après l'Italien, la langue la plus douce de l'Europe ; & ſi une légiſlation nouvelle élevant les eſprits, fait diſparoître enfin les longues traces du deſpotiſme & de la ſervitude ; ſi elle donne au corps même de la nation une ſorte d'activité qui n'a été juſqu'à préſent que dans les Souverains & la Nobleſſe ; ſi de grands ſuccès continuent à frapper, à réveiller les imaginations, & que l'idée de la gloire nationale faſſe naître pour les particuliers l'idée d'une gloire perſonnelle ; alors le génie qu'on y a vu plus d'une fois ſur le trône, deſcendra peu-à-peu ſur l'empire ; & les arts même d'imagination, tranſplantés dans ces climats, pourront peut-être y prendre racine, & être un jour cultivés avec ſuccès.

CHAPITRE XXXVIII & dernier.

Du genre actuel des Eloges parmi nous; si l'éloquence leur convient, & quel genre d'éloquence.

En suivant l'histoire des éloges, & cette branche de la littérature depuis les Egyptiens & les Grecs jusqu'à nous, on a pû remarquer les changemens que ce genre a éprouvés, les temps où il a été le plus commun, l'usage ou l'abus qu'on en a fait, & les différentes formes que la politique, ou la morale, ou la bassesse, ou le génie lui ont données. On a vu des siècles où c'étoit presque le seul genre; & ces siècles étoient ceux de l'oppression ou des succès, ceux de la tyrannie ou de la grandeur d'un maître. On a vu dans toutes les républiques l'honneur des éloges réservé pour les

morts, dans les monarchies cet honneur prodigué aux vivans; le délire de la louange à Rome, ſous Auguſte & ſous Conſtantin; à Bizance, ſous une foule d'Empereurs oubliés; en France, ſous Richelieu & ſous Louis XIV. Depuis un demi-ſiècle, il s'eſt fait parmi nous une eſpèce de révolution: on apprécie mieux la gloire; on juge mieux les hommes; on diſtingue les talens des ſuccès; on ſépare ce qui eſt utile de ce qui eſt éclatant & dangereux; on ne pardonne pas le génie ſans la vertu; on reſpecte quelquefois la vertu ſans la grandeur; on perce enfin à travers les dignités pour aller juſqu'à l'homme. Ainſi peu à peu il s'eſt formé dans les eſprits un caractère d'élévation, ou plutôt de juſtice. Les ames nobles, en ſe comparant aux ames viles de tous les états, ſe ſont miſes à leur place. Delà on proſtitue moins l'éloge. Ceux même qui pourroient être corrompus

& lâches, sont arrêtés par l'opinion ; & la peur de la honte les sauve au moins de la bassesse. D'ailleurs un goût de vérité général s'est répandu. Moins il y en a dans nos mœurs, plus on en exige dans les écrits. Le mot célèbre de Mallebranche, *qu'est-ce que cela prouve ?* est presque le mot du siècle. Les panégyriques doivent donc être tombés : on lit beaucoup moins d'oraisons funèbres : les dédicaces deviennent rares ; elles ne s'ennoblissent que lorsque la philosophie fait parler avec dignité à la grandeur, ou lorsque la reconnoissance s'entretient avec l'amitié. Hors de là, c'est presqu'un ridicule égal de les faire ou de les recevoir. On ne voit plus ni prologues d'opéra sur les princes, ni odes pindariques sur les grandes vertus d'un héros que personne ne connoît. Enfin les complimens & les harangues auxquelles est condamné un homme en place, & où on doit lui prouver

méthodiquement qu'il est un très-grand homme, sont mis par lui-même au rang des fables ennuyeuses. L'homme d'esprit en rit; le sot même n'ose plus les croire. Mais la même raison qui a dû faire tomber tous ces genres d'éloges déclamés ou chantés, écrits ou parlés, ou ridicules, ou ennuyeux, ou vils, ou du moins très-inutiles à tout le monde, excepté à celui à qui on les paye, a dû au contraire accréditer les panégyriques des grands hommes qu'on peut louer sans honte, parce qu'on les loue sans intérêt, & qui, dans des temps plus heureux, ayant servi l'humanité & l'état, offrent de grandes vertus à nos mœurs, ou de grands talens à notre foiblesse. Aussi ce genre est aujourd'hui plus commun qu'il ne l'a jamais été. On sait que l'Académie Françoise substitua, il y a près de quinze ans, ces sortes d'éloges à ses anciens sujets. Elle crut qu'il valoit mieux présenter la vertu

en action, que des lieux communs de morale, souvent usés. Tout a imité cet exemple. On a proposé l'éloge de Leibnitz à Berlin, comme celui de Descartes à Paris; nous avons vu annoncer tour-à-tour l'éloge de Duquesne à Marseille, celui du grand Corneille à Rouen, celui du bon & de l'immortel Henri IV à la Rochelle. Il est à souhaiter que l'on continue ainsi les éloges de nos grands hommes. Là tous les états & tous les rangs trouveroient des modèles. Les vrais citoyens désireroient d'y obtenir une place. Cet honneur parmi nous suppléeroit aux statues de l'ancienne Rome, aux arcs de triomphe de la Chine, aux mausolées de Westminster. Eh quoi, chez toutes les nations éclairées il y a eu des honneurs pour la mémoire des grands hommes; & nous qu'avons-nous fait pour les nôtres? La seule statue de Sully qui existe, est dans un château au fond

d'une province ; & l'on a dédaigné, il y a trois ans, la générosité qui en faisoit un présent à la patrie. On vient de relever avec éclat dans Stocholm un monument érigé il y a cent ans en l'honneur de Descartes ; & parmi nous une simple pierre dans une église apprend où il repose. Molière obtint à peine la sépulture. Qui sait où est la cendre de Corneille ? En quel endroit puis-je aller pleurer sur la tombe de l'Hopital ? Le général qui sauva la France à Denain, déposé depuis près de quarante années dans un pays étranger, attend encore qu'on transporte ses dépouilles & ses restes dans le pays qu'il a sauvé. Catinat, le plus vertueux des hommes, est enseveli sans pompe dans un village ; & avant qu'une compagnie savante eût proposé aux orateurs l'éloge de Fénelon, & qu'elle eût couronné un ouvrage éloquent, quels honneurs rendus à ce grand homme avoient consolé son

ombre des disgraces & de l'exil? Nation impétueuse & légère, ardente à nos plaisirs, occupée toujours du présent, oubliant bientôt le passé, parlant de tout, & ne nous affectant de rien, nous regardons avec indifférence tout ce qui est grand; & quelquefois un ridicule est tout le salaire d'une action généreuse, ou d'un service rendu à l'état & à nous. C'est au petit nombre des hommes vraiment sensibles, & à qui la nature n'a pas refusé ce recueillement de l'ame qui porte aux grandes choses & les fait aimer, c'est à eux à célébrer la vertu, à honorer le génie. Qu'ils opposent à l'injustice d'un moment la justice des siècles. Que l'homme de mérite, éclipsé par l'intrigue, & persécuté par la haine, sache en mourant que son nom du moins sera vengé. Alors il descendra dans la tombe avec moins de douleur, & ses yeux prêts

à se fermer pourront n'être pas condamnés à verser dcs larmes.

On ne peut donc douter que ces sortes d'éloges ne soient utiles ; mais on peut demander comment & dans quel genre ils doivent être écrits. Des hommes estimables pensent que les meilleurs modèles de ces sortes d'ouvrages sont ou les vies des hommes illustres de Plutarque, ou les éloges des savans de Fontenelle ; c'est-à-dire qu'ils voudroient un simple éloge historique, mêlé de réflexions, sans qu'on se permît jamais ni le ton, ni les mouvemens de l'éloquence. Ils sont persuadés que l'écrivain borné au rôle d'historien-philosophe, doit mieux voir & mieux peindre ce qu'il voit ; qu'en cherchant moins à en imposer aux autres, il en impose moins à lui-même ; que celui qui veut embellir, exagère ; qu'on perd du côté de l'exacte vérité tout ce qu'on gagne du côté de

la

la chaleur ; que pour être vraiment utile, il faut présenter les foiblesses à côté des vertus ; que nous avons plus de confiance dans des portraits qui nous ressemblent ; que toute éloquence est une espèce d'art dont on se défie ; & que l'orateur, en se passionnant, met en garde contre lui les esprits sages qui aiment mieux raisonner que sentir.

Voilà les raisons qu'on apporte pour bannir l'éloquence des éloges des grands hommes. Mais ne peut-on pas répondre que ces sortes d'ouvrages étant moins des monumens historiques, que des tableaux faits pour réveiller de grandes idées ou de grands sentimens, il ne suffit pas de raconter à l'esprit, il faut, si l'on peut, parler à l'ame & l'intéresser fortement ? Pour peu qu'un lecteur soit instruit, les faits qui concernent les grands hommes, lui sont connus. Que lui apprenez-vous donc par un éloge ? rien. Mais par la manière dont vous présentez les

faits, dont vous les développez, dont vous les rapprochez les uns des autres, par les grandes actions comparées aux grands obstacles, par l'influence d'un homme sur sa nation, par les traits énergiques & mâles avec lesquels vous peignez ses vertus, par les traits touchans sous lesquels vous montrez la reconnoissance ou des particuliers ou des peuples, par le mépris & l'horreur que vous répandez sur ses ennemis, enfin par les retours que vous faites sur votre siècle, sur ses besoins, sur ses foiblesses, sur les services qu'un grand homme pourroit rendre, & qu'on attend sans espérer, vous excitez les ames, vous les réveillez de leur léthargie, vous contribuez du moins à entretenir encore dans un petit nombre l'enthousiasme des choses honnêtes & grandes. Et croyez-vous produire ces effets sans éloquence ? Sera-ce après la lecture d'un éloge froidement historique que

l'on tombera dans cette rêverie profonde qui accompagne les impressions fortes ? Sera-ce alors que l'on descendra dans soi-même, que l'on interrogera sa vie, que l'on se demandera ce que l'on a fait de grand ou d'utile, que l'on prendra la résolution de se consacrer enfin à des travaux pour l'état ou pour soi-même, que le fantôme de la postérité qui n'existoit point pour l'ame indifférente, se réalisera enfin à ses yeux, & qu'elle consentira à mépriser la fortune, à irriter l'envie ? Non; l'homme froid & tranquille laisse la même tranquillité à tout ce qui l'entoure. C'est la loi générale. Imaginez la nature sans mouvement : tout est mort; plus de communication ; l'univers n'est qu'un assemblage de masses isolées, & de corps sans action, éternellement séparés & éternellement immobiles. Il en est de même des ames. Le sentiment est ce qui les agite & les remue ; il circule comme le mouve-

ment ; il a ses loix comme le choc des corps. Peignez donc avec force tout ce que vous voulez m'inspirer. Voulez-vous m'élever ? ayez de la grandeur. Voulez-vous me faire admirer les vertus, les travaux, les grands sacrifices ? déployez vous-même cette admiration qui me frappe & qui m'étonne. Que dis-je? Si vous n'avez ces sentimens dans le cœur, êtes-vous digne de peindre les grands hommes ? y réussirez-vous ? Pour remplir cette tâche, il faut avoir été fortement ému au récit des grandes actions ; il faut souvent dans le silence de la nuit avoir interrompu ses lectures par des cris involontaires ; il faut plus d'une fois avoir senti sa paupière humide des larmes de l'attendrissement ; il faut avoir éprouvé l'indignation que donne le crime heureux ; il faut avoir senti le mépris des foiblesses & de tout ce qui dégrade. Et si votre ame est ainsi affectée, pourrez-vous vous restreindre

au détail hiſtorique des faits, & à quelques réflexions inanimées? Ne faudra-t-il pas que le ſentiment qui eſt dans votre ame, ſe répande? En peignant de grandes choſes, ne ſentirez-vous pas le contraſte des choſes viles? en parlant des maux, ne vous attendrirez-vous pas ſur ceux qui les ont ſoufferts? N'évoquerez-vous pas quelquefois le génie de la bienfaiſance & de l'humanité ſur les hommes malheureux? Ne verra-t-on pas quelquefois ſur vos lignes tracées en déſordre l'empreinte des larmes que votre œil aura laiſſé tomber en les écrivant? Malheur à vous, ſi les intérêts des états, ſi les maux des hommes, ſi les remèdes à ces maux, ſi la vertu, ſi le génie, ſi tout ce qu'il y a de grand & de noble, vous laiſſe ſans émotion, & ſi en traitant tous ces objets vous pouvez vous défendre à vous-même d'être éloquent!

Je ſais qu'il y a beaucoup de diffé-

rence entre l'orateur qui parle, & l'écrivain qui ne doit être que lu. Le premier peut & doit être plus aisément passionné. Une grande assemblée élève l'ame. Les sentimens passent de l'orateur au peuple, & reviennent du peuple à l'orateur. Ces milliers d'hommes sur lesquels il agit, réagissent sur lui. D'ailleurs son ton, ses yeux, sa voix, tous ses mouvemens, de concert avec la passion qui l'anime, persuadent que cette passion est vraie. Il frappe, il agite les sens ; & c'est ainsi qu'il s'empare de l'ame & qu'il la trouble. Mais pour l'écrivain tout est calme. On le lit en silence. Chaque homme avec qui il converse est isolé. Le sentiment est solitaire. L'orateur lui-même est absent : ni les inflexions de sa voix, ni les traits de son visage, ne vous attestent la vérité de ce qu'il dit. Des sons tracés, des caractères muets sont la seule communication qu'il y ait entre vous & lui : il n'y a

que sa pensée qui parle à la vôtre. L'effet de cette éloquence, on ne peut se le dissimuler, est donc plus difficile, & le succès plus incertain.

D'ailleurs il y a des pays & des siècles où l'éloquence par elle-même doit moins réussir. Ainsi les Grecs, plus animés par leur climat, devoient être plus sensibles à l'éloquence que les Romains ; & les Romains, plus que tous les peuples septentrionaux de l'Europe. Mais si un peuple a des mœurs frivoles & légères ; si au lieu de cette sensibilité profonde qui arrête l'ame & la fixe sur les objets, il n'a qu'une espèce d'inquiétude active qui se répande sur tout sans s'attacher à rien ; si à force d'être sociable, il devient tous les jours moins sensible ; si tous les caractères originaux disparoissent pour prendre une teinte uniforme & de convention ; si le besoin de plaire, la crainte d'offenser, & cette existence d'opinion qui aujour-

d'hui eſt preſque la ſeule, étouffe ou réprime tous les mouvemens de l'ame; ſi on n'oſe ni aimer, ni haïr, ni admirer, ni s'indigner d'après ſon cœur; ſi chacun par devoir eſt élégant, poli & glacé; ſi les femmes même perdent, tous les jours, de leur véritable empire; ſi à cette ſenſibilité ardente & généreuſe qu'elles ont droit d'inſpirer, on ſubſtitue un ſentiment vil & foible; ſi les évènemens heureux ou malheureux ne ſont qu'un objet de converſation, & jamais de ſentiment; ſi le vuide des grands intérêts rétrécit l'ame, & l'accoutume à donner un grand prix aux petites choſes, que deviendra l'éloquence chez un pareil peuple? Rien de ſi ridicule qu'un homme paſſionné dans un cercle d'hommes froids. L'ame qui a de l'énergie fatigue celle qui n'en a pas; & pour s'attendrir ou s'élever avec les autres, il faut être accoutumé à ſentir avec ſoi-même. A ces cauſes ou poli-

tiques ou morales s'en joignent encore d'autres. Notre siècle est généralement tourné vers l'esprit de discussion ; & ce genre d'esprit, occupé sans cesse à comparer des idées, doit nuire un peu à la vivacité des sentimens. D'ailleurs il faut des choses nouvelles pour ébranler l'imagination ; & presque tous les grands tableaux ont été épuisés par les orateurs de tous les siècles. Ce qui eût produit autrefois un grand effet, n'est plus aujourd'hui que lieu commun. Enfin en voulant faire un art de l'éloquence on a nui à l'éloquence même. Toutes les manières pathétiques & fortes dont les gens à passions s'expriment, ont été rangées sous une nomenclature aride de figures. Qu'un homme se livre à un de ces mouvemens, l'effet est prévu, il ne produit rien. On croit voir quelqu'un qui s'échaffaude pour étonner ; & cette espèce d'appareil fait rire. Quelques hommes même ont

pris ces formules pour de l'éloquence : autre ſource de ridicule. Les mauvais orateurs ont décrédité les bons ; à peu près comme les charlatans font tort à la médecine, & les verſificateurs aux poëtes. Faut-il donc renoncer à l'éloquence ? Non ſans doute ; mais ce ſont autant de raiſons pour s'attacher à bien diſtinguer la vraie de la fauſſe. D'abord il n'y a point d'éloquence ſans idées. Si donc en célébrant les grands hommes, vous voulez être mis au rang des orateurs, il faut avoir parcouru une ſurface étendue de connoiſſances ; il faut avoir étudié & dans les livres & dans votre propre penſée quelles ſont les fonctions d'un général, d'un légiſlateur, d'un miniſtre, d'un prince ; quelles ſont les qualités qui conſtituent ou un grand philoſophe, ou un grand poëte ; quels ſont les intérêts & la ſituation politique des peuples ; le caractère ou les lumières des ſiècles ; l'état des arts, des

ſciences, des loix, du gouvernement; leur objet & leurs principes; les révolutions qu'ils ont éprouvées dans chaque pays; les pas qui ont été faits dans chaque carrière; les idées ou opposées ou ſemblables de pluſieurs grands hommes; ce qui n'eſt que ſyſtême, & ce qui a été confirmé par l'expérience & le ſuccès; enfin tout ce qui manque à la perfection de ces grands objets qui embraſſent le plan & le ſyſtême univerſel de la ſociété.

Mais ces connoiſſances ne ſont encore que générales, il vous en faut de plus particulières. Le peintre, avant de manier le crayon, conçoit ſes figures, étudie leurs attitudes. Méditez donc ſur l'ame & le génie de celui que vous voulez louer; ſaiſiſſez les idées qui lui ſont propres; trouvez la chaîne qui lie enſemble ou ſes actions ou ſes penſées; diſtinguez le point d'où il eſt parti & celui où il eſt arrivé; voyez ce qu'il a reçu de ſon ſiècle & ce qu'il y

a ajouté; marquez ou les obſtacles ou les cauſes de ſes progrès; & devinez l'éducation de ſon génie. Ce n'eſt pas tout: obſervez l'influence de ſon caractère ſur ſes talens, ou de ſes talens ſur ſon caractère; en quoi il a été original & n'a reçu la loi de perſonne; en quoi il a été ſubjugué ou par l'habitude la plus invincible des tyrannies, ou par la crainte de choquer ſon ſiècle, crainte qui a corrompu tant de talens, ou par l'ignorance de ſes forces, genre de modeſtie qui eſt quelquefois le vice d'un grand homme. Mais ſur-tout démêlez, s'il eſt poſſible, quelle eſt l'idée unique & primitive qui a ſervi de baſe à toutes ſes idées; car preſque tous les hommes extraordinaires dans la légiſlation, dans la guerre, dans les arts, imitent la marche de la nature, & ſe font un principe unique & général dont toutes leurs idées ne ſont que le développement. Cette connoiſſance, cette méditation profonde vous

donnera le plan & le dessein de votre ouvrage. Alors, il en est temps, prenez la plume. Faites agir ou penser les grands hommes ; vous verrez naître vos idées en foule ; vous les verrez s'arranger, se combiner, se réfléchir les unes sur les autres ; vous verrez les principes marcher devant les actions, les actions éclairer les principes, les idées se fondre avec les faits, les réflexions générales sortir ou des succès, ou des obstacles, ou des moyens ; vous verrez l'histoire, la politique, la morale, les arts & les sciences, tout ce système de connoissances liées dans votre tête, féconder à chaque pas votre imagination, & joindre par-tout aux idées principales une foule d'idées accessoires. Croit-on en effet que dans toutes les beautés ou de la nature ou de l'art ce soit l'idée d'un seul & même objet, ou une sensation simple qui nous attache ? Nos plaisirs, comme nos peines, sont composés. L'idée

principale en attire à elle une foule d'autres qui s'y mêlent, & en augmentent l'impression. Celui qui, sans s'écarter, & en remplissant toujours son but, saura donc le plus semer d'idées accessoires sur sa route, sera celui qui attachera l'esprit plus fortement. C'est là le secret de l'orateur, du poëte, du statuaire & du peintre. Consultez les hommes de génie en tout genre; voyez les grandes compositions dans les arts. Un artiste est appellé à six cents lieues de Paris; il va dans Pétersbourg élever un monument au fondateur de la Russie. Se contentera-t-il de fondre la statue colossale d'un héros, & d'imiter parfaitement ses traits? Non sans doute; il tâchera encore de réveiller dans l'ame de la postérité qui doit contempler ce monument, l'idée de tous les obstacles qu'un grand homme eut à vaincre, l'idée de son courage & de sa vigilance, l'idée de l'envie & de la haine, qui dans tous

pays s'acharnent après les grands hommes. Il ne placera donc point son héros sur un froid piedestal ; on le verra sur un rocher escarpé qui lui sert de base, poussant à toute bride un cheval fier & vigoureux qui gravit au sommet du rocher ; & delà il paroîtra étendre sa main sur son empire. La partie du rocher qu'il aura parcourue, offrira l'image d'une campagne cultivée ; celle qui lui restera à franchir, sera encore brute & sauvage. Cependant un serpent à demi-écrasé & ranimant ses forces, s'élancera pour piquer les flancs du cheval, & tâcher, s'il le peut, d'arrêter la course du héros. Peintres des grands hommes, voilà votre modèle. Qu'une foule d'idées se joigne à l'idée principale, & l'embellisse. Indiquez souvent plus que vous n'exprimerez. L'esprit aime surtout les idées qu'il paroît se créer à lui-même. Plus vous ferez penser, & plus l'espace qu'on parcourra avec

vous s'aggrandira. Ceſt par le nombre de ſes idées que l'ame vit, qu'elle exiſte: en liſant l'ouvrage le plus court, elle peut donc avoir un ſentiment plus vif & plus répété d'elle-même, qu'en parcourant des volumes entiers.

Mais le nombre des idées ne ſuffit pas pour l'éloquence: il en fait la ſolidité & la force; c'eſt le ſentiment qui en fait le charme. Lui ſeul donne à l'ouvrage cet heureux degré de chaleur qui attire l'ame & l'intéreſſe, & la précipite toujours en avant ſans qu'elle puiſſe s'arrêter. Vous n'ignorez point qu'il y a entre les idées deux eſpèces de liaiſon, l'une métaphyſique & froide, & qui conſiſte dans un enchaînement de rapports & de conſéquences; celle-là n'eſt que pour l'eſprit: l'autre eſt pour l'ame, & c'eſt elle ſeule qui en a le tact; elle eſt produite par un ſentiment général qui circule d'une idée à l'autre, qui les

unit, qui les entraîne toutes ensemble comme une seule & même idée, & ne permet jamais de voir ni où l'esprit s'est reposé, ni d'où il a repris son élan & sa course. Cette liaison intime, cette rapidité qui fait une grande partie de l'éloquence, ne peut naître que d'une ame ardente & sensible, & fortement affectée de l'objet qu'elle veut peindre. Mais il faut savoir quels sont les objets qui ont le droit d'affecter l'ame, & jusqu'où elle doit l'être. Si on se passionne pour ce qui ne le mérite pas, on est froid; si on passe le but, on est ridicule. Comment poser ces barrières? qui fixera la limite où le sentiment doit s'arrêter pour être vrai? Nous avons déja vu qu'il y a des peuples moins susceptibles de sentiment que d'autres. Ce qui eût transporté d'admiration & fait palpiter de plaisir un habitant de Lacédémone, n'eût pas même fixé l'attention d'un Sybarite. Il y a la même

différence entre les hommes. En général, l'être vertueux & moral s'affectera bien plus que celui qui est sans principes; le malheureux, plus que celui qui jouit de tout; le solitaire, plus que l'homme du grand monde; l'habitant des provinces, plus que celui des capitales; l'homme mélancolique, plus que l'homme gai; enfin ceux qui ont reçu de la nature une imagination ardente qui modifie leur être à chaque instant, & les met à la place de tous ceux qu'ils voient ou qu'ils entendent, bien plus que ceux qui toujours froids & calmes, n'ont jamais su se transporter un moment hors de ce qui n'étoit pas eux. Dans ce contraste & d'organisation & de caractère, chacun cependant prend pour la nature ce qui est lui. Nos passions ou nos foiblesses, voilà la règle de nos jugemens. Quelle sera donc celle de l'orateur? Qu'il ne consulte ni un particulier, ni une ville, ni même une na-

tion & d'un siècle, dont les mœurs & les idées changent, mais la nature de tous les pays & de tous les temps, qui ne change pas. Il y a dans toutes les ames bien nées des impressions que rien ne peut détruire, & qu'on est toujours sûr de réveiller; ce sont pour ainsi dire des cordes toujours tendues qui frémissent de siècle en siècle & de pays en pays: c'est celles-là qu'il faut toucher. Qu'ainsi dans l'ordre politique l'orateur se pénètre des grands rapports du prince avec les sujets, & des sujets avec le prince; qu'il sente avec énergie & les biens & les maux des nations; que dans l'ordre moral il s'enflamme sur les liens généraux de bienfaisance qui doivent unir tous les hommes, sur les devoirs sacrés des familles, sur les noms de fils, d'époux & de pères; que dans ce qui a rapport aux talens, il admire les découvertes des grands hommes, la marche du génie, ces grandes idées

qui ont changé sur la terre la face du commerce, ou celle de la philosophie, de la législation & des arts, & qui ont fait sortir l'esprit humain des sillons que l'habitude & la paresse traçoient depuis vingt siècles. Que sur tous ces objets, s'il a une ame sensible & forte, il ne craigne pas de s'y abandonner; la nature est pour lui. Qu'il oublie alors & les idées rétrécies d'un cercle, & les préjugés d'un moment, & les systêmes de l'indifférence ou de l'erreur. Alors sa marche sera souvent impétueuse. Né avec un sentiment vigoureux & prompt, il s'élancera avec rapidité & par saillies d'un objet à l'autre; semblable à ces animaux agiles, qui placés dans les Pyrénées ou dans les Alpes, & vivant sur la cime des montagnes, bondissent d'un rocher à l'autre, en sautant par-dessus les précipices: l'animal sage & tranquille, qui dans le vallon traîne ses pas &

mesure lentement, mais surement, le terrein qui le porte, les observe de loin, & ne conçoit pas cette marche, qui pourtant est dans la nature comme la sienne. Mais que l'orateur prenne garde. Tout a ses défauts & ses dangers. Plus une telle éloquence est noble, quand elle est appliquée à de grands objets, & qu'elle naît d'un sentiment vrai & profond, plus un faux enthousiasme & une fausse chaleur sont ridicules aux yeux de tout homme sensé. Il en est des ouvrages d'éloquence comme d'une pièce de théâtre. Si l'illusion ne gagne, le ridicule perce, & l'on rit. C'est ce qui arrive toutes les fois que le sentiment est faux ; & il ne peut manquer de l'être, si on peint ce qu'on ne sent pas. Voyez dans le monde tous ceux qui, par systême, veulent paroître sensibles ; car (aujourd'hui sur-tout) il y a des hypocrites de sensibilité comme des hypocrites de vertu. Tout

les trahit. Ils parlent avec glace de leur tendre amitié. Ils vantent avec un visage immobile leur douleur profonde. Eh! croient-ils qu'on puisse en imposer sur le sentiment? Le sentiment a ses regards, son ton, ses mouvemens, son langage, qu'on ne devine pas, qu'on n'imite point. O vains acteurs, vous tromperez tout au plus l'ame indifférente & glacée qui n'a pas le secret de cette langue: mais l'ame sensible, vous la repoussez; elle démêle votre jeu, vos systêmes, vous voit arranger vos ressorts; votre ton n'est pas le sien, & vos ames ne sont pas faites pour s'entendre. On ne joue pas plus la sensibilité dans les ouvrages que dans le commerce de la vie. Que celui donc à qui la nature l'a refusée, n'aspire point à imiter ce qu'il n'a pas. Mais soit que vous soyez éloquent, ou que vous ne le soyez point, soit qu'en célébrant les grands hommes vous preniez pour modèle ou la

gravité de Plutarque, ou la vigueur de Tacite, ou la sagesse piquante de Fontenelle, ou de temps en temps l'impétuosité & la grandeur de Bossuet, n'oubliez pas que votre but est d'être utile. Quoi, ne vous proposeriez-vous que de louer une froide cendre ? Qu'importe vos vains éloges pour les morts? C'est aux vivans qu'il faut parler; c'est dans leur ame qu'il faut aller remuer le germe de l'honneur & de la gloire. Ils veulent être aimables, faites les grands. Présentez-leur sans cesse l'image des héros & des hommes utiles. Que cette idée les réveille. Osez mêler un ton mâle aux chansons de votre siècle. Mais surtout ne vous abaissez point à d'indignes panégyriques. Il est temps de respecter la vérité. Il y a deux mille ans que l'on écrit, & deux mille ans que l'on flatte. Poëtes, orateurs, historiens, tout a été complice de ce crime. Il y a peu d'écrivains pour qui

l'on n'ait à rougir. Il n'y a presque pas un livre où il n'y ait des mensonges à effacer. Les quatre siècles des arts, monumens de génie, sont aussi des monumens de bassesse. Qu'il en naisse un cinquième, & qu'il soit celui de la vérité. La flatterie, dans tous les siècles, l'a bannie des cours ; la mollesse de nos mœurs la bannit de nos sociétés ; l'effroi la repousse de nos cœurs quand elle y veut descendre. O écrivains ! qu'elle ait un asyle dans vos ouvrages. Que chacun de vous fasse le serment de ne jamais flatter, de ne jamais tromper. Avant de louer un homme, interrogez sa vie. Avant de louer la puissance, interrogez votre cœur. Si vous espérez, si vous craignez, vous serez vils. Etes-vous destinés par vos talens à la renommée ? Songez que chaque ligne que vous écrivez, ne s'effacera plus. Montrez-la donc d'avance à la postérité qui vous lira ; & tremblez qu'après avoir lu, elle

elle ne détourne son regard avec mépris. Non le génie n'est pas fait pour trafiquer du mensonge, avec la fortune. Il a dans son cœur je ne sais quoi qui s'indigne d'une foiblesse; & sa grandeur ne peut s'avilir sans remords. Juger de tout, apprécier la vie, peser la crainte & l'espérance, voir & l'intérêt des hommes, & l'intérêt des sociétés, s'instruire par les siècles & instruire le sien, distribuer sur la terre & la gloire & la honte, & faire ce partage comme Dieu & la conscience le feroient, voilà sa fonction. Que chacune de ses paroles soit sacrée. Que son silence même inspire le respect, & ressemble quelquefois à la justice. Un conquérant qui aimoit la gloire, mais plus avide de renommée que juste, s'étonnoit de ce qu'un homme vertueux & que tout le peuple respectoit, ne parloit jamais de lui. Il le manda. Pourquoi, dit-il, les

hommes les plus ſages de mon empirę ſe taiſent-ils ſur mes conquêtes? Prince, dit le vieillard, les ſages des ſiècles ſuivans le diront à ta poſtérité; & il ſe retira.

Fin du ſecond Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS
DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.

ERRATA

Du premier Volume.

PAGE 273, ligne 14, satires, *lisez* saturnales.

Page 333, lig. 18, à deux mille, *lis.* à deux mille lieues.

Page 417, lig. 18, périles, *lis.* périls.





